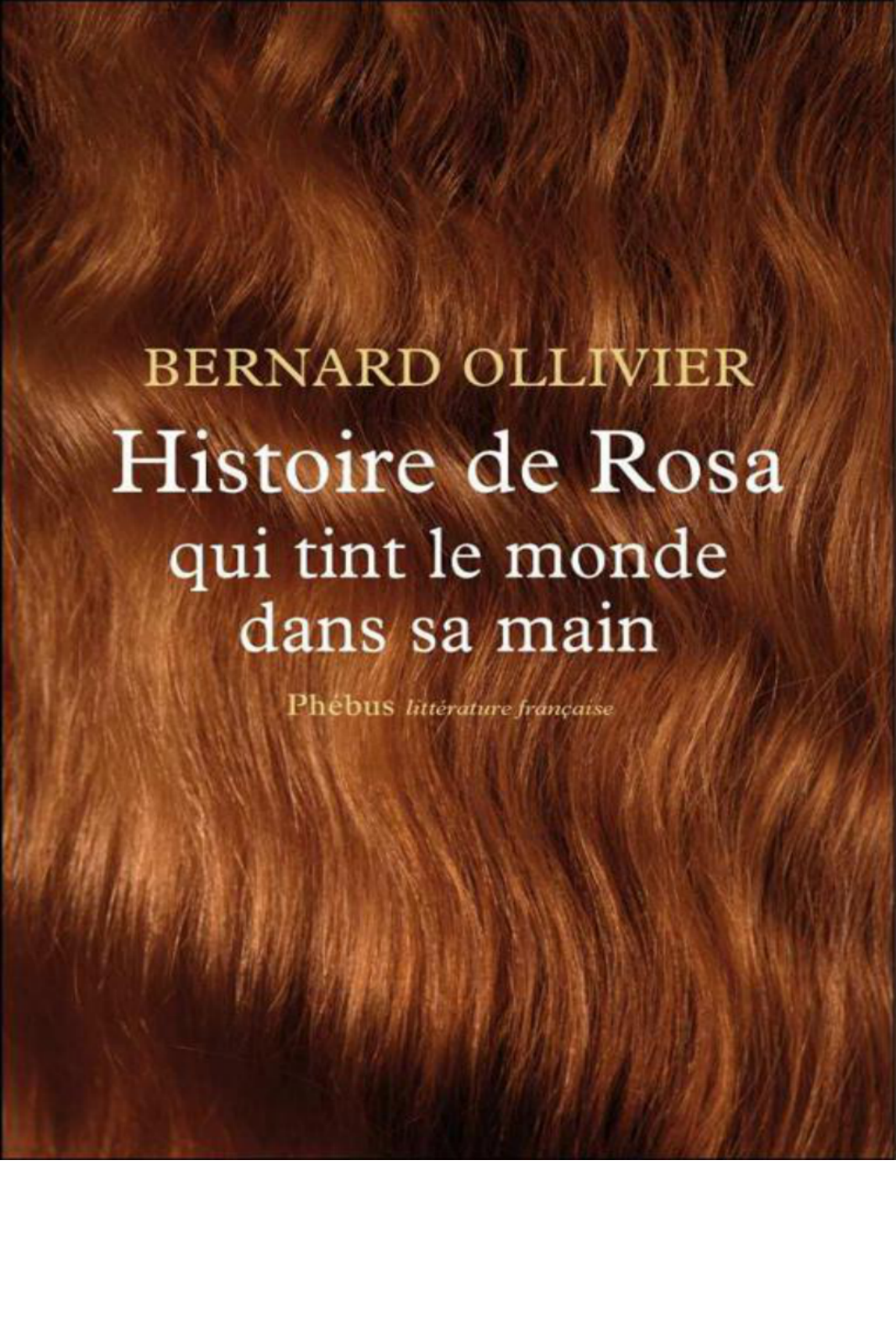


**Histoire de
Rosa qui tint le
monde dans sa
main**

Ollivier, Bernard

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



BERNARD OLLIVIER

Histoire de Rosa
qui tint le monde
dans sa main

Phébus *littérature française*

BERNARD OLLIVIER
HISTOIRE DE ROSA
QUI TINT LE MONDE
DANS SA MAIN
roman



Mariée à 16 ans et violée le lendemain de ses nocces par un ivrogne ayant le double de son âge, le destin de la jeune Rosa, paysanne normande du début du ^{xx}e siècle, semblait tout tracé : subir et se taire. Les hommes ont tout, peuvent tout, décident de tout. Sauf lorsque leurs passions les emportent au-delà du raisonnable et que la petite Rosa, devenue femme, les prend au piège de leurs rêves et de leurs vices. La grande Rosa tiendra alors le monde des hommes dans sa main...

Écrivain voyageur, fondateur de l'association Seuil et auteur de la trilogie Longue marche, *À pied de la Méditerranée jusqu'en Chine*, Bernard Ollivier a également publié aux Éditions Phébus, *Aventures en Loire* et *La vie commence à 60 ans*. *Histoire de Rosa qui tint le monde dans sa main* est son premier roman.

Les publications numériques des éditions Phébus sont pourvues d'un dispositif de protection par filigrane. Ce procédé permet une lecture sur les différents supports disponibles et ne limite pas son utilisation, qui demeure strictement réservée à un usage privé. Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur, nous vous prions par conséquent de ne pas la diffuser, notamment à travers le web ou les réseaux d'échange et de partage de fichiers.

Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivant du Code de la propriété intellectuelle.

ISBN : 978-2-7529-0939-8

PREMIÈRE PARTIE

LE PARI

CHAPITRE I

ALPHONSE

Dans la grande salle, comme chaque soir la nuit venue, les hommes parlaient de plus en plus fort. Ce début d'année 1902 commençait mal et les fêtes avaient laissé un goût étrange. Dans la capitale, les politiques effaçaient des lustres de domination impériale ou royaliste et les campagnes frissonnaient d'une étrange fièvre, faite de crainte et d'espoirs. Le siècle avait à peine ouvert le bal que quelques violons grinçaient. Il y avait de la peur, de la hargne et de l'espérance dans le fond de l'air.

Rosa posa son livre sur l'accoudoir du fauteuil de rotin niché sous le manteau de la cheminée. Malgré la chaleur qu'il dégageait, elle se pencha vers l'âtre, captivée, le corps tiré, aspiré par la gigue bondissante. La chaleur grillait son visage, incendiait ses yeux. Dans la grande cheminée charbonnée par des années sans ramonage, le brasier mangeait le bois qui sifflait et suait. Poussé par un brusque mouvement trop tard retenu, le tisonnier bouscula une bûche qui explosa en étincelles aspirées par le ciel.

– Non, il ne mourra pas, murmura-t-elle.

C'était un refrain, un ordre, une prière. *Non, il ne mourra pas.*

Son fauteuil protesta lorsqu'elle inclina la tête, vrillant le cou vers la vaste table jonchée d'affaires d'hommes, paquets de tabac et pipes refroidissant, tasses, verres, bouteilles et une serpe incongrue abandonnée là par Ambroise, dans sa hâte de se jeter dans le jeu. Les cartes, fouettées par les grosses mains, giflaient le chêne dur, lustré par des millions de frottements ordinaires, de la grande table de ferme promue meuble de bistrot.

Elle tourna de nouveau son regard vers le centre du foyer en fusion. Elle reprit le livre et se pencha vers la page, éclairée par un lumignon suspendu à un clou, bricolage de Mathieu qui craignait qu'elle s'use les yeux à la seule lumière des flammes. Bien qu'elle fût habituée à s'en soustraire, la conversation qui enflait entre les hommes attablés et la voix d'Alphonse l'arrachèrent à sa lecture.

– Rosa, lança ce dernier en effilant sa moustache, signe qu'il était satisfait, tu nous remets ça sur le compte de Gustave, c'est à lui de payer. Putain, quand on perd, on paie, bordel. Pas vrai, Gustave ? À ce

train-là, tu cours à la ruine, mon vieux : trois plumées en trois jours et la semaine n'est pas finie...

Il introduisit le nez, qu'il avait gros, dans son verre de gnôle, renversant la tête, aspirant la dernière goutte pour faire place à la rasade à venir. Allumé par le succès et l'alcool, son œil étincelait.

Rosa, engourdie, se leva lentement, baissant la tête pour ne pas se heurter à la poutre de la cheminée. Le tissu de sa longue robe brune, trop longtemps exposé aux flammes, la brûla brièvement en touchant ses jambes. Son fauteuil, posé sur le vaste granit du foyer, lui offrait une sorte d'estrade, sur laquelle elle se plaisait. Comme si, de cette infime altitude, elle s'extrayait des buveurs attablés. Avec la prestance de ses vingt-trois ans, elle descendit de son perchoir et au passage empoigna la bouteille de gnôle sur le buffet bas, unique meuble de la pièce avec la table, les bancs et deux ou trois chaises.

La salle était vaste et sombre, parcimonieusement éclairée dans la journée par deux fenêtres étroites et par une large porte dont la partie supérieure vitrée, en été, s'ouvrait pour aérer la pièce, tout en laissant la partie basse fermée, afin d'interdire l'entrée à la volaille et aux cochons, toujours prompts à venir renverser les marmites. À gauche de l'âtre, un petit couloir, bordé sur la droite par un bûcher de chêne brut, menait à la cave voûtée où reposaient les barriques. À l'opposé, un escalier aux trois quarts tournant conduisait à l'étage supérieur.

La grande table était éclairée en son centre par une lampe à pétrole décorée d'un abat-jour. Accrochée par un cordon muni d'un contrepoids, on la descendait à la fin du jour pour refaire le plein de pétrole lampant puis l'allumer, avant de la remonter de manière que le cercle de lumière jaune qu'elle diffusait couvre la presque totalité de la table. Il en manquait toujours un peu aux extrémités et les deux paysans qui s'y tenaient restaient dans la pénombre, silencieux, le regard filtrant sous les visières des casquettes.

Alors que Rosa remplissait son verre, Gustave, de ses doigts puissants aux ongles roussis par la forge, rangeait maladroitement les cartes dans leur étui de carton. La provocation d'Alphonse avait porté, une fois de plus. Le fermier possédait au plus haut point la maîtrise des mots qui jetaient le charron dans des colères qu'il contenait avec peine. C'était un homme puissant. Une tignasse dense, noire et coupée court lui mangeait le front. Son visage au menton carré, tavelé par la fumée, aurait pu faire croire qu'il frisait l'apoplexie. Sous le hâle de la suie incrustée, son visage s'empourpra.

– Quand tu perds, tu fermes ta grande gueule, Alphonse. Pour toi aussi la chance passera et...

– La chance ? Et où tu la vois, la chance ? Les cartes, c'est pas de la chance, Gustave ! C'est, comment dire, un art, une sorte de don. Mais tout le monde ne l'a pas.

Gustave redressa sa grande taille, allongea le menton en une moue de mépris.

– Artiste, toi ? Un péquenot, oui. De l’art ? Mais tu ne connais que l’art de suivre le cul de ton cheval et de piétiner les chardons de ton champ. Moi, oui – il se fit une claque sonore sur la poitrine –, moi, oui, je suis un artiste. Ferrer un cheval, cercler une roue, battre un soc de charrue, ça c’est de l’art. Des culs-terreux, oui, voilà tout ce qu’il y a dans ce village. Je veux pas me vanter, mais comparé à un charron, un paysan, ça vaut pas un coup de cidre.

Les deux hommes assis en bout de table se levèrent et vinrent se placer derrière Alphonse. La paysannerie, comme toujours, faisait front. Réconforté par cette présence, il souleva sa casquette pour lisser ses cheveux d’un noir de suie sinués de quelques fils blancs. Pour se donner le temps de la réplique, il chercha l’inspiration dans le verre que venait de lui resservir Rosa. Dans leurs affrontements répétés, les deux hommes connaissaient le point sensible de l’autre, la plaie à ouvrir. Le traiter de paysan, lui, Alphonse, était la pire vexation qu’on pouvait lui infliger. Il s’était rêvé instituteur. La loterie de la vie l’avait fait fermier, et ce mot le brûlait. S’ils se chamaillaient sans cesse avec délectation, ils n’en étaient plus jamais venus aux mains depuis l’école. Il y avait compétition, jalousie, mais pas de détestation. La virulence de leurs échanges n’étonnait plus personne. À peine plus instruits que la plupart des habitants du village, par leur langage aisé ils en imposaient aux fermiers, se défiaient dans les mots ou les insultes quand les tournées avaient été trop nombreuses. Assez curieusement, lorsque pour le travail leurs routes se croisaient, leurs rapports étaient dénués d’agressivité. Ce n’était que face à un public qu’ils dégainaient leurs discours. L’habitude aidant, ils ne récoltaient plus que des sourires entendus.

Ce soir-là, pourtant, le ton était particulièrement rogue. Le nombre de verres ingurgités, mais aussi un temps pourri, qui, depuis des jours, mettait les nerfs à vif, nourrissait leur hargne plus que de coutume. La présence de deux autres joueurs ce soir-là, Florimond, le facteur, et Ambroise, un petit rouquin maigre et vif, commis dans une ferme voisine, avait contribué à aigrir les échanges. Florimond rigolait. Facteur, seul fonctionnaire du village, il avait obtenu son certificat d’études. Il aimait la compagnie de ces hommes rudes, mais seulement deux soirs par semaine car Valine, sa femme, la seule amie de Rosa, n’en acceptait pas davantage. Petit et rondouillard, il ne pouvait s’empêcher d’admirer la puissance physique d’Alphonse et de Gustave. Quand le ton montait entre les deux compères, il ne manquait jamais d’envenimer la conversation. Ce soir-là, il jubilait.

Rosa, les verres remplis, avait regagné son fauteuil, indifférente à une dispute mille fois entendue. Elle projetait les rêves et les angoisses

puisés dans ses lectures sur fond de braises. Elle jeta une bûche dans l'âtre. Bien que pauvre, elle n'était pas avare. Car le bois ne risquait pas de manquer. Avant que la maladie le ligote sur son lit, là-haut dans la chambre, Mathieu avait été bûcheron pendant des années dans les forêts et les futaies alentour, percevant la plupart du temps une part de bois pour tout salaire. Les paysans n'ont jamais aimé sortir leurs ducats. Le troc permet de garder les jaunets dans leur cachette. Leur richesse doit plus à l'absence de dépenses qu'aux trop rares et aléatoires rentrées d'argent, dépendantes d'une récolte ou de la vente d'une bête. Dans l'arrière-cour, au fil des saisons, séchait un mur de bûches qu'il faudrait des années pour réduire en cendres.

Alphonse lampa une gorgée et prit, contre son habitude, la défense de sa profession.

– Nous, les paysans, on a peut-être le nez près des bouses, Gustave, mais au moins, on est au grand air et on en a dans la culotte. Toi, à force de te faire brûler les roubignolles par ta forge, elles doivent être dures comme des charbons. Pauvre Adèle !

– Adèle, elle t'emmerde. Tu la voulais et c'est moi qu'elle a pris. T'as raté ton coup. Mais elle n'est pas la seule, ah, ah, y en a plus d'une dans le village qui dit que t'as la langue plus longue que ce qui te pend entre les jambes.

Alphonse lâcha son verre et rugit en tapant sur la table.

– Alors là, je ne sais pas qui a pu te dire des conneries pareilles ! Parce que nom de Dieu, de ce côté-là, je crains personne, tu entends, personne et certainement pas toi !

Gustave ricana méchamment, content d'avoir touché juste.

– Ah ah, vantard ! Tu vaux pas un coup de cidre, qu'elles disent.

Le facteur, hilare, jeta un peu de paille sur les braises.

– Des noms, des noms...

Prudent, le charron battit en retraite.

– Oh, tout le monde les connaît, les conquêtes d'Alphonse, des traînées.

– Ah, c'est sûr que c'est pas toi qui pourrais en dire autant. À vingt ans, tu étais encore puceau. Et si elle m'avait marié, Adèle, elle aurait un héritier aujourd'hui, mais avec toi...

Le charron, livide, se dressa en bousculant le banc.

– Espèce de salaud, je vais te...

Rosa avait bondi de son siège.

– Allons, allons, calme-toi, Gustave. Alphonse, tu vas trop loin, d'abord cesse de jurer et puis il faut t'excuser.

– M'excuser ? Et puis quoi encore ? Moi je veux bien qu'il soit couillu, nom de Dieu, mais il faudrait le prouver.

Le facteur ricana une nouvelle fois.

– Ça, ça va finir par un concours...

Ambroise, qui jusqu'à cette minute n'avait guère participé au débat, renchérit avec un petit rire excité, et ce zozotement qui le faisait chahuter par les gamins :

– Ah ça, ze trouve que ce serait une riçe idée.

Gustave dressait sa puissante musculature au-dessus de la table et ses moustaches frôlaient celles d'Alphonse.

– Moi je dis et je maintiens « vantard ». Tu causes, tu causes, mais je parie ce que tu veux que...

Alphonse postillonna :

– Eh ben justement, on parie, si t'es pas un dégonflé.

Rosa retourna à son fauteuil. Elle trouvait l'affrontement grotesque. Les deux hommes oscillaient, pleins d'alcool et de colère, tels deux coqs prêts au combat.

Ambroise, écarlate, sautillait sur son banc.

– Combien le pari ? Combien le pari ?

Gustave posa ses mains sur la table et asséna sur le chêne, avec la même violence qu'il aurait mise dans un coup de poing qu'il retenait :

– Cent francs si tu veux.

– Et tu oses me traiter de vantard ! Cent francs ? Mais c'est un pari d'enfant de chœur ! Cent francs ? Pourquoi pas des boutons de culotte ?

Florimond pouffa.

– Cent francs, eh, eh... c'est ma paie du mois.

Alphonse, prenant une posture qu'il voulait solennelle, obtint un silence dans lequel il jeta :

– Je suis un homme, moi, et je vais te le prouver : je te parie cinq cents francs.

– Mille si tu veux, renchérit le charron. Y en a marre de ta grande gueule. Je vais te montrer, moi !

– Tope là, mille francs, c'est dit.

Les deux mains claquèrent l'une contre l'autre.

La stupeur figea les visages. Rosa fixait les deux belligérants avec un étonnement teinté d'ironie. Son ton enjoué et incrédule brisa le silence.

– Vous dites des bêtises. Oublions ce qui vient de se passer.

– C'est ça, c'est ça, bordel, donne-lui l'occasion de reprendre sa parole de pourri, éructa Alphonse.

Les deux hommes étaient au paroxysme de la colère, lâchaient leur violence, les traits durcis par la lumière de la lampe. Gustave, touché au cœur par l'accusation du fermier, étouffait de rage.

– Pas question que je passe là-dessus. On en a marre, tu comprends, marre de t'entendre prétendre que tu as eu toutes les femelles du canton sous ta braguette. Je vais te montrer, moi, qu'on a beau être dans le commerce, un artisan c'est quand même autre chose qu'un

bouseux.

Ambroise, qui ne s'était guère manifesté jusque-là, le visage cramoisi, jeta sa casquette sur la table, près de la serpe qu'il avait abandonnée tout à l'heure, comme si ces objets gênaient ce qu'il avait à dire. Sa lèvre supérieure, ourlée d'une courte moustache carrée, tremblait sous le coup de l'émotion. Il avait remonté ses manches de chemise sur ses bras maigres parcourus de grosses veines saillantes. Ce jeune homme semblait un sac d'os tenant debout par miracle grâce à des tendons qui, au cou et aux poignets, tiraient la peau brûlée par la vie au grand air. Dans le village, on aimait bien le petit Ambroise. Tout comme Rosa, il avait le cheveu roux. Celui de l'hôtesse était sombre, auburn ; sa tignasse à lui était d'un rouge flamboyant.

Il se leva gravement de son banc et articula, un tremblement dans la voix :

– Ze suis dans le pari.

Florimond partit d'un grand rire.

– Ma parole, pour le coup, c'est un vrai concours. Et l'argent, Ambroise, tu as entendu, mille francs, tu vas les trouver où, les mille francs ? C'est ma paie d'une année. Alphonse, il vient d'hériter, Gustave, il est riche, mais toi...

– Deux mille francs, ah tu ne peux pas savoir ce que ze peux faire avec deux mille francs. Ce jour-là, il faudra que les vieux se çerçent un autre esclave. Si ze gagne, et tu peux me croire, ze gagnerai, ze suis sorti d'affaire d'un seul coup.

– D'un coup de reins, pour ainsi dire, s'esclaffa le facteur qui ne risquait pas de regretter sa soirée.

Demain, en faisant sa tournée, il aurait un autre sujet de conversation que l'air du temps ou la santé du dernier-né.

L'ouvrier agricole reprit :

– Un pari, c'est un pari, tu comprends ? C'est pas des paroles. Moi, ze sais pas causer. Un pari, c'est autre çose. Tout le monde est pareil. Et ça peut amener des surprises. Ces deux-là, ils sont forts en gueule. Moi, au lit... ze crains personne.

Il se tut, étouffé par l'excitation qui le bouleversait.

Sonnés par la violence de ce qui venait de se dire, les hommes reprirent leurs verres, qu'ils léchèrent jusqu'à la dernière goutte, en silence. Le facteur riait dans sa moustache, Ambroise, en comprimant sa tignasse, avait remis sa casquette et les deux autres redescendaient doucement la pente de leur colère avinée. Seuls les craquements des bûches et les raclements de gorge résonnaient dans la grande pièce.

Rosa tordit le cou vers les hommes et demanda d'une voix qu'elle voulut apaisante :

– C'est idiot, ce que vous venez de dire. Risquer de pareilles sommes sur un pari aussi stupide. Allez, oubliez ça.

Six regards embrumés par le tord-boyaux se braquèrent vers elle. Aucun ne parvint à articuler un mot. Pensant trouver la réponse dans un verre de plus, Gustave réclama une goutte.

– Pas question, vous avez assez bu pour ce soir. Je ferme.

– Non mais, lança Alphonse, c'est nous qui paie, non ? Moi aussi je veux un verre, sans blague !

Rosa quitta son fauteuil et traversa la pièce.

– Blague ou pas, je ferme et vous rentrez chez vous. Alphonse, tu peux commander chez toi mais pas ici. Ici, c'est chez moi et chez moi, je commande.

Sa voix montait, elle l'adoucit dans le ton, sans pour autant mâcher ses mots.

– Allez, c'est l'heure du médicament de Mathieu.

Tout en finissant sa phrase, elle avait ouvert la porte. Un air glacial s'engouffra dans la brèche ouverte. Saturés d'émotion par ce qui venait de se passer, les hommes hésitaient à lever la séance. Était-ce bien la fin du spectacle ? À regret, les deux paysans et le facteur se dirigèrent en traînant des pieds vers la sortie et la saluèrent d'un « bonsoir » fatigué. Alphonse sortit le dernier, sans un regard pour l'hôtesse. Il titubait un peu. Tous étaient sonnés et un peu dégrisés par ce qui venait de se dire. Ils se séparèrent au carrefour. La nuit était noire. Ils marchaient à l'aveugle, par habitude, leurs pieds connaissaient chaque pierre du chemin.

Derrière eux, Rosa mit la barre de bois et verrouilla le vantail.

CHAPITRE II

MATHIEU

Rosa s'enfermait moins pour se protéger que pour empêcher un soiffard tardif de pousser la porte. Elle revint vers la cheminée, glissa une image pieuse qui lui servait de marque-page dans son livre, *Le Village aérien* de Jules Verne, qu'elle posa délicatement sur une petite étagère, eut un regard tendre pour les autres volumes qui s'y trouvaient et dispersa les braises. Elle tourna comme chaque soir son fauteuil vers la grande pièce et, confortablement assise, le feu mourant chauffant son dos, contempla, pensive, la grande table autour de laquelle venaient de se défier Alphonse et Gustave. Elle était partagée entre le rire et l'incrédulité. Sont-ils bêtes ! Pareille absurdité s'était-elle réellement jouée ici ? Ordinairement, le refuge et le bonheur de la lecture la rendaient sourde aux discussions des joueurs de cartes. Nez au feu, dos aux buveurs, elle parvenait à s'isoler dans les pages, filait au gré des chapitres vers des pays, des palais étrangers dont aucun ne ressemblait à ce qui l'entourait dans ce petit village normand. Certes, l'alcool aidant, les fâcheries étaient fréquentes. Mais ce soir, elle les avait mal supportées. Elle ne parvenait pas toujours à cacher l'énervement affectueux que lui inspiraient ces hommes qui, la nuit tombée, le travail achevé, venaient là combattre la morosité dans laquelle baignait cette commune isolée. Chez elle, ils essayaient d'oublier pendant quelques heures leur condition. La grande salle de Rosa était un intermède, une fuite après des journées éreintantes qui ne s'achevaient pour la majorité d'entre eux qu'une fois les dernières bêtes soignées, la ferme préparée pour la nuit.

Certains soirs, avant de monter se coucher, elle se disait qu'elle ne parviendrait jamais à accepter son état de bistrote, verseuse de poison, cette gnôle qui avait ruiné la santé de son Mathieu. Rosa avait dû batailler ferme pour convaincre son mari d'accepter l'ouverture illégale du café. Le refus du bûcheron n'était pas inspiré par le respect de la loi, mais procédait de la tradition. Le ménage, durant des années, avait gratuitement abreuvé tous les poivrots du canton. Mathieu jugeait comme une déchéance de leur faire payer leurs consommations. Rosa n'avait pas lâché prise. Mathieu était alternativement séduit et surpris par le comportement de sa femme et

les décisions qu'elle prenait. Il s'émerveillait qu'elle trouble aussi facilement l'ordre établi. Il trouvait en outre, à la réflexion, quelques avantages à cela. D'une part, Rosa, au lieu d'aller travailler dans les fermes et de le laisser de longues journées seul dans son lit, ne quittait que rarement la maison. D'autre part, ayant toujours dépensé allégrement l'argent qu'il avait, et même parfois celui qu'il espérait gagner, il n'avait que peu d'arguments à lui opposer. C'était désormais elle qui tenait les comptes et il avait abdiqué toute autorité sur ce chapitre.

La première fois qu'elle lui avait soumis son idée, il avait eu un sourire sarcastique.

– Tu ne t'imagines quand même pas qu'ils vont venir chez toi payer de la gnôle dont leurs caves débordent ?

– Ils venaient bien boire la tienne autrefois, alors qu'ils en avaient chez eux...

– Mais elle était gratuite et ce qu'ils voulaient, c'était surtout discuter autour d'un verre.

– C'est exactement ce que j'espère. Et d'ailleurs, qu'est-ce que je pourrais bien vendre d'autre que de la gnôle ?

– Mais tu n'as aucun droit d'ouvrir un bistrot. Il faut payer une patente, des impôts...

– Je n'en ai pas les moyens. J'en ai parlé à Martin, il fermera les yeux. Mathieu avait compris depuis longtemps que lorsque Rosa voulait quelque chose, il valait mieux être avec elle, ou avoir de solides arguments à lui opposer.

Les premiers jours, l'affaire ne se fit pas sans difficultés. Ambroise, le premier « client », refusa tout net de payer le café arrosé qu'il avait demandé. Il avait fait semblant de ne pas entendre Rosa le prévenir que, désormais, elle était commerçante.

– D'ailleurs, dit-il quand elle le relança, et tout en secouant son grand portefeuille, z'ai pas le sou.

– Dans ce cas, ne remets pas les pieds ici ou alors assieds-toi, je t'offre le siège, pas la goutte.

Il renversa son verre sur la table et repartit furieux. Le lendemain, avec les soldats Alphonse et Florimond, il monta au combat.

– On vient boire un coup avec Mathieu, lança-t-il.

– Mathieu ne boit pas. Il ne boit plus. Et puis ici, maintenant, je te l'ai dit, si tu veux boire, il faut payer.

Alphonse, très coq sur ses ergots :

– D'habitude, on boit d'abord, on paie ensuite. Et si tu veux ouvrir un bistrot, il faut...

– Tu as raison, Ambroise, c'est vrai, sauf que je te servirai lorsque tu auras payé le verre que tu as commandé hier et que tu n'as pas payé.

– Ze ne l'ai pas bu.

– Je te l’ai versé.

Florimond, qui pour une fois n’avait rien dit, tenta une diversion, et se tourna vers Mathieu qui de son fauteuil assistait en rigolant à la dispute.

– Et toi, Mathieu, qu’est-ce que t’en penses de cette nouvelle mode ?

– Tu sais, moi... Et si tu me payais un café ?

– Rosa, le café, ça ne le tuera pas ? Alors c’est d’accord pour le café.

– Combien de cafés ?

– Ben, quatre.

– À deux sous le café, ça fera quarante centimes. Tu paies aussi celui d’Ambroise d’hier soir ?

– Ben... oui.

– Alors ça fait cinquante.

– Ben merde alors, dit sobrement Alphonse.

Il demanda un verre de calva supplémentaire pour faire passer la surprise, tout en jetant ostensiblement une pièce sur la table. Imperturbable, Rosa le servit et lui rendit sa monnaie. À partir de ce jour, comme si elle était devenue transparente, il ne la salua plus.

La jeune femme était parvenue à surmonter son malaise. Sa mue de paysanne en cabaretière ne se fit pas sans états d’âme. Ambroise, qui empruntait beaucoup ici et là, se considérait un peu chez lui et bien peu chez elle. Par prudence, elle ne lui fit jamais crédit. D’autres, comme Martin, le maire du village, lui avaient gardé leur estime et la saluaient de la voix ou du geste lorsqu’ils venaient boire un coup chez elle. Hier encore, gamine mariée à un homme bien plus âgé qu’elle, on lui témoignait un intérêt d’autant plus mesuré qu’elle faisait tout pour garder ses distances, attentive au moindre dérapage de langage la concernant. Du temps de l’école, elle avait pris l’habitude de ce combat et il ne faisait pas bon la traiter de rouquine. Lorsque l’alcool échauffait les esprits, Rosa, seule présence féminine, était bien consciente qu’il aurait suffi d’un geste déplacé pour que sa position devienne intenable. Elle prit très vite l’habitude de s’isoler devant la cheminée, tournant le dos aux buveurs et ne quittant son nid et son livre que lorsqu’on lui commandait à boire. En été, elle s’installait sur une chaise dans la cour, près de la porte, à l’ombre du grand hêtre.

Elle se sentait bien peu bistrote, mais que pouvait-elle faire d’autre ? Ce que les uns et les autres venaient trouver là, c’était bien ce qu’elle avait pressenti : la fuite d’un quotidien aussi dur que le temps. La chaleur d’un foyer pour Ambroise, le célibataire qui dormait dans le foin au-dessus de l’écurie. Gustave, le maréchal-ferrant, passionné de technique, cherchait un auditoire pour partager son engouement pour les engrenages, et n’avait plus rien à dire à une femme déprimée, que la beauté d’une roue dentée ou d’une faucheuse mécanique n’émouvait guère. Il voyait dans la compagnie des joueurs un auditoire pour

exposer ses rêves d'avenir. Abonné à des journaux techniques, il nourrissait sa culture scientifique avant de la recracher, à sa manière, aux ignorants du progrès qui fréquentaient la grande salle de Rosa. Pour lui, la science de ce début de siècle offrait à l'humanité un avenir lumineux. Ses lectures lui soufflaient des discours enflammés sur des avènements mécaniques radieux, devant des témoins incrédules qui savaient bien, eux, que depuis la nuit des temps, ignorant la hâte, l'homme allait au pas lent de son cheval. Les seuls rêves qu'ils avaient pu caresser n'étaient pas de ce monde, plutôt de celui que leur promettait le curé au prêche. Quant à Alphonse, dont la femme était morte en couches avec le bébé, il fuyait sa solitude et trouvait autour de la table un public qui était son oxygène. Il y avait de l'acteur dans cet homme qui avait désespérément besoin qu'on l'aime. Hélas, ses excès de mots et de boisson le condamnaient à l'isolement. Tout ce petit monde d'habitues, depuis trois ans, fournissait les quelques sous qui payaient le médecin de Mathieu. Pour le reste, quelques poules et lapins ainsi qu'un petit carré de légumes suffisaient aux appétits raisonnables du couple.

Rosa prit le lumignon et monta l'escalier craquant qui menait à l'étage. Le palier donnait accès, à gauche, à la chambre de Mathieu, à droite, à la sienne. Elle poussa doucement la porte recouverte d'un papier peint à grandes fleurs mauves un peu passé et entra chez son mari. Il y avait quelques semaines encore, il descendait chaque matin dans la salle commune et trompait son ennui dans les menus événements de la journée, mettait son grain de sel dans les discussions. Désormais, il était trop faible et gardait le lit ou gagnait un fauteuil qu'on avait installé à l'étage. Les lieux de vie parlent plus clairement que les hommes. La pièce était nue, à l'exception d'une longue étagère sur laquelle s'alignaient les dos d'une centaine de bouquins, incongrus dans une maison paysanne. Sur la table de nuit, en noyer tout comme le lit, étaient posés un livre et une chandelle. Une fenêtre étroite, sans rideau, donnait sur la nuit. La cloison sur laquelle était appuyée la couche avait connu un papier aux motifs géométriques. Un lai à moitié décollé pendait au-dessus d'une chaise où gisaient quelques effets. Cet endroit, qui n'avait jamais été prévu pour le repos, conservait son air de grenier.

Mathieu ne dormait qu'à petits coups. Lorsqu'elle posa sa bougie sur la table de nuit, il tourna légèrement la tête vers sa femme. Elle resta un moment silencieuse à contempler le crâne dégarni d'un blanc laiteux qui, à l'abri de la casquette ordinairement vissée chaque matin, n'avait jamais connu le soleil et luisait faiblement dans la pénombre. Le visage, buriné par les travaux de plein air, avait toujours un teint coloré malgré la longue maladie. La moustache dont il était si fier, et qu'autrefois il effilait toujours entre le pouce et l'index de la main

gauche, était en bataille et, par le jeu de la lumière tremblotante, jetait un flou sur son visage. Seuls les yeux vifs et sans cesse en mouvement donnaient de la vie à cet homme abattu. Rosa se pencha et lui déposa un baiser sur le front.

– Tu sens la goutte. C’est Martin qui t’en a encore apporté. Je vais finir par lui interdire de venir.

– Surtout pas ! répondit la voix grave de son mari. Surtout pas ! C’est mon seul visiteur. Et puis son casse-poitrine est meilleur que ton médicament qui me fait vomir sans me guérir.

La voix était basse et courte.

– Sa gnôle te pousse au tombeau, oui.

Il jugea opportun de changer de sujet de conversation.

– Qu’est-ce qui s’est passé ce soir ? J’ai entendu Alphonse et Gustave gueuler plus fort que d’habitude.

– J’aurais voulu que tu sois là ! Ils sont devenus fous. Figure-toi qu’ils se sont lancé un pari, à celui qui, comment dire, qui, enfin comme ils disent, celui qui en a le plus dans la culotte, qui fait le mieux l’amour, des bêtises quoi...

Un rire éraillé monta du fond du lit.

– ... et ils ont misé mille francs.

– Mille francs ! Cinq cents francs chacun ?

– Non, mille. Et le petit Ambroise s’est lancé dans la compétition aussi. Une soirée de fous. Tu les aurais vus. Ils ont failli se battre.

Mathieu eut un nouveau rire qui déclencha une quinte de toux.

– Je regrette d’avoir raté ça... – il marqua un temps de silence puis continua : Et ça consiste exactement en quoi, ce pari ?

– Prouver qui est « un homme ». Des bêtises !

– Ah, je vois... Le meilleur baiseur, quoi...

Rosa approuva d’un mouvement de menton.

– ... et, il ne part pas forcément perdant, l’Ambroise. Je me suis laissé dire que la veuve de Germain avec qui il a fricoté un moment l’a quitté parce qu’il la bousculait plusieurs fois par jour pour la bagatelle. Et puis avec les rouquins comme toi, ma rouquine – il eut un rire bref et provocant –, il faut se méfier, ils ont quelque chose...

– Demain, quand ils seront dessoûlés, ils auront oublié. Oh, et puis c’est leur affaire. Tiens, bois, ça te fera dormir. Il te faut du repos.

– Dormir ? Je passe mon temps à ça. Et ce qui m’attend, c’est le repos éternel. Alors...

– Tu dis des bêtises. On va te soigner.

Elle y mettait toute sa conviction. Elle lui souleva doucement la tête pendant qu’il tétait le verre, fit gonfler l’oreiller, lui déposa un nouveau baiser sur le front et quitta la pièce. Depuis que la tuberculose avait cloué Mathieu au lit, le médecin avait ordonné du repos au malade et suggéré à sa femme qu’elle dorme dans la petite

chambre contiguë. C'était une sorte de cagibi dans lequel tenaient juste un lit étroit et une chaise. Une lucarne servait de cadre au tableau mouvant des étoiles. Elle posa sa bougie sur un coin de la chaise, se déshabilla, enfila une chemise de nuit râpée et s'étendit sur le matelas de laine. La tête reposant sur l'oreiller de plume calé contre la paroi, elle essaya de lire. Après plusieurs tentatives infructueuses, elle reposa l'ouvrage. Les yeux au plafond que la chandelle faisait trembler, elle repensa à l'altercation des buveurs puis ses pensées glissèrent vers son homme, dans la pièce à côté. Elle ne l'avait jamais vu si faible.

Il ne mourra pas, il ne faut pas...

Si seulement elle pouvait l'envoyer à l'hôpital.

CHAPITRE III

LA FOURCHETTE

Le sommeil ne venait pas. Les images des premiers jours de sa vie avec l'homme qui se mourait dans la pièce voisine défilaient sur le plafond. Rosa avait été mariée à Mathieu Lemoine qui, après son veuvage, accusait quarante années, et en paraissait cinquante. Les parents de la jeune fille guignaient sa ferme. La santé de leur futur gendre, compromise par un alcoolisme chronique, faisait de l'affaire un placement *a priori* rapidement rentable. Ils savaient, lui avaient-ils dit, ce qu'ils faisaient. Ils voyaient déjà leur fille veuve et propriétaire et n'étaient pas fâchés de se débarrasser d'une bouche à nourrir et d'une adolescente au caractère bien trempé. « Elle a du tempérament », avait dit le père au futur mari. Deux jours avant le mariage, elle nota d'un trait de crayon sur le calendrier des postes, à la date du 3 mai 1894, qu'elle venait de prendre ses seize ans.

Mathieu, fils unique qui avait été élevé par un couple de métayers, quitta dès l'adolescence la maison paternelle pour exercer le difficile métier de bûcheron. Il découvrit très tôt le goût de la gnôle et bénéficiait d'une réputation d'insouciant « vieux garçon ». À vingt-cinq ans, il épousa une héritière un peu grincheuse qui s'ennuyait et appréciait ce luron qui la faisait rire quand il était sobre, qui la battait lorsqu'il était ivre. Elle fut tuée par un coup de pied de cheval et il hérita de la ferme dont il ne sut que faire. Cet homme des bois n'était jamais parvenu à se glisser dans la peau d'un paysan. Riche pour la première fois de sa vie, il s'était jeté dans les fêtes, tenait table ouverte à tous les soiffards du canton, dépensant sans compter. Il avait remarqué la jolie Rosa qui, elle, ne serait pas tentée de le régenter. La jolie gamine rousse romprait agréablement sa solitude. Il lui promit qu'il arrêterait de boire. Il n'en fit rien.

Les questions de sexe étaient taboues dans la maison de Rosa. Sa mère lui avait simplement dit que la nuit du mariage serait un mauvais moment à passer, mais qu'ensuite tout s'arrangerait. « Fais confiance à Mathieu, au fond, c'est un brave homme. » Le soir des noces, ivre mort, il parvint à grand-peine à grimper dans le haut lit conjugal avec l'aide de sa jeune épouse. Il s'y endormit pesamment. Elle s'étendit à son côté dans le peu de place qu'il lui laissait, d'abord effrayée par ce

qu'on lui avait laissé entendre, puis, rassurée par les ronflements de Mathieu, elle finit elle aussi par s'endormir. Quand il se réveilla fort tard le lendemain matin, elle préparait le café devant la cheminée. Il en avala un bol et partit sans un mot aider à une corvée de battage chez un voisin. Il revint pour déjeuner, ayant déjà bu de nombreux cafés arrosés. Son écuelle de soupe mangée, il avala un dernier verre de gnôle, rota deux fois puis étendit sans un mot sa femme-enfant sur le banc où elle avait pris place. La gamine, les yeux écarquillés, le laissa faire. Quand il retroussa ses jupons et entreprit d'enlever brutalement sa culotte, elle eut un geste de défense, mais l'autorité de l'homme et la honte la tétaient. « Fais confiance », avait dit sa mère. Il s'étendit sur elle. Le souffle coupé par le poids de Mathieu, elle cessa de gigoter et accepta l'inévitable. Un « han » précéda d'une fraction de seconde l'épieu qui lui perfora le ventre. Elle eut un grand cri et chercha à se relever. Mais l'homme pesait sur elle, son poids et ses bras la clouaient au banc, son haleine alcoolisée l'étouffait. Elle chercha à s'agripper à la table, ne parvint pas à assurer une prise qui lui aurait permis de s'échapper. Sa main tomba sur une fourchette qu'affolée elle planta dans la fesse de Mathieu. Il hurla, comme en écho au cri de sa femme, et se releva d'un bond. Statufié par la surprise et la douleur, il essaya timidement de retirer les dents qui lui mordaient le cul, tandis que Rosa, les mains crispées sur son ventre douloureux, reprenait son souffle.

– Sacré Bon Dieu, aide-moi ! cria-t-il.

Le ton était à la fois de colère et d'imploration. Oubliant sa propre souffrance et surmontant sa terreur, elle s'approcha.

– Mais nom de Dieu, enlève-moi ça... Doucement... Non, attends...

Mathieu, grimaçant, dégrisé d'un coup, culotte et caleçon long entre les genoux, avait pris le ton pleurnichard d'un gamin. La douleur le renvoyait à l'enfance. Éperdue et impuissante, Rosa retourna s'asseoir près de la cheminée et, pelotonnée, front contre genoux, ses poings pesant sur son entrecuisses douloureux, elle essaya de réprimer la douleur. Ainsi, c'était cela « le mauvais moment à passer » ? Si les larmes ruisselaient sur ses joues, pas une plainte ne franchit ses lèvres. Sa douleur se retirant un peu, elle revint près de Mathieu qui restait le cul à l'air, légèrement penché en avant, se tordant le cou pour voir clairement l'objet fiché dans sa chair tendre. Du regard, il l'appelait à l'aide et en même temps la tenait à l'écart, comme s'il redoutait qu'elle lui fasse mal à nouveau. Elle ne savait comment l'aider, se sentait en faute. Ils étaient tous les deux livides, gauches et ne sachant comment procéder. Surmontant son dégoût, elle le fit s'allonger à plat ventre sur la table et entreprit de retirer l'arme du crime qu'elle venait, pensait-elle, de commettre. Il geignait, lui serrait les mains, affirmait qu'il allait s'y prendre bien mieux tout seul puis, après une tentative timide,

y renonça. Ébahie, Rosa découvrait un homme qu'elle croyait dur et fort, mais qui pleurnichait dans la souffrance. Oubliant un instant sa propre douleur et appliquant un torchon près de la fourchette, elle la retira d'un coup vif. Peu après, ayant nettoyé la plaie avec un peu d'eau, elle lui suggéra d'aller chez le docteur, idée qu'il rejeta avec énergie. Si l'affaire se savait, il ne survivrait pas à la honte d'avoir été traité comme un vulgaire gigot. Il connaissait trop bien la cruauté des ragots de village pour les avoir largement pratiqués lui-même. Il se reculotta et partit en claudiquant achever sa journée. Il boita quelques jours, expliqua qu'il avait fait une mauvaise chute dans son grenier. C'était douloureux, mais sa vraie souffrance était ailleurs, il ne comprenait pas comment lui, le maître tout-puissant, avait pu être agressé par sa propre femme, une gamine au surplus, sur laquelle il avait, par contrat dûment signé devant Martin, le maire, acquis tous les droits naturels du mâle sur la femelle.

Rosa, de son côté, regrettait son geste. Elle avait été une gamine frondeuse, joyeuse et imaginative. Elle avait été une sorte de chef de bande qui tenait tête crânement aux plus grands qu'elle, ne souffrait pas l'injustice et n'hésitait pas à cogner pour venger un petit que l'on avait malmené. Très vite, les autres gamins du village avaient compris qu'ils n'avaient pas intérêt à la moquer. À treize ans, son certificat d'études primaires encadré sur le manteau de la cheminée paternelle, elle avait rapidement été placée dans une ferme. Elle avait beaucoup pleuré, n'osant pas s'élever contre la décision du père. L'aventure du savoir l'avait portée et voici qu'on lui en fermait les portes. Elle travaillait dès l'aube, ne se plaignait jamais et donnait toute satisfaction. L'exploitation agricole n'était pas éloignée de l'école. La gamine, dotée d'une belle énergie, avait gardé une relation privilégiée avec l'institutrice. Chaque soir, la traite des vaches achevée et le lait écrémé, elle filait à l'école où elle rendait de menus services à l'enseignante, mère de trois enfants et veuve d'un mari emporté par la maladie à l'âge de vingt-huit ans. La gamine préparait la soupe, faisait à manger, torchait les marmots et repartait à la ferme un livre sous le bras. Les quelques sous que lui donnait la maîtresse étaient engloutis dans des stocks de bougies qu'elle n'aurait pu s'offrir, ses parents confisquant son maigre salaire. Dans le local, glacial en hiver, qui lui servait de chambre, la lumière brillait tard dans la nuit, sans que la fermière grippe-sou trouve à y redire, puisque ce qu'elle appelait « le vice » de la gamine ne lui coûtait rien et que Rosa était la première levée chaque matin. Trois ans plus tard, quelques kilos ayant adouci les angles du grand échalas qu'elle était à treize ans, c'était une belle fille rousse que les gars du village lorgnaient, l'œil sournais et le sourire gourmand. La blouse grossière ne cachait pas entièrement des formes arrondies et une poitrine agressive. Ses nombreuses lectures,

les conversations passionnées avec l'institutrice l'avaient mûrie et en quelque sorte décalée d'une société où elle était trop mature intellectuellement pour son âge et trop jeune pour être considérée ou admise parmi les adultes.

Si la mère de Rosa ne lui avait rien dit, Valine, l'épouse de Florimond, la seule amie de la jeune femme depuis l'enfance, avait comblé cette lacune. Elle lui avait raconté sa défloraison hussardesque en oubliant l'épisode culinaire. Valine avait tout expliqué, précisant même que, pour sa part, elle prenait son mal en patience avec son facteur de mari. Quelque chose s'était brisé dans l'âme de l'insouciant et légère enfant d'autrefois. Abandonnée par sa famille qui était sa protection habituelle, couchée sur le banc, perforée dans sa chair et dans son âme, Rosa était entrée dans un monde brutal, dénué de toute tendresse dont elle ne comprenait pas les règles, mais que chacun semblait considérer comme la normalité. Nourrie de romans, de liberté et de rêve, son mariage la laissait désespérée. Lorsque, guéri de sa blessure fessière, Mathieu formula l'envie de la prendre, il y mit cent précautions et elle supporta avec philosophie l'épreuve à laquelle elle s'était préparée. Devenue fermière de la petite exploitation, elle faisait son travail sans rechigner mais sans enthousiasme, réservant tous ses loisirs à la lecture au coin de la cheminée en hiver, sur la margelle du puits en été. La ferme étant trop petite pour les nourrir, elle allait parfois louer ses services dans d'autres exploitations pendant qu'il bûcheronnait en forêt.

Quelques semaines après son mariage, Rosa et Valine avaient fait une longue promenade au bord du canal, leur lieu de flânerie favori. Rosa, qui n'avait pas vu passer l'heure, rentra plus tard que d'habitude. Mathieu l'attendait depuis une heure devant la grange. Il était très soûl et furieux. Dans son esprit, sa femme se devait d'être présente pour lui servir la soupe qui mijotait au coin de l'âtre. L'air gai qu'arborait sa jeune épouse, mise en joie par les histoires drôles de son amie, augmenta sa hargne.

– Ma parole, elle se fout de moi.

Dès qu'elle fut près de lui, il dégrafa sa ceinture, en disant sobrement :

– Je vais t'apprendre, moi, je vais te passer une bonne avoinée...

Une bouffée d'angoisse et le souvenir du viol en furent sans doute la cause : la douce enfant rieuse, en un instant, se transforma en une furie déterminée. Empoignant une fourche aux trois dents aiguës, fermement penchée en avant dans la position du soldat qui charge à la baïonnette, elle la pointa vers lui et zézayant de peur et de colère et parce qu'elle s'était mordu la langue, elle hurla :

– Ze vais pas me laisser faire !

Fut-ce le parallèle avec un autre instrument de même forme, mais plus petit, qui lui avait perforé la fesse ? Fut-ce la conviction qu'elle

n'hésiterait pas plus cette fois que la précédente à lui percer la chair ? Éberlué, Mathieu jugea plus prudent de clore l'affaire par un « ça passe pour cette fois, mais ne recommence jamais ! » qui avait le double avantage de ne pas remettre en cause sa suprématie de mâle, et de préserver son précieux épiderme. Il remit sa ceinture en place et s'assit devant son assiette, que Rosa, d'un calme revenu, lui remplit à ras bord, avant de demander gentiment comment s'était déroulée sa journée. Elle passait en quelques minutes de la violence à l'aménité avec un naturel surprenant. Il pensa que, comme les chiens même bien dressés, elle mordait dès qu'elle se sentait menacée sans pour autant remettre en cause l'ordre établi. Par la suite, une sorte d'équilibre s'installa entre ces deux êtres si dissemblables. Plutôt que d'affronter une relation où les règles étaient par trop singulières et si différentes de celles que pratiquaient tous les hommes du pays, Mathieu, qui n'osait pas avouer sa peur, passa de plus en plus de temps en compagnie de ses copains de boisson. Avec eux, il retrouvait la loi immémoriale qui dit que ce qu'homme veut, femme fait. Mais il décida prudemment de ne pas l'appliquer dans sa maison sans quelques mesures de prudence.

Quatre années passèrent durant lesquelles Rosa ne protesta jamais contre le sort qui était le sien. Elle aimait ses parents et le Bon Dieu et, résignée, servait sans joie son mari à table et au lit. Puisqu'on avait voulu cette vie pour elle, elle l'acceptait sans états d'âme. Elle adoptait les comportements qu'on attendait d'une femme au foyer. Elle avait pris quelque assurance, s'habillait de robes que Valine lui avait appris à coudre et faisait la fierté de son mari lorsqu'il la retrouvait sur la place après la messe, flatté que les mâles des alentours jettent des regards concupiscents sur elle, et plus seulement parce qu'elle était rousse. Mathieu travaillait peu, buvait beaucoup. Parfois, il disparaissait pour ce qu'on appelait alors « une huitaine » durant laquelle il ne dessoûlait pas. Les rares fois où il ne rentrait pas ivre, il était disert, aimable et même, à l'occasion, il « faisait son devoir » d'époux. Rosa se taisait et subissait. Elle s'était réfugiée dans la lecture et s'accommodait fort bien de ses absences. C'était lui qui tenait les cordons de la bourse. Généreux avec ses copains de bordée, il l'était aussi avec elle, heureux sans ostentation d'avoir une femme belle, savante et qui parlait bien.

Alors que le sommeil l'emportait enfin, Rosa sourit en pensant au pari d'Alphonse et de Gustave auquel Ambroise s'était joint.

Demain, ils auraient tout oublié.

CHAPITRE IV

LA PUTAIN

Elle s'était bien trompée. Le lendemain, Célestin fut le premier à s'asseoir à la grande table de chêne. C'était un blond filiforme, à la bouche mince, au regard clair et brûlant comme une fièvre. Il était charretier et premier commis chez Arsène, le propriétaire ventru de la plus grande ferme du canton. Depuis leur mariage, deux ans auparavant, sa femme n'avait pas trouvé à se placer dans la commune et travaillait dans une ferme à dix kilomètres de là. Ils se voyaient le dimanche en fin de matinée après avoir, avec ferveur, assisté à l'office. Le rendez-vous était à mi-chemin. Ils déjeunaient dans une petite auberge où l'on pouvait, si l'on commandait une bolée de cidre, apporter son manger. Ils travaillaient dur, économisant sou à sou, leur idée étant d'ouvrir un petit commerce d'épicerie dans le village. Célestin était un homme moins nerveux qu'inquiet. Il donnait toujours l'impression de s'attendre à une attaque par-derrière. Il était le seul dans le village à porter un béret basque à larges bords. Un tic facial lui secouait la tête à intervalles réguliers, comme s'il avait voulu se débarrasser d'une mouche qui aurait heurté son œil gauche, qu'il fermait à demi. Il attendit que les joueurs habituels arrivent et s'installent, ignorant leur surprise de trouver là ce cul-bénit qui ne fréquentait jamais ces lieux. Chez cet homme agité, la poignée de main était molle, donnée comme à regret, du bout des doigts. Outre son tic facial, Célestin était affecté d'un petit défaut de prononciation qu'on appelle une lallation et qui lui interdisait de prononcer la lettre *l*. À l'école, on s'était habitué à cette façon bizarre de parler, mais un jour qu'il racontait qu'un voleur avait été arrêté, on lui fit répéter plusieurs fois le mot qu'il prononçait « vohoueur ». Le surnom lui était resté.

Alors qu'Ambroise distribuait les cartes, Célestin se leva de son banc et sa voix, vibrant d'une colère trop longtemps contenue, claqua comme son fouet.

– Est-ce que c'est vrai ce qu'on raconte dans le viouage ?

– Quoi qu'on raconte dans le village ? demanda posément Alphonse sans perdre de vue ses cartes.

Célestin parvenait mal à dominer ses tics. Il lâchait les mots d'un

coup, comme une décharge de fusil.

– Que vous organisez un concours de fornication.

– Fornication, fornication... comme tu y vas !

Gustave prit un ton arrangeant.

– Attends, rien n'est fait.

– Quoi ? Tu te dégonfles déjà ? rugit le fermier, appuyé par Ambroise, rouge de contrariété à la seule idée que le concours puisse être annulé.

– Tu m'as vu me dégonfler, moi ? Je réponds, c'est tout. Qui t'a raconté cela, Célestin ?

– Arsène, qui oueu tient de sa femme qui oueu tient de Fiorimond.

– Dis donc, le Florimond, il ne va pas se mettre à distribuer cette histoire en même temps que son courrier ?

Célestin ignora l'interruption et poursuivit, visant l'assemblée d'un index accusateur :

– Eoue ne va pas rester ouongtemps secrète, cette affaire. Non seuoueement vous aouez vous damner, mais comme a dit Monsieur oueu curé, nous faire honnir par tout oueu canton.

La porte s'ouvrit sur Victor. Lui non plus n'avait jamais pénétré dans la maison de Rosa. Sobre, économe jusqu'à l'avarice, il n'ouvrait la bouche et sa bourse qu'en cas de nécessité absolue. Grognon, courtaud et puissant comme un ours, il était aussi pataud, velu et peu bavard que le plantigrade. Marié à une vague cousine, gracile et diaphane, d'une extrême timidité, il la tenait serrée à la maison d'où elle ne sortait que rarement et toujours en sa compagnie. Il était métayer d'Arsène, obtenait les meilleurs rendements de toute la région et ne cachait pas que son ambition était de se mettre à son compte pour ne pas continuer à engraisser son propriétaire. La casquette enfoncée jusqu'aux yeux, qu'il avait petits et qui semblaient noyés sous le fourrage des sourcils, il tranchait sur les autres paysans du village par le fait qu'il était toujours propre. Dès le lundi, les vêtements témoignaient de la rudesse de la vie et du travail. Mais Victor, depuis son mariage, était chaque jour impeccable. Il faut croire que sa frêle épouse passait son temps au lavoir. Cette propreté bizarre tranchait avec le négligé de la barbe charbonneuse que le paysan rasait deux fois par semaine : le jeudi, jour des enfants, et le dimanche matin, avant l'office, où il se rendait surtout pour parler affaires à la sortie de la messe.

Il serra les mains autour de la table, arrachant une grimace de douleur à Florimond, qui n'avait pas la poigne des fermiers, et ignora Rosa à qui il commanda, d'un grognement, de le servir. Il vida lentement son verre jusqu'à la dernière goutte puis le reposa sur la table.

– Il paraît qu'il y a deux mille francs à gagner.

– Pas deux, trois, si tu t'y colles, dit Ambroise. Tu as l'arzent ?

– Oui. Vous me direz le jour.

Il jeta une pièce sur la table, se leva lourdement et sortit comme il était rentré, balançant son énorme torse à chaque enjambée, en équilibre alternatif sur chacune de ses jambes qui semblaient de plomb et étaient d'acier. Célestin le suivit presque aussitôt, lançant à la volée un dernier avertissement :

– Vous avez ouvert oués portes de ou'enfer. Renoncez à ce péché mortel ou vous y brûlerez tous.

Des rires accompagnèrent sa sortie. Il est vrai qu'à l'exception de Gustave, qui considérait que son commerce l'y obligeait, aucun des trois autres n'usait beaucoup les bancs de la maison de Dieu, sauf dans les grandes occasions, mariage ou communion, où il était difficile de ne pas se montrer. Dès la sortie de Victor, Ambroise, n'y tenant plus et jetant ses cartes sur la table, s'approcha du tableau noir qui servait tout à la fois à noter le cours du bœuf et du mouton, à afficher les noms des vainqueurs de tournois aux cartes et les deux ou trois petites annonces annuelles qui nécessitaient un peu plus que le bouche à oreille. Saisissant la craie, il écrivit avec application : « Alphonse, 1 000 ; Gustave, 1 000 ; Ambroise, 1 000 ; Victor, 1 000 » puis, tirant un trait : « total, 4 000 ».

– Celui qui empochera ça pourra s'offrir un joli cadeau et ce n'est pas de l'argent désagréablement gagné, lança Florimond qui venait d'arriver.

Gustave accueillit vertement l'homme des Postes :

– J'aimerais que tu la fermes, Florimond. Ce pari, c'est une affaire entre nous. Parce que si tout le canton est mis au courant, il vaut mieux arrêter tout de suite, c'est mon avis.

Le charron, déchiré entre la parole donnée et l'envie de sortir de l'histoire ridicule dans laquelle il s'était laissé enfermer, prenait chaque minute conscience du pétrin où il pataugeait désormais.

Lorsque, après la sortie de Célestin et la plaisanterie de Florimond à peine gâtée par le ton rogue de Gustave, les rires cessèrent, la voix moqueuse de Rosa, venant de la cheminée, les sortit brutalement de leurs rêves dorés et des chiffres magiques.

– J'espérais que la nuit allait vous faire changer d'avis. Comment allez-vous l'organiser, votre fameux concours ?

Sa question doucha les enthousiasmes.

– On pourrait demander à nos femmes... commença Gustave.

Florimond pouffa. Sa tournée, ce matin, avait été la plus longue qu'il ait jamais faite. Il était allé dans chaque ferme, y compris celles pour lesquelles il n'avait pas de courrier à distribuer, mettant un point d'honneur à être le premier à raconter l'événement aux femmes scandalisées et dubitatives et aux hommes émoustillés par l'affaire.

– Nos femmes ? Lesquelles ? s'enquit Alphonse.

– Quelle femme ? reprit Ambroise. Moi ze n'en ai pas.

– La tienne, Gustave ? poursuivit Alphonse. Comme ça, tu gagnerais à tout coup.

– ... de reins, ironisa Florimond.

Alphonse poursuivit sans trop de conviction :

– On pourrait demander à une des servantes pas trop farouches du canton, par exemple à la Noémie de chez Nicaud ?

– Ben voyons, le coupa Gustave. Tout le monde sait que tu lui rends visite quand ça te chante. Elle ne saura rien te refuser, même pas te déclarer gagnant. Tu nous prends pour des dindons ?

La tablée, où les cartes gisaient, orphelines, sombra dans le silence. On entendit Rosa jeter une bûche dans l'âtre.

– J'aurais bien une idée, proposa Florimond, d'une petite voix qui essayait de faire oublier ses bavardages intempestifs.

Ambroise lança, lugubre :

– Dis touzours.

– Il faut une seule femme, pas vrai ? Mais nos femmes à nous, en admettant qu'elles veuillent parler de ce qui se passe au lit, personne ne les croirait. Et puis elles ne connaissent qu'un homme, le leur. Ce qu'il faut, c'est, comment dire, une professionnelle.

– Une putain ? Gustave n'était guère enthousiaste. J'aime pas beaucoup ça, si vous voulez mon avis.

L'idée, qualifiée de géniale par Ambroise, apparaissait comme la seule réalisable.

– Une putain, oui, mais où en trouver une ?

Le chef-lieu s'imposait.

– Il y en a deux qui servent à la taverne, dit le facteur, et qui arrondissent leurs fins de mois, surtout les jours de foire. Les fermiers qui ont bien vendu s'offrent une petite récompense.

– Pas question que j'y aille en ce moment, trop de travail, jeta Gustave, rejoint, pour une fois, par Alphonse que les labours clouaient aussi à la ferme.

La voix d'Ambroise trancha :

– Moi, pas question que z'attende après les labours pour touçer mes sous...

– Tes sous ? ricana Alphonse.

– On trouvera bien un moment, les uns ou les autres, pour aller sur place, suggéra le charron.

– Et comment qu'elle pourra s'y retrouver, la putain ? Impossible. Il faut que ce soit tous le même jour...

Gustave se montrait de moins en moins enthousiaste.

– Rosa a raison, c'est pas possible, cette histoire. À mon avis, tout ça ne vaut pas un coup de cidre et s'il n'y a pas de solution, il vaut mieux...

– Dégonflé, tu n'es qu'un dégonflé ! rugit Alphonse.

- Ça, tu n'as pas tort, le conforta Ambroise.
- Eh bien, si tu te declares perdant, il ne te reste plus qu'à payer, mon vieux.
- Payer ? Payer quoi, s'il n'y a pas de concours ? Et c'est pas ma faute si un concours sans arbitre, ça n'existe pas.
- Tu veux dire qu'il nous doit mille francs chacun ?
- Et puis quoi encore ? brailla Gustave. Bon, d'accord, d'accord, on fait le concours, mais démerdez-vous pour trouver l'arbitre, moi je m'en lave les mains.

Florimond, qui buvait du petit-lait, ne renonça pas :

– J'ai peut-être une solution. Je veux bien aller chercher la fille. Mais il va falloir que je loue une charrette pour la ramener. Et elle voudra voir la couleur de l'argent avant de venir. Vous payez ?

Gustave, qui commençait sérieusement à redouter les conséquences de cette affaire sur son commerce, pointa le doigt vers le facteur :

- Vas-y mais ferme-la. Pas question que cette histoire soit connue. Ne dis pas à la fille pourquoi tu l'amènes ici. On verra comment lui présenter l'histoire une fois sur place. Allez, vous autres, à vos poches.
- Et il faudra trouver un lit !

La proposition d'Ambroise jeta un nouveau froid. Mais Gustave était lancé. Se tournant vers la cheminée, il ajouta :

– On pourrait te louer une chambre, Rosa ?

Elle réagit avec une telle vivacité qu'on eût cru que c'était sous l'effet d'une gifle, et son ton le confirma :

- Est-ce que cette maison est un lupanar, Gustave ?
- Non, mais...
- C'est quoi, un lupanar ?
- Un bordel, Ambroise, un bordel.

Un nouveau silence s'abattit sur la tablée. Le charron lança quelques pièces sur la table. Ambroise emprunta l'argent à Alphonse.

La soirée du lendemain fut calme. Aucun des joueurs ne se montra. Seul Bert, le deuxième commis d'Arsène, fit un bref passage, embarrassé de ne voir personne. C'était un grand gaillard aux mains énormes, une tête d'enfant posée sur de larges épaules. Quelques mèches bouclées et blondes tombaient sur son front lisse, soulignant un regard clair. « Joli garçon », pensa Rosa en lui proposant un café. Elle savait par des conversations entendues autour de la table qu'à dix-neuf ans, il avait épousé Constance. Ils s'étaient promis depuis l'enfance. Le bruit courait que le ménage ne marchait pas bien, mais personne, à vrai dire, n'en savait rien. De toute manière, dans le village, on était mariés pour la vie et si les choses allaient mal, il n'y avait aucune raison qu'elles changent. La Constance ne sortait guère et n'avait pas d'amie. Quant à Bert, disert en toutes choses, il ne parlait jamais de sa vie privée.

– Alphonse et Gustave ne sont pas là ? s'enquit-il avant de repartir en déclinant le café proposé.

Lorsque Rosa annonça le passage de Bert à son mari, il partit d'un grand rire caverneux qui finit en une quinte de toux secouant son corps amaigri.

– Ne va pas me dire que le petit Bert veut concourir lui aussi ! On raconte qu'il n'a jamais regardé une autre femme que la sienne. Il n'a pas beaucoup de chances de gagner s'il s'inscrit. Il faut un peu de métier pour s'aligner dans un concours de coqs. J'ai inventé ce nom-là cet après-midi avec Martin. Il le répéta, amusé par sa trouvaille. C'est rigolo, non, « concours de coqs » ?

Il eut une nouvelle quinte.

– Je ne suis pas sûre que l'expérience y soit pour beaucoup. Mais il est vrai que... je n'ai pas l'expérience...

Ils rirent tous les deux.

– ... mais cela, me semble-t-il, est bien une affaire d'hommes. Ils aiment la chicane ou la bagatelle et voilà qu'avec cette affaire, ils organisent la chicane dans la bagatelle.

– Et on a des nouvelles de Florimond et de l'arbitre ?

– Il doit ramener une fille demain soir. Ils m'ont demandé si le concours pouvait avoir lieu chez nous. Je ne t'ai même pas consulté pour répondre « non ».

Il approuva de la tête, secoué par une nouvelle quinte qui le laissa sans voix.

– Je trouve que tu tousses de plus en plus et que tu es de plus en plus essoufflé. J'ai demandé au docteur de repasser.

– Tu es folle. Avec quoi vas-tu payer ?

– Je vais demander à Arsène s'il serait d'accord pour nous avancer de l'argent. S'il accepte, je te conduis au sanatorium.

– Cesse de penser à ça. Et d'ailleurs tu n'as aucune chance. Arsène ne comprend qu'une seule chose, son intérêt.

– Il t'a prêté autrefois, il pourrait le faire à nouveau.

– Il m'a prêté parce qu'il savait qu'il aurait la ferme en échange. Et aujourd'hui, qu'as-tu à lui proposer ? Rien. Ah, ma Rosa, tu hériteras d'une situation bien difficile. Et la seule chose qui te restera, ce seront tes yeux pour pleurer, et cette bicoque, si l'Arsène veut bien te la laisser, et c'est pas dit.

– Tu ne vas pas baisser les bras, Mathieu ! cria-t-elle. Les beaux jours arrivent. Tu vas pouvoir sortir, prendre du bon air. Et pour le sana, on trouvera une solution. Tu peux me croire, j'en trouverai une. Je ne pense qu'à ça...

Il préféra encore changer de sujet. Il était très conscient de son état, ne se faisait plus aucune illusion. Lucidement, il avait déjà accepté l'inéluctable.

– Je sais pourquoi ils ne sont pas là ce soir. La nouvelle a fait le tour du village et ils doivent expliquer à leurs femmes que c'est un pari comme un autre. C'est vrai qu'elles n'ont rien à redire, mais ils doivent les empêcher de médire. Martin, cet après-midi, m'a dit qu'il était très embarrassé. Il sait qu'il ne fera pas revenir Gustave, Alphonse et les autres à la raison. Tous des têtes de coing et la somme est rondelette. Sa femme lui a dit : « Tu es le maire, tu dois empêcher cela. » Il l'a rattrapée par le chignon alors qu'elle s'en allait tout raconter au curé et il l'a renvoyée dans sa cuisine. Et avec la campagne électorale qui approche... s'il soutient les parieurs, Arsène le critiquera ; s'il les condamne, Arsène les soutiendra. Il fera tout pour devenir maire, Arsène. Il ne se contente plus de l'argent maintenant, il veut les honneurs, dîner à la table du député et du président au chef-lieu. S'il réussit, il va encore enfler, la baudruche.

– Ne commence pas à parler politique, tu vas t'énerver et ça te fera mal.

Elle le borda, le baisa sur le front et quitta la chambre.

Une fois couchée, elle dut s'avouer qu'il serait impossible d'obtenir de l'argent d'Arsène. Elle reposa le livre qu'elle venait d'ouvrir et se laissa emporter dans le passé.

L'argent n'avait jamais été un problème pour Mathieu. Il n'y attachait pas une grande importance. Il avait pris l'habitude, lors des fins de mois difficiles, de recourir aux services d'Arsène, le riche fermier, qui lui ouvrait sa bourse sans barguigner et lui faisait signer des reconnaissances de dettes que le bûcheron tenait pour babioles. Ce fut l'année où Rosa atteignait son vingtième anniversaire qu'Arsène vint présenter la facture. D'après ses calculs, l'ensemble des dettes de Mathieu augmentées des intérêts atteignait le prix de la ferme. Il venait donc réclamer son bien. Mathieu, un instant abattu par la nouvelle, ne trouva rien à répondre et accepta le verdict des chiffres. Il n'avait jamais imaginé devenir riche et, en quelque sorte, Arsène remettait les pendules à l'heure. Une fois de plus, Rosa le surprit. La jeune femme frêle et discrète qui avait écouté le marchandage sans mot dire se mua en une furie qui exigea d'Arsène qu'on discute les chiffres. Elle refit les calculs et accusa le paysan de tripatouiller les comptes. Pied à pied, menaçant de rendre publique l'honnêteté toute relative du bonhomme et d'en appeler à l'arbitrage du maire, elle lui proposa un marché : à lui les terres, à eux la maison. Elle avait compris qu'Arsène n'avait aucune envie de voir qui que ce soit dans le village mettre le nez dans ses affaires. Sagesse paysanne, il tenait aux terres, qui lui importaient plus que les pierres, et renonça pour un temps à un petit bénéfice supplémentaire pour éviter de gros ennuis. Elle voulait le corps de ferme, il le leur laissa, d'autant qu'il n'en avait

pas vraiment besoin. Cependant, ajouta-t-il, il n'était pas question qu'il abandonne sa propriété. Mathieu pourrait donc occuper la maison sans payer de loyer pour, dit-il, « un moment ». Ils s'en tinrent là sans aller plus loin. Arsène tapa la main de Mathieu. L'affaire était faite. Il n'accorda même pas un regard à Rosa en partant. Une femme lui avait tenu tête, à lui, Arsène, le maître tant redouté. Il se vengea en répandant la nouvelle que, dans le couple, c'était elle qui portait la culotte.

La maison leur restait. Elle avait évité le pire, ils n'étaient pas à la rue, du moins pour l'instant. Mathieu, ébahi, se dit qu'elle était aussi bonne en défense qu'en attaque. Son contentement fut de courte durée. Il se souviendrait longtemps de la soirée orageuse qui avait suivi le départ d'Arsène. Chose incroyable, sa jeune femme, une gamine de vingt ans, dictait ses conditions. Désormais, il reprendrait son métier de bûcheron, et c'est elle qui tiendrait les comptes puisqu'il était incapable de le faire. Et pas question de demander un prêt à Arsène ou à qui que ce soit d'autre dans le futur. « Je ne me laisserai pas faire », avait-elle dit lors de l'épisode de la fourche. Elle tenait parole et récidivait. Privé du droit de dépenser sans compter et contraint d'aller chaque jour gagner sa vie, Mathieu continua de boire, mais plus modérément. Rosa fit gentiment comprendre à ses copains de boisson qu'on avait changé d'époque et qu'ils n'avaient plus table ouverte, que le temps des vaches maigres était arrivé. Piqué au vif, un nommé Antonin lança : « Dis-le s'il faut payer son café chez toi maintenant ! » La formule fit sourire Rosa, mais elle ne plia pas et ferma résolument sa porte aux éternels assoiffés.

Après cette tempête, une certaine harmonie s'installa dans le couple. Rosa, qui n'avait plus que quelques poules et lapins à nourrir ainsi qu'un potager à entretenir, put retourner à ses livres. Les soirées prirent une nouvelle tournure. Mathieu racontait ses journées dans la forêt, la vie dans le village, que sa femme ne fréquentait guère. Elle s'intéressait d'autant plus à son travail que Mathieu, incapable de négocier les prix avec ses clients, les renvoyait vers Rosa qui se montra, à la surprise des propriétaires des coupes, une femme d'affaires avisée, sachant compter et exiger que le travail fût payé, et à son juste prix. Avec Mathieu, les interminables soirées d'hiver étaient consacrées à de longues discussions qui, la plupart du temps, tournaient autour des lectures de la jeune femme. Il découvrait un monde inconnu, immatériel et prenait goût aux histoires qu'elle lui racontait avec plaisir. Comme la plupart des hommes du village, il avait abandonné la lecture depuis la sortie de l'école et n'aurait pas eu l'idée d'ouvrir un livre, encore moins d'en acheter un. Il ne se défendait pas d'une certaine admiration pour cette femme lettrée, qui visitait tant de pays sans quitter son fauteuil. Quand il tomba malade,

afin de passer le temps, il partit tout seul à la redécouverte de la lecture. Rosa, fine mouche, l'y poussa. Elle commençait à lire une histoire, puis lui remettait le volume sous prétexte de devoir s'activer aux soins du ménage, du dîner, de la lessive, des repas. Déchiffrant avec peine au début, il fit néanmoins des progrès rapides. Un soir, à son retour de la ville où elle s'était rendue comme chaque mois, ce fut Mathieu qui raconta, avec une petite pointe d'orgueil, le chapitre qu'il venait de lire, une histoire de cape et d'épée, de ferrets, de reine et de cardinal. Elle lui montra le volume qu'elle venait d'acheter et qui, elle la rouquine, la touchait tout particulièrement. *Poil de carotte*, de Jules Renard, venait de sortir en librairie et elle avait, contrairement à son habitude, acheté le livre neuf.

Née dans la violence, leur relation au lit emprunta elle aussi un long détour. Dans les premiers temps, Mathieu, le plus souvent rentrait soûl et s'écroulait sur le lit. Parfois, il lui restait quelque énergie et il la forçait sans manière. Cela n'étonnait guère Rosa ; il n'y avait pas vraiment de différence entre la façon dont Mathieu la prenait et celle dont le coq, à toute heure, bondissait sur une poule dans la cour de ses parents. À la différence de Mathieu, son affaire faite, le volatile ne s'endormait pas *illico*. Après la vente de sa ferme, il rentrait plus tôt et le dîner et les conversations meublaient leurs soirées. Ils prirent l'habitude de se coucher en même temps, se déshabillant l'un après l'autre dans la petite chambre où Mathieu avait installé une tablette qui supportait un broc et une cuvette de faïence bleue ainsi qu'un miroir. Ils revêtaient une longue chemise de nuit avant d'entrer dans le lit. Lorsqu'il en exprimait le désir, elle s'offrait sans renâcler, mais sans joie. Il arrivait même parfois qu'elle y prît quelque plaisir. L'affaire de la fourchette était oubliée et le couple était rentré dans la norme.

Refusant de devenir le métayer d'Arsène comme celui-ci le lui proposait, Mathieu bûcheronna par tous les temps. Lorsqu'il tomba malade, vidé de ses forces, et que la tuberculose, cette pourvoyeuse des cimetières fut diagnostiquée, il continua malgré tout de travailler, mais au ralenti. Après quelques mois, il dut cesser toute activité. Le médecin le condamna à de longues séances de repos. Il devint alors un lecteur assidu et les échanges sur les livres occupèrent une grande partie de leur temps. La relation entre lui et Rosa se fit plus douce et ressembla peu à peu, à s'y méprendre, à de la tendresse. Elle creusa aussi le fossé qui les séparait des autres habitants du village. Ne trouvait-on pas chez les Lemoine plus de livres que tout le village n'en possédait ? Lorsque Mathieu utilisait un mot de patois ou inapproprié, elle le reprenait. Bon élève, il se corrigeait sans regimber. Rosa entoura son mari d'une affection toute maternelle. C'est elle qui

désormais régenter la maison. Lorsqu'elle eut dépensé leurs derniers sous en médecin et médicaments, elle eut quelques difficultés à convaincre Mathieu de transformer la grande salle en estaminet. Mais il s'y résigna, un peu honteux qu'on fasse payer ce qu'il offrait si spontanément autrefois. On en fit des gorges chaudes dans le village. Puisque Mathieu ne pouvait plus travailler, pourquoi Rosa n'allait-elle pas proposer ses services comme servante dans les fermes qui manquaient de main-d'œuvre ? Elle y avait songé, puis jugé qu'elle était plus utile près de lui. Mais elle ne parvenait pas à s'intéresser aux discussions trop terre à terre de ceux que Gustave appelait « les culs-terreux ».

Mathieu regardait arriver la mort en face, sans trembler. Sa mère et sa sœur avaient été emportées par la terrible maladie et il s'était vite convaincu que l'issue était inéluctable. L'ouverture de la buvette par Rosa les mit au cœur de la vie villageoise. Leur salle commune en était devenue le centre, l'endroit où se discutaient les affaires publiques, ragots compris. Rosa prit bien garde de s'en mêler. Mathieu changea radicalement son image. De boute-en-train alcoolisé qu'il était, il se mua en sage, revenu de toutes choses, qu'on consultait gravement. Ligoté par la maladie sur son fauteuil dans la grande pièce, il devint plus ouvert sur le monde. Martin, le maire, qui était abonné, lui passait chaque semaine *Le Petit Journal illustré*. Il y découvrait la politique avec une intelligence aiguisée. La mort approchait, traînait en route. L'ancien poivrot fêtard, au jugement distancé par la certitude de sa fin annoncée, devint respecté. On venait le consulter en buvant un coup. Le soir, lors des parties de cartes, il se réfugiait à l'étage et s'évadait dans les livres dont il était devenu glouton, rattrapant, page à page, le temps perdu d'avant Rosa.

Pourquoi ses souvenirs la poursuivaient-ils ainsi ce soir ? Rosa reprit sa lecture. C'était son blindage contre les violences de l'existence. Elle vivait les livres, avait le sentiment d'exister plus passionnément que dans le quotidien. Elle voyageait, rêvait, pensait, désirait par l'imagination et la lecture. Et lorsque, chaque soir, de son fauteuil, elle contemplait les flammes du foyer, des images l'emportaient au loin, étouffant les disputes, les rires ou les chicanes des buveurs dans son dos. Comme Mme Leclerc, l'institutrice, le lui avait appris, elle avait gardé l'habitude de lire un crayon à la main et soulignait, dans la marge, les moments qui la touchaient, l'intéressaient, l'instruisaient. Lorsqu'elle avait terminé une lecture, elle reportait, sur un gros cahier, tout ce qu'elle avait pu tirer de l'ouvrage, se limitant à une page de cahier recto verso pour chaque livre. De temps à autre, elle reprenait le cahier et faisait ainsi un voyage dans ses lectures anciennes. Ce qui l'amenait parfois à revenir sur un livre, à la recherche de l'émotion

ressentie lors de la rencontre avec le texte et l'auteur. Si ses lectures l'emportaient aux quatre coins du monde, Rosa prenait presque toujours place en tant que passager, rarement comme pilote. Elle était sujette au rêve, mais elle n'était pas femme à fantasmer au point de se croire l'héroïne, au point de jouer un rôle qui n'était pas le sien. Paysanne, elle restait solidement installée dans la réalité. Témoin, voyeuse, mais non actrice.

CHAPITRE V

ÉMILIENNE

C'est gonflé d'une soudaine importance que Florimond, ce lundi soir, entra dans la grande salle. Les quatre parieurs l'attendaient, ainsi que Bert, le jeune marié, Martin et Arsène. Le riche fermier, au courant de l'étrange pari, n'en laissait rien paraître et parlait de choses et d'autres, des labours, du cours des semences... Ce n'était pas un habitué du lieu. Courtaud, massif, brutal en affaires, il était direct dans les conversations, à la limite de la blessure, se souciant peu de perdre du temps en ronds de jambe lorsque son intérêt était en jeu. Il sacrifiait quelques heures par an pour se rendre chez le dentiste du chef-lieu, le meilleur. Il s'habillait avec des velours qui, bien que coûteux, prenaient sur son acabit massif l'allure de sacs à patates.

Martin, le maire, lui aussi tournait autour du sujet. Ce n'était pas dans ses habitudes. Martin était un homme franc, massif, un peu enrobé, un peu nounours malgré sa grande taille. Il était le seul dans ce village à porter la barbe. Il se distinguait aussi par le port du chapeau. Prompt à la repartie, il avait une voix douce et l'habitude, lorsqu'il lançait une plaisanterie, de l'annoncer en relevant d'une pichenette son chapeau gris orné d'une plume de faisan. Martin était maire depuis des années. Il n'avait pas cherché le poste, on était venu le lui proposer, tant il rassurait par son poids, sa bonhomie et, si c'était nécessaire, une autorité douce, utile pour démêler les affaires de clôtures qui constituaient l'essentiel des disputes paysannes. Il paya une tournée, imité immédiatement par Arsène.

Florimond allait à la pêche aux compliments.

– Elle est là. Ça n'a pas été facile, mais je crois que je vous ai ramené la meilleure. Elle s'appelle Émilienne. Et mignonne, avec ça.

Gustave bondit.

– Tu ne lui as pas dit pour quelle raison tu l'as amenée ici, au moins ?

– Pour qui tu me prends, je sais tenir ma langue...

Il y eut quelques sourires furtifs.

– Non, je lui ai dit que quelques amis souhaitaient passer une bonne soirée et que si elle voulait se faire un peu d'argent...

– Ah, parce qu'il va falloir payer en plus ! grogna Victor aux poches cousues.

– On n’a rien sans rien, rigola Alphonse. Si tu gagnes, tu auras les moyens de la payer. Si tu perds, mille francs ou mille trois francs, quelle différence ?

– Trois francs !

Florimond attendit que les rires cessent et s’avança vers le groupe :

– J’ai bien réfléchi. J’ai décidé de m’inscrire moi aussi au concours.

– Et de cinq.

Ambroise, craie en main, commençait d’écrire le nouveau nom lorsque Bert ajouta :

– Moi aussi.

Arsène se leva avec une vivacité surprenante chez ce gros homme court sur pattes.

– Comment ? toi, Bert ? Mais tu ne me l’as pas dit...

– Il te doit son travail le jour, pas sa vie la nuit, l’interrompit Ambroise qui s’apprêtait à ajouter un sixième nom sur le tableau. Ce qu’il fit en annonçant : « Six mille francs dans la cagnotte. »

– Et où tu vas prendre l’argent ?

– Et je vais le prendre où ? Bert avait l’habitude de reformuler les questions. Cela lui donnait le temps de calmer ses émotions et le rassurait, tant il redoutait toujours que sa parole échappe à sa pensée. Eh bien, dans ma poche, patron. Tu voulais que je renouvelle mon contrat de louage chez toi. D’accord, mais à la condition que tu me paies mon année d’avance au lieu de la moitié comme on fait d’habitude.

Ambroise ouvrit des yeux ronds :

– Mille francs pour ton contrat alors que moi, ces rapiats me donnent six cents...

– Mais je croyais que... Eh bien, tope là, dit Arsène, ravi de garder un si bon élément qu’il voyait lui échapper.

Et il fit signe à Rosa de remplir leurs verres.

Ce fut alors que se manifesta un petit homme auquel, dans l’excitation de la soirée, personne n’avait porté attention. Presque chauve bien qu’il fût encore jeune, il torturait sa casquette à pont et riait de bon cœur.

– Alors là, Florimond, j’en reviens pas. Je dois dire que je ne croyais pas un mot de ton histoire. Mais là, là, ça m’en bouche un coin. Ah, quelle affaire !

– C’est qui, celui-là ? éructa Gustave au facteur, soudain mal à l’aise.

– Yvon, un copain, et...

– Et voilà. Je l’avais bien dit ! rugit Martin en ébranlant la lourde table d’un coup de son poing énorme. Bientôt tout le canton sera au courant.

Florimond essayait de calmer les choses.

– Je m’en occupe, je m’en occupe. Viens, Yvon, j’ai quelque chose à te

montrer.

Et l'un mal à l'aise, l'autre hilare, ils quittèrent la pièce.

Le facteur revint quelques minutes plus tard.

– C'est mon copain, il tiendra sa langue.

– Pas comme toi, grogna Gustave.

– Et pour plus de sûreté, je l'ai mis dans les bras de la fille. Avec ça, je le tiens. S'il parle, je dis tout à sa femme, et elle le tue. Chez eux, c'est elle qui porte la culotte.

– Bon, alors assez bavardé. Ambroise bouillait d'impatience de jouer sa partie. Puisque la fille est là, on peut commencer. Alors maintenant, il faut décider où on va faire ça. Et d'abord, ze propose qu'on passe dans l'ordre d'inscription des paris. Gustave, tu étais le premier...

– Comment ça le premier ? rugit Alphonse. Le premier, c'était moi.

S'ensuivit une prise de bec entre les deux hommes que les autres écoutèrent en souriant. Entre Gustave et Alphonse, les armistices n'étaient jamais bien longs. Ils furent interrompus par le retour d'Yvon qui se précipita vers Florimond.

– J'en suis aussi. Je m'inscris. Je signe où ?

– Ta parole nous suffit, rigola Ambroise qui avait déjà la craie en main. Et de sept mille francs. Ma parole, celui qui enlèvera le paquet fera l'affaire de sa vie.

Florimond était abasourdi par la décision de son ami.

– Et à ta femme, tu vas annoncer ça comment ?

– Quand elle verra la couleur des sept mille francs, elle sera aussi contente que moi.

– Et qu'est-ce qui te fait croire que...

Yvon se pencha à son oreille.

– La fille m'a dit que jamais un homme ne lui avait fait l'amour aussi bien.

Le visage du facteur vira au gris.

– À moi aussi, elle m'a dit la même chose. Et, comme toi, je me suis inscrit pour ça. Je crois, mon vieux, qu'on s'est fait rouler. Quand je pense que c'est pour ça que je l'ai préférée à l'autre.

– Et c'est celle que vous voulez choisir comme arbitre ! s'esclaffa Arsène qui avait l'oreille fine.

Un grand silence tomba sur l'assemblée. Les hommes regardaient leur verre ou leurs pieds, les têtes tournaient à vide. Gustave, fataliste, lâcha :

– Si c'est comme ça, il n'y a qu'à...

Alphonse ne le laissa pas même achever sa phrase.

– Tu ne vas pas, une fois de plus, essayer de te défilier ?

– Attendez une minute, je ne suis pas d'accord.

Martin, ayant arraché sa puissante carcasse de son banc, se planta devant le groupe. Il prit un ton solennel :

– J'interviens tard, je le reconnais, mais je n'ai pas cru à cette histoire jusqu'à ce que cette fille arrive. Vous savez comment sont les gens... Alors je le dis tout net : je suis contre le fait qu'un bordel s'installe dans ma commune.

– Qui est aussi la nôtre, susurra Arsène.

– Oui, mais j'en suis le maire jusqu'à nouvel ordre. Et je suis en charge de l'honorabilité des gens qui l'habitent. Aussi, j'interdis, et je pèse mes mots, j'interdis que cette affaire se passe ici. Florimond, c'est toi qui es allé chercher cette fille, maintenant tu vas me faire le plaisir de la reconduire immédiatement.

– Sinon ? dit le facteur qui ne voulait pas avoir l'air de céder à l'autorité du maire.

– Sinon je fais venir la maréchaussée et... et je te poursuis au nom de la commune pour proxénétisme.

– Tu n'y penses pas, en tant que fonctionnaire...

– Moi en tant que maire, je ne veux pas que ma commune soit rebaptisée « Putainville ».

– Mais zuste une nuit, tenta de plaider Ambroise.

– Pas une heure.

– On n'est pas obligés de faire le concours ici, on peut le faire dans une autre commune, dit Alphonse, furieux de voir l'affaire capoter pour ce qu'il jugeait être une brouille.

– Dans ce cas, je laisse tomber, dit Gustave. C'était une affaire entre nous, alors si on doit aller faire ça ailleurs, je n'en suis plus.

– Dégonflé, sifflèrent Ambroise et Alphonse d'un même souffle.

Arsène, sur un ton plus posé, prit pour une fois le parti de son concurrent.

– Martin n'a pas tort et je me mets à sa place. Nous sommes tous d'accord dans la commune pour tenir notre langue. Mais cette fille n'est sans doute pas idiote. Si elle se doute de quelque chose, demain tout le chef-lieu sera au courant.

– On n'est pas obligés de lui dire, dit Ambroise sur un ton qui disait assez qu'il n'était pas convaincu par son propre argument.

– Et comment elle pourrait ne pas se douter de quelque chose quand vous lui demanderez de désigner le vainqueur ?

L'union exceptionnelle des deux poids lourds du village fit chanceler les parieurs. Chacun des hommes présents avait une dette, morale ou financière, avec Martin ou Arsène, et aucun ne pouvait les affronter sans risque.

– Bien, bien. Mais alors qui ?

Figés, ils cherchaient sur le visage des autres une réponse à la question. Il n'y en eut pas. Au grand déplaisir d'Ambroise, le facteur et Yvon annoncèrent qu'ils se retiraient du concours. Il remplaça mélancoliquement le chiffre sept mille par cinq mille après avoir

effacé, d'un doigt épais, les noms des deux compétiteurs. Martin, imité par Arsène, se leva de son banc et quitta les lieux. L'un après l'autre, ils suivirent. Le dernier à s'en aller fut Gustave. Il paraissait soulagé. Il salua d'un « bonsoir » et laissa ouverte la porte derrière lui. Le temps était froid et humide. Rosa frissonna dans le courant d'air, mit la barre en place et revint vers les braises, y jetant une poignée de petit bois pour jouir des hautes flammes qui retombèrent très vite. Elle eut une pensée pour la fille qui, dans la petite maison près de la mare, devait elle aussi réchauffer sa solitude devant la cheminée. Parfois, la bêtise des hommes était douloureuse à supporter.

CHAPITRE VI

LA NEIGE

Avant même qu'elle ouvrît les volets, à une étrange phosphorescence qui semblait sourdre des murs, au sentiment d'anxiété et de libération mêlées qui la saisit, Rosa sut que quelque chose avait changé. Elle décolla machinalement la petite feuille du calendrier quotidien, lut la date : mardi 13 janvier. Durant la nuit, la neige avait tout emmitouflé. Elle s'habilla en hâte, se couvrit d'un grand châle doux, souvenir de sa grand-mère, et se dirigea vers sa promenade habituelle. Le long du canal, elle avançait à pas plus menus qu'à l'habitude, s'étonnant que ses semelles de bois qui d'ordinaire résonnaient sur la terre dure produisent un crissement incongru dans le silence glacé. En été, elle marchait en sabots, comme presque tout le monde au village. Mais pour l'hiver, Mathieu lui avait offert une paire de galoches, qui la protégeaient mieux des engelures. Tendue, le souffle court et pas seulement à cause du froid, elle devait décider, maintenant. *Non, il ne mourra pas.*

Le canal reflétait le ciel d'un bleu cruel au milieu de ce linceul qui bouleversait les perspectives. Dans les champs virginaux, agrandis par cette blancheur, quelques touffes d'herbe que le gel avait charbonnées jaillissaient en de noirs jurons. Le plan d'eau, givré sur ses bords, retenait la moindre ride, comme si, bouleversé par ce grimace soudain, il cherchait à s'en pénétrer pour en garder le souvenir. L'œil de Rosa sélectionnait quelques images qui s'immisçaient dans ses pensées sans pour autant les interrompre : une branche de sapin chargée de blanc, un nid abandonné, comme un gâteau au chocolat couronné d'une épaisse chantilly posé sur la fourche d'un tilleul aux branches épurées par le froid. Elle rêva un instant devant un roseau qui avait peu à peu courbé la tête sous des milliers de flocons pareils à des souffles de fées et qui, accablé, penchait bas, raide et immobile, attentif à ne pas perdre sa blanche coiffe.

Elle marcha longtemps, portée par le silence, s'arrêta et se retourna. Ses pas, sur l'étendue pure, étaient des têtes de clous ourlés de lumière. L'arête dorsale d'une perche curieuse un instant émergea de l'étendue liquide qu'elle rida doucement. Autour, la neige transmutait, engloutissait les chemins, surlignait d'un trait blanc les branches

effilées de peupliers. Les boules de gui que personne n'arrachait plus, hier choux verts, étaient, ce matin, choux-fleurs piqués de points sombres.

Attentive, bouleversée par ce chamboulement silencieux comme elle l'était par les pensées qui la déchiraient, elle sentit le froid la pénétrer. Le soleil qui montait avait imperceptiblement fait blêmir l'étendue glacée, effaçant les scintillements de milliards de flocons géométriques. La soie devenait coton. Elle vacilla d'un bonheur zébré d'angoisses. Où était sa voie sur le chemin de sa vie ? Comme ce bord d'eau blanchi par l'averse blanche et légère, elle avait la sensation de n'avoir plus de tracé à suivre. Comme elle eût joui de mettre ses pas dans quelques empreintes protectrices ! Mais non, le sol uniforme et vierge lui disait qu'elle devait tracer sa route. Seule. Et ce qu'elle devait décider à cet instant changerait sa vie comme la neige avait bouleversé ce paysage familial.

L'heure et le froid qui avait traversé ses semelles lui commandaient de rentrer maintenant. Elle hésita un instant puis décida de marquer de ses pas une autre trouée, parallèle à celle qu'elle avait imprimée à l'aller. Elle fut surprise de découvrir les fûts du bois de hêtres qu'elle n'avait pas vus tout à l'heure. Elle comprit qu'en venant, les troncs sombres, alignés et immobiles étaient d'un côté frottés de neige et que ce n'était qu'au retour qu'elle pouvait découvrir leur noirceur raide et glacée comme autant de péchés dans ce monde.

Elle allait, les yeux rivés sur ses premières traces. Elle eut vaguement conscience qu'elle était différente de celle qui avait, une heure ou une éternité auparavant, creusé ces marques inversées. Qu'elle le voulût ou non, elle lui tournait le dos. Elle tressaillit lorsqu'un paquet de neige juché sur une branche de sapin large comme un éventail, jeté bas par le soleil, s'effondra en un bruit mou qui dessina des cercles lents et concentriques sur l'eau alourdie comme du mercure. Aurait-elle la force d'aller jusqu'au bout ? Elle prétendait peser encore la décision à prendre, mais savait, en son for intérieur, qu'elle était déjà engagée, irrévocable. Elle allait entrer dans la folie des hommes. Eux jouaient et pariaient de l'argent, même celui qu'ils n'avaient pas. Elle, tout à l'heure, allait jouer sa propre vie. Elle pressa le pas, abandonna son empreinte sur le chemin de halage gommé par cette averse immaculée. Ce soir, demain, le soleil l'aurait effacée.

Elle fit un détour par l'église et pria avec une ferveur particulière. Elle y chercha la force d'affronter les jours à venir et de mettre en œuvre la décision qu'elle venait de prendre. Les statues lui rappelaient la vie des martyrs et les miracles qui la fascinaient tant dans son enfance.

Non, il ne mourra pas.

Elle poussa la porte de la grande salle de ferme, vide à cette heure. La lumière de neige, par les fenêtres étroites, faisait luire le plateau de

l'immense table nue. Elle se chargerait tout à l'heure de flacons, de tasses et de bruit. Tout à l'heure, sa vie basculerait comme un verre renversé. Tout bien pesé, elle pensa qu'elle y était prête depuis longtemps. Comme les flocons légers qui faisaient, par leur multitude, pencher la tête des grands arbres, l'empilement des jours, l'éducation de ses parents, du catéchisme et de ses lectures l'avaient préparée au sacrifice qu'elle appelait maintenant de ses vœux.

Elle fit rapidement une flambée, but un café et leva les yeux vers le plafond. Non, il ne mourrait pas. Mais il ne fallait surtout pas qu'elle parle de sa décision à Martin ou à Valine, ils la traiteraient de folle. Elle l'était peut-être. Jusqu'à cette heure, elle avait été guidée, portée, contrainte. Elle allait vers le malheur, mais c'était elle qui tenait les rênes. Car voici que librement, presque joyeusement, elle avait décidé seule de s'offrir en holocauste. Puisque sa vie valait si peu, qu'avait-elle à perdre à ce qui leur apparaîtrait comme une folie ? Elle avait toute sa tête. À cette heure, elle offrait sa vie pour en sauver une autre. En ravivant les braises elle eut une pensée pour la jeune martyre dont la statue nichait dans un recoin de l'église. Une bouffée de fierté, de gloire et de honte mêlées monta dans sa gorge comme un sanglot. Elle s'en libéra d'un souffle : « Il vivra », et, les flammes jaillissant, elle entra dans la chaleur de l'âtre.

CHAPITRE VII

L'ARBITRE

Près d'une semaine avait passé après le départ de la prostituée. L'hiver, avec la neige, avait ralenti la vie paysanne. Le village avait retrouvé son calme et les buveurs leurs habitudes. Alphonse et Ambroise arrivèrent les premiers ce soir-là en frappant leurs sabots sur le seuil pour en décoller la neige. La lumière déclinait rapidement. Rosa, qui venait de rentrer de sa promenade solitaire sur le chemin de halage enneigé, alluma la grosse lampe et prépara le café.

Martin traversa la grande salle en jetant un salut à la ronde et monta à la chambre de Mathieu. L'amitié entre ces deux-là était venue avec la maladie. Le maire avait fait ses premières visites par commisération pour son électeur. Mais, très vite, elles étaient devenues quotidiennes, marquées par le plaisir que le visiteur prenait à la conversation et la sagesse ironique et désabusée du malade. Le maire, qui supportait mal les vicissitudes et la solitude de son minuscule et pourtant si lourd pouvoir, trouvait un réconfort dans les considérations, les conseils ou les commentaires de Mathieu. L'élusongé à abandonner ses fonctions. Mais la candidature d'Arsène l'avait amené à réviser son intention. Il ne voulait pas, pour ses administrés, d'un homme qui utiliserait son argent et son pouvoir à des fins purement personnelles. Il y avait du saint dans ce Martin-là.

Une dizaine d'hommes étaient attablés à la grande table et Gustave s'était lancé dans une explication technique sur l'électricité à propos du record de vitesse, battu par une voiture électrique, la *Jamais Contente*, effilée comme un obus et construite par un ingénieur belge. Elle avait atteint, en 1899, la vitesse inimaginable de cent kilomètres à l'heure. « Des hommes sont capables d'aller plus vite qu'une hirondelle », affirmait-il devant les mines stupéfaites des buveurs. Ambroise alla chercher le jeu de cartes dans le tiroir de la commode et Rosa fut priée de verser la première tournée.

La jeune femme affichait ce soir-là un air inhabituellement grave. Le châle noir qu'elle avait gardé sur ses épaules soulignait la pâleur et l'ovale de son visage. Florimond arriva en fin de soirée. Le lendemain de l'échec de l'arbitrage par Émilienne, il avait expédié sa tournée de courrier dans la matinée et durant l'après-midi raccompagné la

prostituée au chef-lieu. Gustave et Martin montraient leur satisfaction. Le premier parce qu'il sortait du pari stupide sans perdre la face, le second parce qu'il était heureux que l'épisode soit passé et le scandale épargné au village. Ambroise tourna les yeux avec une mimique de souffrance vers le tableau où il avait aligné les chiffres. Adieu le magot et le rêve de fortune qui le faisait rêver depuis le fameux soir. Sans trop y croire, il lança :

– Et pour le concours, qu'est-ce qu'on fait ?

Alphonse grogna.

– Quand on aura un maire à la hauteur, on pourra peut-être voir les choses autrement.

– Non mais c'est vrai, dit Ambroise. Qu'est-ce que ça pouvait lui faire à Martin, zuste une nuit ? Tout le monde était d'accord pour la fermer... Une nuit et on n'en parlait plus. Tandis que là...

Florimond, qui en se faisant rayer de la liste avait retrouvé son humour, lança :

– Eh bien oui, restons entre nous, il n'y a plus qu'à chercher à nouveau dans la commune.

– Ah oui. On en a déjà parlé. Et tu vois qui, toi, dans la commune ?

Un silence pesant et embarrassé, troublé par les seuls craquements des bûches dans la cheminée, s'appesantit autour de la grande table. Gustave souriait d'un air satisfait, Florimond affichait un ricanement muet. Le fauteuil de rotin émit une plainte.

– Moi.

La tablée se tourna vers Rosa qui s'était levée et faisait trois pas vers le cercle des hommes. Elle les dévisageait un à un avec une apparente et tranquille assurance. Statufiés, ils contemplaient leur hôtesse, incrédules. Seule manifestation de son trouble, Rosa ajusta son châle, lissa ses longs cheveux d'un geste enveloppant et les tordit pour s'en faire un lourd chignon qui s'écroula aussitôt. Avançant encore d'un pas, elle dit, d'une voix qu'elle s'efforçait de placer, mais qui était plus aiguë qu'à l'habitude :

– J'ai pris ma décision cet après-midi. J'ai encore besoin d'y réfléchir et je vous dirai mes conditions dans une semaine. Mais d'ores et déjà, voici la première. Je prendrai vingt pour cent des sous de ce pari stupide pour payer le sanatorium de Mathieu. Si vous n'êtes pas d'accord, n'en parlons plus. Si vous acceptez, vous allez me donner votre parole d'hommes qu'il n'en saura jamais rien.

– Tu entends, Florimond ?

Alphonse revenait à la vie. Ambroise, comme un ressort, s'était levé de saisissement au « Moi » prononcé par Rosa et se rasseyait lentement.

Victor grogna :

– Ce qui restera est encore bon à prendre.

Arsène sourit :

– Évidemment, comme ça, cette affaire reste entre nous et ne sort pas de la commune. Et si en plus cela sert à soigner Mathieu, c'est une autre histoire.

– Que ceux qui sont d'accord me donnent déjà dix francs chacun. Cela me permettra, dès cette semaine, de payer un mois d'avance et d'emmener Mathieu au sanatorium. Après, ce sera dix francs par personne et par mois. Et puis c'est l'heure de son médicament, alors je ne vous retiens pas.

Des pièces tintèrent sur la table. Ambroise tapa Alphonse qui pouvait difficilement contrarier son meilleur allié. Victor promit de payer dans la semaine. Il n'avait jamais d'argent sur lui, cela lui évitait de dépenser. Gustave, qui faisait grise mine, faillit s'en aller tout de go, mais, face au regard meurtrier d'Ambroise et d'Alphonse, il jeta à regret l'argent sur la table.

Après une tournée générale offerte par Alphonse – Gustave laissa son verre plein – ils partirent ensemble. Dans l'obscurité, alors qu'elle saisisait la barre de la porte, Rosa entendit Arsène qui lançait dans la nuit :

– Rosa, ça par exemple. Mais vous ne perdez pas au change, mes gaillards. C'est un bien joli brin de femme.

Elle regagna son fauteuil où elle s'effondra, étouffant ses sanglots comme si elle redoutait que les hommes les entendent. Devant eux, elle avait été forte et résolue. Mais maintenant, elle pouvait s'offrir quelque faiblesse, écouter son cœur en folie, lâcher les rênes à l'angoisse qui la gagnait. Elle étouffait, criait de rage et de douleur, attentive toutefois à ce que Mathieu ne l'entende pas de sa chambre. La voix la fit sursauter si violemment qu'elle faillit, en se levant, se cogner à la poutre au-dessus de l'âtre.

– J'espère que tu as bien réfléchi.

Elle se retourna d'un bloc. Martin était là, sa grande masse se fondait dans la pénombre, sa voix était gonflée de colère comme celle de Rosa l'était de larmes.

– D'où... ?

– J'étais monté bavarder avec Mathieu. En redescendant, j'ai entendu et je suis resté dans l'escalier. Je n'en croyais pas mes oreilles. Bande de salauds, il n'y en a pas eu un pour rejeter ta proposition. Je suis remonté pour voir s'il était au courant...

– Tu ne lui as pas dit...

– Pas la peine puisque tu vas me faire le plaisir d'oublier cette folie. Le pari était une belle connerie, mais la tienne est de la folie pure.

Le regard de Rosa se porta sur une flamme bleue qui dansait par instants sur le cœur rouge et noir de la cheminée.

– Tu crois que je n'y ai pas réfléchi avant ?

– Excuse-moi mais une connerie reste une connerie, réfléchie ou pas.

Comme elle ne répondait pas, absorbée par les ombres qui, comme des vagues, balayaient le rougeoiement des charbons, il se contenta quelques instants puis explosa :

– Rosa !

– Chut, il va t'entendre !

Il reprit plus bas, d'une voix contrainte :

– Tu mériterais qu'il entende. Rosa. En tant qu'ami...

Elle l'interrompit, mettant dans sa voix la douleur et la colère qu'elle n'avait pu évacuer par les larmes :

– De quel ami parles-tu ? Celui qui accepte que Mathieu meure et voudrait que je le laisse partir sans rien faire ?

– Tu sais bien que...

– Je ne sais rien, je ne sais qu'une chose : si je ne fais rien, il va mourir. Peut-être que tout ça ne servira à rien. Mais je n'aurai pas attendu tranquillement de l'accompagner à la porte du cimetière. Même s'il n'y avait qu'une chance sur mille...

– Je représente la loi, ici ! Ce que tu fais est parfaitement illégal. Je vais être net : ou bien tu changes d'avis, ou bien je te fais arrêter.

Elle eut un sourire tranquille, apaisée. La confiance lui revenait. Après tout, elle se sentait plus sereine dans la dispute que dans la solitude où elle s'était enfermée depuis sa promenade sur le canal.

– Je ne suis pas la petite Émilienne, Mûsieur le Maire. Tu auras du mal à me faire passer pour une putain. J'ai le droit de recevoir qui je veux chez moi et...

– ... et le pari, c'est légal le pari ? Non, illégal, illégal. Ne crois pas que je vais rester les bras croisés.

– Le pari ? Je ne parie rien, moi. Si tu veux interdire les paris, ce n'est pas à moi qu'il faut t'en prendre, Martin, mais aux parieurs.

Muselé par l'argument, il marqua une pause. Il ne pouvait pas perdre cette bataille. Il lui fallait gagner à tout prix, empêcher ce sacrifice inutile à ses yeux.

– Tu vas déshonorer le village, Rosa.

– Mon honneur comme le tien, Martin, c'est d'essayer de sauver un homme qui, de plus, est ton ami. N'espère rien, Martin, je ne changerai pas d'avis, cela fait une semaine que je ne pense qu'à ça.

– Et Mathieu, tu lui as dit à Mathieu ? Il est d'accord, ton mari, pour que tu te couches sous tous les mâles du village ?

– Mathieu, on le laisse tranquille. Mathieu, je ne veux pas qu'il meure, tu m'entends. Et je m'étonne que tu aies l'air de prendre ton parti de tout ça.

– Comment peux-tu dire une chose pareille ? Bien sûr que je suis prêt à...

– À l'aider, comme tu le fais en lui apportant de temps en temps une topette de gnôle ? Ce n'est pas le casse-poitrine qui le sortira de là. Les

gens croient aider les malades avec les guérisseurs ou les remèdes de bonnes femmes. Et ça finit toujours mal. Mon Mathieu, il aura sa chance et je vais la lui donner, avec de vrais médecins et de vrais médicaments.

– Et pour ça, tu vas te vendre ?

– Ça t'étonne ? Eh oui, je comprends que ça t'étonne. Les femmes, ici, n'ont aucune valeur, rien à vendre, même pas leur vertu. On la leur prend comme on les prend, et c'est tout. Mais cette fois, le pari change tout. Ce qu'ils veulent, les parieurs, ce n'est pas moi, mais la cagnotte. Et pour l'avoir, ils vont devoir payer en me donnant ma part, toute ma part. Quand Mathieu sera guéri, il aura droit à la vérité. Et j'accepterai son jugement. S'il me chasse, je partirai. En attendant, qu'on nous laisse tranquilles.

– Et tu t'imagines qu'il ne va pas savoir ? Dans ce village, tout se sait, tôt ou tard.

– J'y ai pensé. Je condamne sa porte à tout le monde, sauf à toi, en attendant qu'il parte à l'hôpital, car je sais que, quoi qu'il t'en coûte, tu ne le condamnerais pas à une mort certaine en lui racontant cette histoire. Et puis je ne t'interdis pas de le voir, parce qu'il a besoin de toi. Tu sais bien sûr qu'il refuserait que je participe à ce pari idiot, mais ce n'est pas moi qui l'ai voulu. Je m'y suis opposée autant que j'ai pu, autant que toi.

Le maire demeura un instant silencieux avant de tirer, sans conviction, sa dernière cartouche.

– Je vais interdire ce concours monstrueux.

Elle sourit.

– Je te souhaite bien du courage et de la chance, Martin, car tu sais pertinemment que lorsque les hommes sentent l'odeur de l'argent...

– Et du sexe...

Elle éclata de rire.

– Tu veux dire que...

– Pardon, je voulais dire que...

Leurs rires, un peu contraints, se mêlèrent, puis ils se turent. Martin coiffa son chapeau et se dirigea vers la porte. Il fit glisser la barre que Rosa avait tirée, ouvrit en grand et sortit.

Pour la première fois depuis longtemps, elle dormit d'un bloc, sans rêves.

Le jour n'était pas levé que Valine frappait violemment à la porte. Rosa ouvrit et l'accueillit avec une mimique et un battement des bras qui signifiaient à la fois que, certes, c'était bien dommage, mais qu'il n'y avait rien d'autre à faire. La couturière, qui avait douté des paroles de Florimond, fit deux pas dans la pièce. Elle était partagée entre la

surprise, l'admiration et la terreur. Ce fut la peine qui prit le dessus et elle s'effondra dans les bras de Rosa. Elles se serrèrent l'une contre l'autre à s'écraser. Valine prit un peu de recul, dit « ma folle », puis, ses pleurs redoublant, revint se poser sur l'épaule de son amie.

Rosa se ressaisit la première.

– Une tasse de café ?

– Il est bien question de café. Et puis tiens, oui, j'ai besoin d'un remontant... Tu vas me faire le plaisir de...

– J'ai bien réfléchi, Valine, bien et longtemps réfléchi, il faut sauver Mathieu.

– Sauver Mathieu ? Et tu crois que de savoir qu'il est cocu par tout le village va l'aider à guérir ?

– Ils ont promis, il ne saura rien.

– Et tu le crois, ça ? Tu vas empêcher les langues de se délier, toi ? À l'heure qu'il est, il n'y en a pas beaucoup qui ignorent encore ta décision. Je t'en supplie, Rosa...

– Trop tard. J'ai l'argent pour l'hôpital. Quand on prend l'argent, c'est impossible de faire machine arrière.

– On trouvera le moyen de...

– Il n'y en a pas. C'est décidé. Il faut que Mathieu s'en sorte. Je me suis promis...

– Et sa mère, et sa sœur, elles s'en sont sorties ? Tu crois que tu vas être plus forte que la tuberculose ? Tu t'es promis, hein ? C'est pour toi ou pour lui que tu le fais, ce concours imbécile ? Tu ne cèdes rien sur rien, hein ? Rosa la championne, plus forte que les médecins, plus forte que la mort. Parce qu'il y a fort à parier qu'il va mourir, Mathieu, et tu le sais, non ? Et la belle Rosa va se faire putain pour... Excuse-moi, je ne sais plus ce que je dis. C'est toi qui me rends folle.

– Tu as peut-être raison, tu as même sans doute raison. Je vais être appelée « la putain ».

Valine leva précautionneusement sa tasse de café jusqu'à ses lèvres, sirota le breuvage, marqua un long silence, inclina la tête vers le fond du récipient où un peu de marc reposait.

– Je ne comprends pas. Au début, tu te souviens, la première fois qu'il t'a presque violée, tu m'as dit que jamais tu ne parviendrais à l'aimer. Et voilà que tu ruines ta vie pour lui...

– Les choses ont changé depuis. Tu le sais. On ne peut pas juger quelqu'un sur un seul acte. À l'époque, il buvait, il était malheureux. On a beaucoup parlé, surtout depuis qu'Arsène a repris les terres. Il n'était pas fait pour l'agriculture, Mathieu. C'est quelqu'un de bien, un brave homme, la main sur le cœur. Et il me fait rire. Bien sûr, je ne l'aime pas comme dans les romans. Mais l'amour comme dans les romans, ça n'existe pas. Et puis je me demande si mon père n'avait pas raison. Il m'avait dit que l'amour, ça vient après le mariage. Je ne

peux pas laisser mon homme mourir sans rien faire. C'est, comment dire, trop dur, impossible. J'aurais l'impression de le pousser dans la tombe. Alors oui, le village va jaser. Et puis on oubliera.

– Il te reste un peu de café ?

Lorsque Valine la quitta, la femme de Mathieu resta un moment songeuse. « Mentreuse », se jugea-t-elle sur le ton qu'elle avait lorsqu'elle énumérait ses péchés dans la pénombre du confessionnal, comme si les fautes étaient moins lourdes lorsqu'elles étaient susurrées. C'était un gros mensonge, mais par omission. Un secret qu'elle n'aurait pu avouer à personne d'autre qu'elle-même, dont elle osait tout juste évaluer l'énormité et pour lequel elle doutait qu'il y eût une absolution. Car son « Moi » n'avait pas été dicté que par sa seule volonté, farouche il est vrai, de sauver son mari. Après l'épisode du viol, elle avait peu à peu pris du plaisir à faire l'amour. Mais à peine découvertes au fond du lit les émotions qu'elle avait alors éprouvées, la maladie de son époux avait mis un terme à toute relation charnelle. C'était un deuil douloureux qu'elle ne parvenait pas à refouler. Les émois qui la dévastaient à l'adolescence revenaient en force. Certaines nuits, elle se réveillait le corps en nage et le sexe en feu. Le soir, lorsqu'elle se déshabillait devant la glace de sa petite chambre, Rosa se mirait devant sa propre image avec un plaisir mêlé de remords, car cela ne se faisait pas. Mais elle sentait monter en elle des vagues de désir qui la bouleversaient. À deux ou trois reprises elle avait bien essayé d'émouvoir son mari, de le prendre en elle, d'éteindre l'incendie qui la brûlait. Peine perdue. Mathieu tutoyait la mort. Il était entré dans un monde asexué, à mille lieues des préoccupations charnelles de sa femme. Et les vantardises des buveurs qu'elle s'efforçait vertueusement de ne pas entendre n'avaient pas été tout à fait étrangères à son feu intérieur. En se versant un café de plus, Rosa devait bien s'avouer que, durant sa marche le long du canal qui l'avait aidée à prendre sa décision, la muraille d'interdits et de tabous sexuels patiemment édifiée par ses parents, l'air du temps et le curé du village s'était écroulée d'un coup. Elle en ressentait honte et délivrance. Elle chassa ces pensées qu'hier encore elle jugeait impures avec une formule qui la rassura : « Il ne mourra pas. »

Trois jours plus tard, dans une carriole empruntée pour la circonstance, Rosa conduisit son mari à quarante-cinq kilomètres du village dans un lointain sanatorium isolé au milieu d'une forêt de pins. Mathieu eut beau protester, affirmer que ça ne servait à rien, qu'il préférerait mourir tranquillement chez lui, Rosa, appuyée par Martin, demeura inflexible. Le voyage fut pénible pour le malade qui toussait sans cesse, chaque cahot lui arrachant une grimace qu'il travestissait

en un clin d'œil complice à Rosa. Elle promit de venir le voir chaque mois. Son mari eut un sourire énigmatique, mais au moment où elle le quittait, il cacha son émotion sous une quinte interminable qui n'était pas feinte, mais tombait à pic. Elle remplit un formulaire et paya d'avance le premier mois : trente francs, une fortune pensa-t-elle. Elle n'avait jamais disposé d'une somme aussi considérable et calcula qu'avec l'argent qu'elle tirerait des parieurs, soit neuf cents francs, elle pourrait payer les soins de Mathieu pendant plus de deux ans. Il serait sorti d'affaire avant. Sur le chemin du retour, les yeux rivés sur la croupe du cheval qui allait à un pas tranquille, elle eut un accès de désespoir. Elle était folle. Oui, folle. Valine avait raison...

Deux jours plus tard, elle fit un saut au chef-lieu et chercha Émilienne, la petite prostituée. Elle lui proposa de bavarder en buvant une liqueur. À peine sortie de l'adolescence, Émilienne, qui se révélait charmante et enjouée, jetait un regard très réaliste sur les hommes, du moins ceux que son métier l'amenait à fréquenter. Rosa, qui n'était venue que pour cela, demanda incidemment comment la petite s'y prenait pour ne pas avoir d'enfant. Certes, Rosa n'avait pas enfanté jusque-là, mais bien que fermement décidée à aller jusqu'au bout de son engagement vis-à-vis des parieurs, elle s'inquiétait cependant d'une éventuelle grossesse avec une demi-douzaine de pères putatifs. Comme tout un chacun, elle jugeait très sévèrement les prostituées et, dans son esprit d'honnête épouse, l'idée qu'une femme pût accueillir sur son ventre plusieurs hommes étrangers sans le moindre amour et par pur intérêt l'épouvantait. Qu'en serait-il pour elle ? Après tout, même si elle pensait les connaître, elle ne savait rien du comportement, dans l'intimité, des hommes dont les noms figuraient sur le tableau noir. Pour Rosa, nourrie de lectures romantiques, seul l'amour pouvait conduire à l'acte sexuel. L'évolution de ses rapports domestiques avec Mathieu lui avait un peu fait oublier le souvenir douloureux de son viol nuptial. Peu à peu, s'ils avaient découvert leur nudité et constaté, un peu surpris, que l'acte sexuel pouvait aussi être agréable et même un jeu, Rosa ne s'était pas pour autant muée en une Vénus érotique et exigeante. Comment se comporteraient les hommes du pari, puisque d'amour il ne pouvait être question ? L'entrevue avec Émilienne lui fit voir son affaire sous un angle différent. Après tout, cette jeune fille faisait sans doute ce métier par nécessité elle aussi. C'était un travail, en échange duquel elle gagnait sa vie. N'était-ce pas un peu cela que s'appropriait à faire Rosa ? Elle avait saisi une opportunité, la seule qui s'était offerte à elle dans une affaire qu'elle n'avait en aucun cas initiée. Il ne s'agissait pas d'une insulte à l'amour qu'elle portait toujours aussi haut, mais bien d'un travail, d'une sorte de corvée nécessaire et utile. Il fallait sauver Mathieu, c'était le seul

moyen dont elle disposait, elle n'avait donc pas à hésiter et allait s'y donner sans trop d'états d'âme. Elle eut une pensée pour Dieu qui la jugerait, et décida de s'en remettre à lui.

CHAPITRE VIII

LA RUÉE

En fin de semaine, Rosa eut plusieurs visites. Marcellin fut le premier. Elle le connaissait depuis l'enfance. Ils avaient partagé les mêmes jeux et, à l'adolescence, s'étaient juré un amour perpétuel. Et puis la vie, les parents, le mariage avec Mathieu... Marcellin, après les épousailles de Rosa durant lesquelles il se tint raide sur le parvis de l'église où se déroulait la cérémonie, épousa Gilberte, une cousine germaine, à qui il fit trois enfants. Il avait réussi dans le commerce comme marchand de bestiaux. On le voyait peu au pays, ses affaires l'amenant sur toutes les foires de la région. Il avait une voiture légère et silencieuse grâce à des roues cerclées de caoutchouc. Il l'attelait à un demi-sang bai qui traversait la grand-rue à l'aube ou à la nuit au grand trot. Marcellin n'avait pas d'amis dans le village et n'en cherchait pas.

Ils ne s'étaient plus parlé depuis le mariage lorsque, un an plus tard, à l'occasion d'une fête de paroisse, il avait, avec la permission goguenarde de Mathieu, invité Rosa à danser. Durant les quelques minutes d'une valse, Rosa avait été claire sinon brutale : « Marcellin, nous nous étions promis. Mais nous étions des enfants et mes parents en ont décidé autrement. Devant Dieu je suis la femme de Mathieu. Je lui serai fidèle. Alors disons-nous adieu et laissons le Bon Dieu décider de nos vies. » Et elle lui avait tourné le dos.

Il entra ce matin-là résolument et jeta sa casquette sur la table. Rosa nota qu'un début de calvitie lui dégageait les tempes et que ses favoris grisonnaient. Cela lui allait bien.

– Marcellin, quelle nouvelle t'amène ? demanda-t-elle, rieuse.

– L'idée que tu as changé d'avis sur la fidélité jurée à ton mari.

Elle se raidit.

– J'avais le choix entre le laisser fidèlement mourir ou le sauver en le trompant. Qu'aurais-tu fait à ma place ?

– Je ne suis pas là pour te juger, mais pour m'inscrire au concours.

– Non, pas toi. Pas toi, Marcellin !

Plongeant son regard dans celui de la jeune femme, il attrapa en aveugle une chaise et s'y assit à califourchon, une main sur le dossier et le menton sur la main. Marcellin parlait posément. Il savait le poids des mots et en était économe. Il s'exprimait d'une voix de gorge avec

un débit très lent et assuré. Sa veste, qui par sa qualité traduisait son souci d'en imposer sans ostentation et témoignait qu'il gagnait très confortablement sa vie, était renflée à l'endroit du cœur, là où il rangeait son portefeuille dont il tirait de gros billets lors de l'achat des bêtes, toujours en liquide. Plus âgé que Rosa de cinq ans, il n'était cependant pas majeur. Ses parents et ceux de Rosa s'étaient opposés à l'union des deux jeunes gens et à vingt ans passés, on lui avait fait savoir qu'il n'avait pas encore le droit à la parole.

– Rosa, dit-il, je n'ai jamais oublié le jour où nous nous sommes promis près du puits de mon père. C'était un dimanche après-midi.

– Marcellin, c'est de l'histoire ancienne. Tu sais bien que ce sont mes parents qui...

– Je ne t'ai pas jeté la pierre. Mais je n'ai jamais oublié. Je m'en veux de ne pas m'être battu davantage quand ils t'ont donnée à Mathieu. On était encore des gamins...

– Mais maintenant, dit Rosa sur un ton qui cachait mal son émotion, tu as une femme, tu es père de trois beaux enfants...

– Oui, et alors ? Il se retourna comme pour vérifier que personne d'autre ne risquait de l'entendre. Depuis mon mariage, Rosa, chaque nuit, j'ai rêvé que c'était toi qui étais dans mon lit, que c'était à toi que je faisais des enfants. La vie, et nous n'y pouvons rien, nous a ligotés dans deux fagots différents. Mais ce concours, que je trouve imbécile par ailleurs, change la donne. Voici que je suis dans la situation de réaliser ce rêve qui me poursuit depuis huit ans : faire vraiment l'amour une nuit, une seule nuit avec toi pour enfin sortir de cette obsession. Ce sera mon gros lot à moi, le peu de temps que je t'aurai tenue dans mes bras. Après, je pourrai peut-être regarder ma femme en face.

Puis il se leva et sortit, raide et maladroit, plus ému qu'il ne voulait le laisser paraître. Il revint quelques secondes plus tard, rafla sa casquette oubliée sur la table et ressortit sans se retourner. La jeune femme, rêveuse, s'approcha du tableau et écrivit lentement « Marcellin ».

Elle n'eut guère le temps d'y rêver qu'un autre homme faisait une entrée plus sinueuse sous les poutres de la grande salle. Arsène demanda d'une voix compatissante :

– Comment va Mathieu ?

– Mal. Il a difficilement supporté la fatigue du voyage et les médecins que j'ai vus ne me laissent guère d'espoir... Mais tu t'intéresses à la santé de Mathieu ? C'est nouveau, non ? C'est dommage car si tu ne l'avais pas acculé à la faillite, il aurait sans doute moins bu...

– Allons, allons, tu ne vas pas me rendre responsable de sa maladie, voyons ! Je n'ai pas ruiné sa mère et sa sœur et c'est comme ça aussi qu'elles ont cassé leur pipe... Non, c'est dans la famille. Mais tu as

raison, je ne suis pas venu pour cela, mais pour m'inscrire au concours.

– Pas toi ! Je refuse !

– Et de quel droit ? Il y a un règlement, Rosa, maintenant ? Le concours est organisé par les hommes. Ils décident de qui peut et de qui ne peut pas participer. Je suis venu te prévenir uniquement par courtoisie. J'ai vu la voiture de Marcellin qui partait. Lui aussi est candidat ?

Arsène s'approcha du tableau. Mais oui, le dernier inscrit ou plutôt l'avant-dernier.

Et, saisissant la craie, il inscrivit son nom.

Rosa eut un sursaut.

– Tu es trop vieux.

– L'âge n'a rien à voir avec ces histoires. Hé là ! sept inscrits. Ça fait une jolie somme, et je m'y connais. Et pour toi aussi. Mais pourquoi diable ne m'as-tu pas demandé de te prêter tout l'argent dont tu as besoin et sans intérêts pour soigner Mathieu plutôt que de risquer de sacrifier ta vertu d'honnête femme ? Tu sais qu'il est encore temps de changer d'avis.

– Te devoir de l'argent, c'est se mettre la tête sur le billot. Et ta proposition m'aurait paru moins intéressée avant toute cette affaire. Maintenant, si tu veux bien me laisser, j'ai besoin de réfléchir.

– Allez, tu verras un jour que je ne suis pas l'homme que tu crois. Faisons la paix, Rosa, et embrassons-nous.

– À ton âge, tu devrais savoir que les putains n'embrassent jamais.

Alors qu'il ouvrait la porte, elle le rappela.

– Je ne peux pas m'opposer à ton inscription, mais je te rappelle que le cinquième des mises est pour moi. Je ne te considérerai inscrit que lorsque tu m'auras payé ma part.

Et, ce disant, elle alla au tableau et d'un doigt mouillé effaça le dernier nom.

– Tu ne me fais pas crédit mais tu le fais aux autres ?

– Ça aussi, tu devrais le savoir depuis que tu fais des affaires. Le crédit, c'est une question de confiance. As-tu fait crédit à Mathieu il y a quatre ans ?

Il partit en claquant la porte.

La jeune femme, songeuse, s'interrogea sur les raisons qui poussaient ce paysan madré à s'inscrire dans un concours où il avait apparemment plus à perdre qu'à gagner. Mais, le connaissant, elle savait que perdre n'était pas dans sa manière. L'homme lui répugnait, mais elle savait qu'elle ne pouvait sérieusement s'opposer à sa candidature. Elle avait lancé les dés, les jeux étaient faits. Il fallait accepter tous les concurrents ou aucun. Mais que diable visait-il ?

Le soir même, elle eut l'explication. Elle tisonnait les braises, plongée

dans ses pensées, pendant que les habitués tapaient le carton. Martin, en arrivant, salua les joueurs un à un, puis il prit une chaise et vint s'asseoir près du fauteuil en rotin.

– Arsène fait campagne en disant qu'il s'est inscrit au concours. Est-ce vrai ?

– Il me l'a dit et, hélas, je ne vois pas comment je peux m'y opposer.

– La ficelle est un peu grosse. C'est la grande offensive des antirépublicains, l'union de l'argent et de la calotte. Et ils ont choisi Arsène comme porte-drapeau. Son but est de prendre la mairie. Il sait que Gustave, Victor et Alphonse sont très influents. En s'inscrivant, il leur manifeste une prétendue solidarité et surtout il les dédouane vis-à-vis des mauvaises langues. Il leur rappellera en temps utile qu'ils devront lui rendre la monnaie de sa pièce.

– C'est ce que pense Mathieu, l'argent ne lui suffit plus, il veut la mairie maintenant.

– Tu sais bien qu'il n'y a pas de limites. Ils en veulent toujours un petit peu plus. Rien qu'un peu, qu'ils disent, mais toujours un peu. Et sitôt qu'ils l'ont, ça les démange à nouveau.

Il marqua un temps et reprit en donnant une pichenette à son chapeau.

– Ma chère Rosa, je crois bien que je n'ai pas le choix, il va falloir que je m'inscrive aussi.

Ils rirent et Rosa commenta, d'une voix mal assurée :

– Tu plaisantes, mais si ça continue, toute la commune, puis tout le canton va concourir.

Comme il revenait vers les joueurs, elle le suivit et annonça :

– J'ai bien réfléchi. Je vous dirai mes conditions demain soir. Prévenez les autres.

Ambroise, qui surveillait son tableau, s'extasia.

– Marcellin s'est inscrit, ça fait six.

– Tu peux compter sept. Arsène en sera aussi.

Le joueur en laissa tomber sa craie, cependant que Florimond soufflait à l'oreille d'Alphonse :

– Je ne voudrais pas être à sa place. Ça lui fera une sacrée nuit.

– Et un beau paquet d'argent pour elle. Quand j'y pense, on s'est fait avoir. La putain du chef-lieu nous aurait coûté beaucoup moins cher.

Martin jugea le moment propice à un petit discours.

– Vous savez que je n'approuve pas cette affaire, que je persiste à trouver idiote. Mais, depuis le début, il semble que plus on espère qu'elle s'essouffle, et plus elle enfle. Aussi, je ne fuirai pas mes responsabilités. En tant que premier magistrat – on lui avait fait remarquer que le terme était « magistrat », mais l'autre mot lui semblait plus fort, plus rond, plus en bouche –, je suis solidaire de mes administrés. Et si on vous jette la pierre, je serai là pour vous

défendre.

L'alcool avait commencé à faire son effet, on l'applaudit, ce qui le renfrogna un peu plus, puis son visage s'éclaira d'un sourire ironique.

– Mais bien entendu, je ne vais pas, comme d'autres, me ridiculiser en m'inscrivant à un tel concours. À mon âge...

– Ah, railla Florimond, avec ton expérience, vieux roublard, tu pourrais bien leur damer le pion.

Ambroise, sans attendre, avait déjà inscrit deux nouveaux noms au tableau noir.

– Vingt dieux la zolie somme. Sept mille francs. Ce concours va vider les bourses de la commune.

On s'esclaffa. Florimond se tapait sur le ventre, en proie à un fou rire, suivi par les autres. Ambroise chercha quelques secondes à comprendre ce qui faisait rire ses concurrents, puis il y renonça.

Rosa ne rit pas.

Le lendemain matin, elle passait son café lorsque la porte s'entrouvrit doucement et qu'apparut la tête de Léon.

– Léon, toi ici ! Et tes moutons ?

– Ils sont à la bergerie. Avec cette neige, mes bêtes ne mangent plus que du foin et j'espère que ça ne tiendra pas trop longtemps, parce que mes réserves ne sont pas bien grosses. Je peux entrer ?

– Bien sûr. Tu veux un café ?

– C'est pas de refus, avec ce temps...

Il fit quelques pas, son chapeau noir à larges bords à la main, laissant la porte ouverte derrière lui comme pour se réserver une possibilité de fuite. C'était un homme de haute taille. Ses yeux d'un bleu délavé donnaient à son visage un air de perpétuel étonnement. En ôtant son chapeau, il avait découvert un crâne oblong orné de deux grandes oreilles écartées, un peu évasées sur le haut par le chapeau qui s'y posait naturellement et dont elles avaient pris la forme. Il claudiquait légèrement, souvenir d'un tibia malmené à la suite d'une mauvaise chute. Sa voix, claire, un peu enfantine et haut perchée, tranchait avec la carrure et les larges épaules. Il posa sa pèlerine sur la table. Malgré le froid, il était couvert d'une simple chemise de laine.

Rosa lui avança une chaise, ferma la porte et reprit sa bouilloire, versant à petits filets le liquide brûlant sur la poudre de café et la chicorée prisonnières de la chaussette qui filtrait le liquide noir avec un bruit de goutte-à-goutte.

– Et qu'est-ce qui t'amène, Léon ?

La question avait brisé le silence et ce fut un autre silence qui suivit. Le jeune homme torturait son chapeau. Il eut un raclement de gorge, puis un claquement de langue dans une bouche sèche. Enfin il se lança, avec le débit d'un gamin qui récite ses tables.

- Je viens pour m'inscrire au concours, comme les autres.
- Toi aussi ?
- J'ai le droit ?
- Bien sûr, mais tu sais que l'inscription est chère.
- J'ai mon troupeau. Il vaut beaucoup plus que mille francs. Et ce ne sont pas les clients qui manquent. J'ai les meilleures bêtes de tout le canton.
- Mais, ce troupeau, c'est toute ta vie et tu ne vends guère tes bêtes.
- Oui, c'est toute ma vie. Quand j'ai commencé, j'avais douze mères. Maintenant, je compte deux cent cinquante têtes que j'emmène en été sur les prés salés du Mont-Saint-Michel aux beaux jours. Je les connais toutes. J'ai aidé certains agneaux à venir au monde et j'en ai même élevé d'autres au biberon. Jusqu'à présent, la vente de la laine et du lait me suffisait pour vivre et je ne supportais pas l'idée de les conduire à l'abattoir.
- Et qu'est-ce que...

Il l'interrompt. Maintenant qu'il était lancé, il voulait tout dire. Rosa, la bouilloire en suspens, regardait avec étonnement ce gaillard à la longue chevelure blonde, au visage brûlé par tous les soleils, lavé par les pluies, desséché par les vents, aux mains fines crispées sur son chapeau.

- Je veux le faire. S'ils avaient choisi la putain, j'aurais gardé mes bêtes. Mais puisque c'est toi. Oh, je sais bien, ils vont rigoler. À l'école, tu le sais, j'étais leur souffre-douleur. Alors j'ai pris l'habitude de rester à l'écart. Et dès que j'ai su lire et compter, je me suis mis berger. J'étais mon maître. Et mes brebis me laissaient le temps de lire. Elles aussi, elles travaillent dur, le temps de manger, et puis elles se couchent et rêvent pour digérer. On est un peu pareils, elles et moi, mais moi, je rêve et je lis, je lis et je rêve...

Comme tous les solitaires qui n'ont pas parlé depuis longtemps, il lâchait les vannes de ses réflexions, de ses interrogations, de ses doutes. Elle pensa qu'en effet, il n'y a pas plus bavard que les gens qui vivent seuls.

- Je sais, l'institutrice m'avait dit que nous étions ses deux meilleurs élèves, toi et moi, et le libraire m'a confirmé que tu achètes beaucoup d'ouvrages chez lui et des plutôt difficiles.

- Les bêtes, elles, ne savent pas ricaner. Si tu voyais l'œil d'une mère que je délivre. Cet amour-là m'a suffi jusqu'à maintenant. J'aime mieux être seul. Les gens, ils se moquent. Quand j'ai eu dix-neuf ans, Trude, à une fête du village, avait accepté de danser avec moi. Je lui ai écrasé les pieds et je lui ai demandé si elle voulait m'épouser. Elle a ri, mais ri, à s'étouffer. Et elle répétait : « Mais mon pauvre Léon, mon pauvre Léon... » Je suis parti en courant, j'avais honte. Et depuis, je n'ai plus jamais regardé une fille.

Il sirota son café en silence. Rosa lui remplit à nouveau sa tasse qu'elle sucra. Elle ne voulait pas interrompre les pensées du berger, par crainte de troubler cet homme à l'enfance écorchée

– Maintenant je suis trop vieux pour les filles à marier. Si on m'en proposait une, j'aurais trop peur que ce soit pour l'argent du troupeau. Et puis les jeunes gars d'aujourd'hui ont la langue trop bien pendue. Moi, avec mes cafouillages, qu'est-ce que je peux faire ? Je ne sais plus parler qu'à mes brebis. Tout le reste est dans ma tête et ne veut pas sortir. Non, vois-tu, j'en ai pris mon parti, je resterai vieux garçon. Mais je ne veux pas vieillir sans avoir connu une femme. Une servante, un jour, m'a dit que si je voulais... Mais j'ai refusé. Tu comprends, elle n'était pas belle par-dedans. Par-dehors, oui. Tous les gars couraient après et elle disait rarement non. Mais en dedans... Les gens, c'est comme les brebis, c'est dans les yeux qu'on voit s'ils sont beaux dans leur tête, tu sais ? Alors quand on m'a dit que tu... Ben voilà, j'ai décidé de te demander si... Tu vois, si je ne connais qu'une femme dans ma vie, je voudrais bien que ce soit toi. Et c'est ton image que j'emporterai au Ciel, si on veut de moi. Bien sûr, je n'ai aucune chance de gagner, les autres ils sont bien trop forts, les Alphonse, les Bert et Victor. Mais ça ne m'inquiète pas. Si mes moutons pouvaient donner leur avis, ils me diraient que j'ai raison, qu'on ne peut pas passer complètement à côté de la vie.

Il marqua une pause.

– Alors, est-ce que tu veux bien ?

– Oui, Léon. Mais je ne voudrais pas que tu sois déçu.

– Je ne serai pas déçu parce que je ne sais rien – il rougit légèrement. Il faudra me dire.

– On a tout le temps pour ça, Léon. Viens ce soir à sept heures, avec les autres.

– Ils vont se moquer de moi.

– Je te dirai, comme aux autres, mes conditions. Si tu n'es pas d'accord, tu pourras changer d'avis. Pour l'instant, ne vends pas tes bêtes. Je demande seulement à tous les hommes de me donner dix francs maintenant et ensuite dix francs par mois pour payer le sana. Tu pourras ?

– Plus, si tu veux. Tu sais, avec le lait et la laine, je gagne bien ma vie. Il rit. Même le fumier me rapporte et je ne dépense pas. Ma cabane de berger en estive, ma petite maison en hiver parce qu'elle est bien plus confortable, et puis un peu de pain avec le fromage que je fais... tout cela me suffit.

Il n'arrivait plus à partir. Elle le poussa gentiment dehors et ferma la porte derrière lui.

Il la rouvrit presque aussitôt.

– Tu sais, Rosa, il y a longtemps que je voulais venir chez toi. Dans le

village, quand je parle avec des gens, ils me disent toujours : « Chez Rosa, on a dit ci ou ça. » Alors je me dis qu'il y a un endroit dans le village où on peut parler et s'instruire, et c'est chez toi. Je sais que je n'ai aucune chance dans le concours, mais payer mille francs pour être ici avec toi, avec les autres, finalement ce n'est pas si cher que ça. Et puis je te prêterai des livres...

Il referma la porte. Rosa était pensive. Après tout, c'est vrai qu'il n'y avait que sa grande salle pour que les gens se rencontrent. C'était sous l'abat-jour de la lampe que se trouvait la gazette du village. Elle prenait plaisir, parfois, à orienter les conversations en jetant une question à l'un ou l'autre, sachant que la soirée serait ainsi animée.

Elle monta dans la chambre qu'occupait Mathieu et qu'elle avait réinvestie et s'allongea dans le grand lit. Quand Valine vint frapper pour l'inviter à une promenade, mais surtout pour tenter de lui soutirer des détails de l'affaire en cours, elle ne répondit pas. Tout cela l'effrayait plus qu'elle n'osait le reconnaître. Que voulaient-ils, ces hommes ? Qu'attendaient-ils ? Le savaient-ils seulement ? Pour certains, elle en doutait, mais pour d'autres, seul l'appât d'un gain rapide les motivait. Et comment juger, comment arbitrer, puisque, de toute sa vie, elle n'en avait connu qu'un seul ? Durant l'après-midi, elle partit pour une longue déambulation solitaire. Elle avançait à l'aveuglette, sans un regard pour la campagne mouillée, encore gorgée de la neige qui avait fondu, agitée de sentiments contradictoires. Son éducation de chrétienne et sa foi profonde la jetaient dans de violentes angoisses. Était-ce un péché que de tromper son mari pour le sauver ? Était-elle une putain, bafouant son serment de fidélité à Mathieu ? Mais, à d'autres moments, elle pensait que ce « Moi » libérateur qui l'avait propulsée dans cette affaire n'avait pu lui être dicté que par le Seigneur lui-même, en réponse à ses prières pour sauver son époux. Elle se répétait que sa démarche était pure et que seule importait la santé de Mathieu. *Il vivra...* Pourtant, d'autres pensées moins innocentes l'assaillaient. Peut-être Valine avait-elle raison d'insinuer qu'elle commettait un péché d'orgueil, qu'elle « se croyait ». Qui était-elle, Rosa, petite paysanne inculte, pour prétendre s'opposer aux desseins du Seigneur ? Car, après tout, Mathieu avait beaucoup péché, la maladie était sans doute la punition du Ciel...

Et puis vinrent d'autres pensées, moins pures que celles qu'elle avait mises en avant devant son amie. Elle ne pouvait s'empêcher d'imaginer ces hommes qui allaient se glisser dans son lit. Des frissons partis de son ventre la faisaient parfois trembler, sans qu'elle sache si c'était de joie, de plaisir, de douleur ou des peines à venir. La jolie tête de Bert, la prestance d'Alphonse, la puissance qui émanait de Gustave, la tendresse qu'elle gardait pour Marcellin, lui procuraient par avance

des émois inconnus jusque-là, de craintes et de désirs mêlés. D'autres au contraire faisaient naître en elle une répulsion physique, comme Victor et surtout comme Arsène. Comment ferait-elle pour dominer le dégoût que lui inspirait celui-là ? Et dans ce cas-là, ne trahissait-elle pas tout bonnement son engagement envers l'ensemble de ces hommes ? On lui demandait d'être l'arbitre des corps et non pas des âmes. Comment faire la part de l'attirance ou de la répugnance qu'elle avait pour les uns ou pour les autres ? Et comment juger, comment respecter le contrat, sur quels critères ? La performance physique n'était pas seule en cause. Depuis le tournant de la maladie de Mathieu, voici deux ans qu'ils faisaient chambre à part. Peu à peu, imperceptiblement, à l'exception de vives pulsions venues de son ventre, le désir s'était assoupi. Or, fouetté par la perspective des nuits à venir, son corps se réveillait d'un long sommeil. Comme sous la brûlure d'un feu ronflant, son sang se mettait à bouillir. Par sa lecture des romans, elle avait privilégié une approche plus intellectuelle que physique de l'amour. À de rares exceptions, elle avait, avec son mari, entrevus, davantage que ressentis, des bonheurs physiques qui émergeaient puis lui échappaient, comme un rêve qu'on voudrait reprendre après un réveil brutal qui l'a interrompu. Elle avait pris du plaisir à caresser Mathieu. Cet ancien ours brutal fondait sous les caresses qu'elle avait su lui prodiguer, en tâtonnant sur le chemin d'une satisfaction personnelle. Et lorsqu'elle le portait à l'incandescence, elle oubliait son propre plaisir pour se nourrir de celui de cet homme qu'elle parvenait à émouvoir, même si elle devait constater qu'il l'avait assez mal payée de retour. Rosa était du parti des généreux, des charitables. Donner suffisait presque à son bonheur. Les caresses qu'elle prodiguait mettaient parfois le feu à son ventre, mais nul ne venait éteindre l'incendie. Et voilà que ces émois entraperçus, ces frémissements de sa chair la faisaient vaciller au bord d'un gouffre de péchés.

Et quelques pas plus loin, un autre frisson la secouait de terreur, une image d'épouvante la submergeait : tous ces hommes qui allaient s'allonger sur elle... Il lui faudrait une vie de savon et de prières pour s'en laver. Pourvu qu'ils ne soient pas brutaux...

CHAPITRE IX

UN « HOMME »

Elle rêvait dans son fauteuil et la chaleur de l'âtre la faisait somnoler, lorsque des coups furent frappés à la porte. C'était Victor, étonnamment aimable et presque souriant, qui fit semblant de s'étonner :

– Je suis le premier ? Mais ça tombe bien, j'avais quelque chose à te demander. Figure-toi que ma femme va rendre visite à sa sœur jeudi et vendredi. Est-ce que tu ne pourrais pas organiser « ça » cette nuit-là ? Ça m'éviterait bien des questions. Tu comprends, ça ne sert à rien de faire des drames quand on peut faire les choses tranquillement. Oh, mais il y a de nouveaux inscrits. Sept mille francs !

– Huit mille depuis ce matin, rectifia Rosa, que le monologue de Victor, habituellement si peu disert, amusait.

– Cette fois, c'est la fortune pour le gagnant. Ah oui, alors, pour ma femme ?

– Toutes les femmes de la commune sont au courant de la participation de leur mari au concours. Je ne vois pas pourquoi tu n'informes pas la tienne.

– Tu sais bien, les femmes, ça cause. Et comme vous ne voulez pas que cette affaire s'ébruite...

– Ne me raconte pas d'histoires. Dans le village, plus personne ne l'ignore sauf elle, si je te crois. Oh et puis, après tout, c'est tes oignons.

– C'est que ma femme...

– Tu peux encore te désister.

– Avec huit mille francs au pot, tu plaisantes ? Tiens, sers-moi un café. Il reprenait ses distances. Elle remplit sa tasse puis se tourna ventre au feu, dos à Victor.

Les autres arrivèrent rapidement. À sept heures, ils étaient tous là. Rosa versa une tournée de gnôle aux frais de la maison et, pour la première fois, ils la virent se servir un verre, puis l'avaler en deux ou trois gorgées pressées. Elle manqua d'air, provoquant un petit rire ironique de Florimond, qui n'avait rien à faire là mais qui, voyeur impénitent, véritable gazette de l'aventure, s'était peu à peu imposé.

Quand elle put respirer de nouveau, elle retourna à sa place près de la cheminée. Tous les hommes, silencieux, avaient les yeux vrillés sur sa

nuque pendant que, machinalement, elle arrangeait les bûches. Victor avait le regard qui portait un peu plus bas. « Belle pouliche. » Elle avait passé une robe mauve qui lui prenait bien la taille. Sa lourde chevelure couleur vieux bronze, ramassée en chignon, reflétait les flambées du feu de bois. Lorsqu'elle se retourna, ils détaillèrent ses pommettes hautes et une bouche pulpeuse qu'ils avaient vue mille fois. Ils découvriraient ce soir-là sa poitrine généreuse. Ils y auraient droit ! Cette femme forte à la présence si chaleureuse serait bientôt à eux. Un souffle de désir montait, que Rosa perçut, et ce curieux frisson qu'elle avait déjà ressenti le long du canal la submergea comme tout à l'heure le choc de l'alcool. Seul Alphonse, à son habitude, prenait des poses d'homme blasé, comme si de telles situations étaient quotidiennes. Martin, qui venait d'arriver, choisit un siège à l'écart et s'installa, vigie amicale veillant au grain.

Rosa prit son élan.

– Messieurs...

Elle fut interrompue par la porte qui s'ouvrit en coup de vent pour livrer passage à Célestin. Essoufflé, il se tint un instant, embarrassé, sur le seuil.

– Tu viens encore faire un prêche ? lança Florimond, goguenard.

– Non. Je viens... je viens m'inscrire.

– Quoi ?

Gustave, Alphonse et Florimond s'étaient exclamés en même temps. Le facteur rigola et Martin rit sous cape. Célestin referma posément la porte et s'avança vers le groupe.

– Ouautre fois, ce n'était pas pareil. Maintenant, Rosa veut sauver son mari et notre devoir est de ou'aider.

– Et de gagner huit mille francs, compléta Bert, qui savait faire une règle de trois.

Il était, dans la ferme d'Arsène, le deuxième commis, le second de Célestin qu'il n'aimait guère.

– J'en ai parlé dimanche à ma femme, eoue est d'accord. Parce que si cet argent nous permet d'acheter une petite maison dans oue bourg pour vivre ensemble et ouvrir oue petit commerce d'épicerie qui rendrait service dans oua commune, c'est pour ça que je m'inscris et avec ou'aide de Dieu...

– De Dieu ? De l'argent gagné au fond d'un plumard ?

On se tourna vers Victor qui, pour une fois, avait parlé. Des murmures l'approuvèrent.

À nouveau, Ambroise rigola :

– Tu peux rêver d'une maison plus grande, on en est à neuf mille francs avec ta candidature et celle de Léon, que Rosa m'a annoncée à l'instant.

Soulevant ses grosses fesses de sa chaise, Martin mit fin à la dispute.

- Cela suffit. Célestin est candidat. Il en a le droit, comme vous tous.
- J'ai deux mots à dire, reprit Rosa. Le premier vous concerne tous. Je ne veux pas, dans cette affaire, gagner de l'argent mais faire soigner Mathieu. Compte tenu du nombre des inscrits, je ne prendrai donc que dix et non vingt pour cent de l'argent que vous avez parié...
- Tudieu, dit Ambroise qui confirmait ses aptitudes en matière de calcul mental, ça fait presque mille francs de plus pour le gagnant.
- ... concernant Célestin, je lui pose la même condition que pour Arsène. J'accepte sa candidature à la condition qu'il me paie ma part au préalable. Je n'ai guère confiance en un homme qui change aussi radicalement d'opinion en une semaine.

Arsène se leva, rouge de colère.

– Il n'y a aucune raison pour que tu fasses deux poids, deux mesures. Je propose un vote pour que l'égalité soit respectée, on paie tous ou personne ne paie.

– Pas de vote, dit Rosa. Je sais qu'il y a ici des conseillers et même un maire. Mais nous ne sommes pas au conseil. J'ai prévenu que je donnerais mes conditions et qu'elles ne seraient pas négociables. Je dis que la liste des candidats est close. Et je dis que si toi, Arsène, et toi, Célestin, vous ne me donnez pas ici même et maintenant mes cent francs, vous pouvez partir.

– Je refuse, dit Arsène en élevant la voix. Ce n'est pas toi qui dictes la loi. Je te l'ai déjà dit, c'est un concours organisé par les hommes ici présents, à l'exception de Léon que je m'étonne de trouver là... Il y eut quelques ricanements. C'est à eux, c'est à nous de faire la règle.

– On dirait que tu n'as pas compris que tu t'adresses à l'arbitre, rigola Florimond qui, en son for intérieur, commençait à regretter de s'être fait rayer de la liste des candidats. Mais Valine avait été claire : c'était le concours ou elle.

Un silence gêné succéda aux éclats de voix. Arsène marqua une pause puis, constatant qu'en effet il n'avait guère le choix, il sortit lentement sa bourse de sa poche, vit qu'il lui manquait la somme nécessaire et la remit dans sa poche. Il avait encore une flèche à lancer.

– Célestin, j'imagine que, comme pour Bert, il va falloir que je t'avance l'argent de ton salaire car tu n'as pas mille francs de côté ?

– Oui.

– Mais Rosa, poursuit le riche fermier, pourquoi demandes-tu une avance à Célestin et pas à Bert ? Il est aussi mon commis.

– En lui, j'ai confiance.

Arsène eut un soupir dans lequel il y avait de la colère rentrée et une bonne dose de fiel qui gagnait sa gorge et qu'il lui faudrait digérer. Il saurait s'en souvenir.

– Célestin, cours à la ferme et demande deux cents francs à la patronne, elle sait où les prendre. File.

La porte refermée derrière le charretier, Rosa prit une longue inspiration.

– Vous savez tous que j'étais contre ce pari. Mais vous l'avez voulu. Et vu les circonstances dans lesquelles je me trouve, je suis prête à... comment dire... à vous aider. Mais que les choses soient claires. Je suis une honnête femme et pourtant je vais coucher avec huit, non neuf hommes qui ne sont pas mon mari. J'espère que Dieu nous pardonnera ce que nous faisons. Je veux aussi être certaine que, lorsque je désignerai celui qui me paraît le plus digne de l'être, mon choix ne sera pas contesté. La somme en jeu est considérable. Personne ici, sauf peut-être Arsène, n'a jamais possédé autant d'argent. Je ne sais pas comment vous allez vous organiser pour la collecte des sous, ce n'est pas mon affaire. Mais vous allez, ici même, vous engager à respecter le choix que je ferai.

Martin, retrouvant son rôle, se leva. Il avait sauté le pas, accepté l'idée du concours et s'était institué le vertueux défenseur de ses administrés qu'il jugeait pourtant sévèrement.

– Que ceux qui sont d'accord lèvent la main. Pas d'avis contraire ? C'est d'accord.

Alphonse demanda, sur le ton d'un élève bien élevé devant la maîtresse :

– Maintenant, Rosa, il faut nous dire quel jour tu comptes organiser euh, la... le concours.

– Ou plutôt quelle nuit ? susurra Florimond, provoquant deux ou trois gloussements libidineux.

On se tourna à nouveau vers Rosa.

– Je vais répondre à ta question, Alphonse. J'y ai longuement réfléchi toute cette semaine. Comment faire et quoi juger ? Si j'ai bien compris ce qui s'est dit ici, on veut que je désigne celui qui est – je reprends vos termes – « un homme ». Mais qu'est-ce que c'est, un homme ? Pour vous, cela passe par un lit. C'est, à mon avis, beaucoup plus compliqué que cela. Et vous voudriez que je décide en un jour, ou plutôt en une nuit, comme le suggèrent Alphonse et Florimond ? Mais je ne suis pas une putain. S'il faut ouvrir neuf fois les jambes en quelques heures, il faut demander à la petite Émilienne de revenir. Je ne peux pas décider en cinq minutes...

Alphonse persifla :

– Une heure, une heure pour moi. Cinq minutes pour Gustave.

Ignorant les rires et un grognement du charron, Rosa poursuivit :

– Aussi, j'ai décidé que l'épreuve durera trois nuits par personne et chacun d'entre vous aura sa semaine.

Un « Oh » de stupeur souleva les hommes de leur siège. Victor, d'une voix aigre, lança :

– Trois jours ! Impossible. Une nuit, oui, je peux, trois, non.

– Personne n'est obligé d'accepter mes conditions et tu peux renoncer, je te l'ai déjà dit.

– Mais, dit Ambroise qui comptait vite, ça va nous mener où ? Une semaine chacun, ça fait presque trois mois à attendre pour voir la couleur de l'arzent.

– C'est bien, une semaine, souffla Léon qui venait de se glisser dans la salle, approuvé d'un hochement de tête par Marcellin.

Alphonse sembla découvrir le berger.

– Qu'est-ce que tu viens faire dans cette histoire, Léon les grandes oreilles ? Tu vas payer avec des fromages ou des crottes de bique ? Et d'abord, est-ce que le concours est ouvert aux puceaux ?

La voix de Rosa claqua :

– S'il y a un surhomme ici, on le verra bien après le concours. Pour l'instant, vous êtes tous égaux. Léon est candidat, il aura sa chance. Et je le respecte autant que vous autres. Ce serait bien, Alphonse, que tu en fasses autant.

L'intéressé eut un rire pincé et un regard de mépris pour le berger. Ce dernier, rouge de confusion mais réconforté par l'intervention de la jeune femme, lança :

– Ça va me laisser le temps de vendre mon troupeau tranquillement et j'aurai l'argent.

Martin, incrédule, avait saisi le calendrier des postes et, de son doigt boudiné, comptait les semaines. « Une semaine chacun... »

– Trois jours pour vous chaque semaine et quatre pour moi. Chacun d'entre vous pourra passer ici la nuit de dimanche à lundi et les deux nuits suivantes.

– Mais nos femmes... hasarda Victor qui tenta de rallier d'autres avis conformes au sien.

Célestin, qui venait de revenir avec l'argent, le tendit à Arsène, lequel le porta à Rosa dans un silence revenu.

– N'oublie pas, Célestin, que tu me dois un an de travail.

– Si je gagne, je te rembourse et on n'en paroue poue.

Le gros fermier, qui venait de perdre une bataille, ne pouvait pas perdre celle-là. Il avait les cartes en main.

– Que nenni. Je ne vais pas me mettre à chercher un charretier en pleine saison. Tu restes un an, que tu gagnes ou non, ou alors...

– Bien, patron.

Rosa se tourna vers Victor.

– J'y ai beaucoup pensé, à vos femmes. Plus qu'à vous d'ailleurs. Certaines vont sans doute me jeter la pierre. D'autres, je l'espère, me comprendront. Si Mathieu avait participé à un tel événement, je ne sais pas ce que j'aurais dit. Et il ne m'aurait sans doute pas demandé mon avis. Mais je l'aurais donné. Est-ce que vous demandez jamais l'avis de vos femmes ? Ce serait bien la première fois. Ni droit de vote,

ni voix au chapitre. À la maison, à la mairie comme à l'église, les femmes sont quantité négligeable, toujours derrière. Mais, dans ce village où j'ai toujours vécu, je connais chacune de vos épouses. J'ai été à l'école avec certaines d'entre elles. Je ne veux rougir devant aucune. Et il faut donc que tout se fasse dans la clarté. Elles doivent savoir et personne ne viendra se glisser dans mon lit en douce. Reste maintenant à prévoir comment les choses vont se passer. Il y aura un seul vainqueur et huit perdants. C'est inutile d'en rajouter en faisant un classement qui pourrait être humiliant pour... pour les derniers. C'est pourquoi je propose de ne donner, à la fin, que le nom du vainqueur. Mais si, malgré votre engagement de tout à l'heure, mon choix était contesté, j'exposerai les fiches ici même.

– Les fiches, quelles fiches ?

– Et comment veux-tu, Gustave, que je compare à trois mois de distance, entre le premier et le dernier ? Il faut bien que je note comme je le fais avec les livres quand j'en termine un. Mais, ces notes, je vous les remettrai à chacun à la fin de la période, afin que vous puissiez juger de la manière dont j'ai apprécié votre... présence. Enfin, et j'en aurai terminé, je vous l'ai dit, je suis une honnête femme, et j'entends le rester. Aussi, ce n'est pas parce que vous aurez passé trois nuits dans mon lit que cela vous donnera des droits sur moi. Et j'entends que, une fois cet absurde concours terminé, on me respecte comme avant. Je vais coucher avec chacun d'entre vous, mais mon mari c'est Mathieu. Je lui reste fidèle malgré les circonstances et lui seul a le droit de se coucher près de moi sans limite ni condition, je m'y suis engagé en disant « oui » le jour du mariage. Est-ce bien clair ? Bon alors, Ambroise et Florimond, vous versez une tournée générale, c'est sur mon compte.

Elle regagna son fauteuil pendant que, dans le brouhaha des commentaires, on remplissait les verres. Fascinés par l'appât de l'argent, de la gloire ou de la chair, ces hommes venaient pour la première fois de leur vie, sinon de perdre le pouvoir, du moins de le partager avec une femme, ce qui donna un goût particulier à la gnôle ce soir-là. En même temps, l'aventure leur montrait les autres sous un jour nouveau. Ils croyaient tous se connaître et se redécouvraient à travers cette histoire qui les excitait, les fascinait et les inquiétait tout à la fois. Dans cette pièce étaient réunis les hommes les plus influents de la commune et des gens sans importance. Mais ils se sentaient un peu solidaires et en même temps concurrents. En deux minutes, la maîtresse des lieux avait redistribué les cartes, les avait mis sur une même ligne, Arsène le riche et Ambroise l'éternel fauché, Alphonse le vantard et Marcellin le discret. À qui irait la cagnotte, considérable, qu'ils allaient réunir ? Ils se situaient, d'un coup, hors du commun. Chacun d'entre eux était ce soir un prince de la braguette. Mais un

seul serait, par Rosa, couronné roi.

Léon parlait à Florimond de son départ pour l'estive au printemps et Arsène proposait à Marcellin de passer voir une génisse qu'il avait à vendre, lorsque Ambroise fit tinter son verre avec la lame de son couteau.

– C'est bien zoli, tout ça, mais qui va commencer ?

Tous les visages se tournèrent vers Rosa qui réprima vivement un sourire flatté. Cette unanimité à reconnaître son autorité lui fit entrevoir, une seconde, qu'elle tenait son monde dans sa main. Elle se secoua.

– C'est votre affaire. J'ai assez réglementé pour aujourd'hui. Vous ne voudriez pas que l'arbitre ait des préférences ?

Victor leva la main.

– J'aimerais passer le premier. Ça tombe bien, ma femme va rendre visite à sa sœur la semaine prochaine et...

– La semaine prochaine m'arrangerait aussi, dit Marcellin, il n'y a pas de foires de prévues et j'ai du temps libre.

Huit autres voix s'élevèrent. Tout le monde voulait être premier ou choisir son tour. Et la gnôle aidant, le ton se faisait plus véhément. Florimond, qui continuait à se gondoler et à son habitude jetait de l'huile sur le feu, se fit ramener à la réalité par Alphonse.

– Florimond, tu n'es pas dans le concours, alors tu la fermes.

Rosa intervint, rétablissant immédiatement le silence. Elle eut à nouveau cette impression fugace et agréable de domination sur les mâles présents.

– Il n'y a pas de bonne ou de mauvaise place. S'il devait y avoir un premier, ce serait Martin qui est le chef de cette commune... L'intéressé eut un haut-le-cœur puis sourit et donna une pichenette à son chapeau... mais il n'est pas candidat. Pour les autres, donne ta casquette, Victor, et toi, Gustave, prépare des papiers numérotés de un à neuf.

Quelques minutes plus tard, le sort en était jeté. Ambroise serait le premier, Arsène le deuxième. Alphonse serait troisième, Gustave quatrième, Bert cinquième, Léon sixième, Célestin septième, Marcellin huitième et Victor, qui fulminait, dernier.

Une discussion serrée l'opposa à Ambroise, en tête de liste.

– Change ta place avec moi. Ça tombe bien puisque ma femme part chez sa sœur la semaine prochaine.

Ambroise refusa obstinément.

– On fait le même métier. Dans neuf semaines, on sera en plein labeur. Et puis d'abord, z'étais le premier à m'inscrire avec Alphonse et Gustave. Tu ne crois pas que ze vais chanzer avec toi. Trouve quelqu'un d'autre.

– Mais c'est toi qui as la première place. Les autres, je m'en fous.

Alphonse, qui aurait pu prétendre à l'antériorité, ne revendiqua rien. Ambroise n'écoutait plus. S'étant promu responsable du calendrier après l'avoir été de l'ardoise, il remplissait le tableau avec amour. Florimond, hilare, fit remarquer que plusieurs candidats officieraient pendant le carême. « Ceux-là devront faire maigre. » Célestin se jeta sur le calendrier et, avec un soupir, constata qu'il en serait la semaine de Pâques. Il envisagea d'échanger sa semaine avec Bert, mais celui-ci était en plein carême et, de toute manière, n'avait aucune envie de retarder son épreuve.

Rosa avait repris son fauteuil en silence pendant que les hommes commentaient leur place et, s'arrachant l'almanach des postes et des télégraphes de l'année 1902 que Florimond avait proposé dans les foyers quelques semaines auparavant, repéraient quelle serait « leur » semaine. On trinqua une dernière fois puis les hommes sortirent. Ils songèrent, en regagnant leur demeure, à cette femme, autrefois insignifiante, qui jadis se contentait de remplir leurs verres en silence et qui, d'un coup, remplissait aussi leurs pensées et bousculait leur vie. Le monde venait de tourner. La femme de Mathieu édictait les règles et, s'appuyant sur le sort, décidait du jour où ils pourraient la rejoindre dans le grand lit du premier étage. Ils étaient tous emportés par l'événement qu'ils avaient initié. Et leur vie pouvait basculer dans un jeu dont Rosa, hier encore si effacée, était devenue la pièce maîtresse.

Restée seule, Rosa se sentit à la fois lasse et exaltée. Elle se leva, vint devant le tableau noir et lut lentement la liste et l'ordre de passage. Certains noms la faisaient sourire, d'autres lui arrachaient une grimace. Elle éteignit la lampe et monta se coucher, son lumignon luttant contre les ténèbres. Comme elle enlevait sa robe, elle la trouva lourde. Dans ses poches, il y avait deux bourses de pièces d'or exigées tout à l'heure d'Arsène et de Célestin. Avant d'enfiler sa chemise de nuit, elle se rendit nue dans la petite pièce et s'y contempla quelques secondes dans le miroir. Totalement dépourvue de coquetterie jusqu'à ce jour, elle passait du statut de femme privée à celui de femme en quelque sorte publique. Elle sourit à son image et pensa qu'il n'y avait pas grand-chose à redire, sinon ce petit pli, là, sur sa hanche. Elle songea qu'à partir de dimanche elle ne serait plus seule le soir dans sa maison et sur sa couche. Elle ne sut si cela lui plaisait ou non. Elle sourit. Mathieu, à qui elle s'apprêtait à rendre visite, serait bien soigné. Puis elle se rembrunit. Et s'il apprenait ?

CHAPITRE X

LE SANATORIUM

C'était une vaste bâtisse construite sur deux étages, tournée vers le sud, immergée dans une forêt de sapins. Au rez-de-chaussée, une longue véranda était protégée par une verrière dont certains panneaux coulissaient. Devant la vitre, était alignée une théorie impressionnante de chaises longues sur lesquelles les malades étaient tenus, deux heures le matin et autant l'après-midi, de s'exposer au grand air. Le repos était obligatoire et même ceux qui en auraient eu les capacités n'avaient pas le droit de lire ou d'avoir une activité manuelle. En hiver, l'endroit n'était pas chauffé, quelle que fût la température. Les malades se protégeaient sous des couvertures. Un peu à l'écart, un bâtiment plus petit, de plain-pied, abritait les services de santé, médecins, infirmiers et personnel de soins, ainsi que les services administratifs. Les salles de réunion, les cuisines et la cantine étaient à l'arrière de la grande bâtisse. Bien que datant d'à peine quarante ans, la construction avait un petit air vieillot, propre et triste qui n'était guère propice à soutenir le moral des malades ou de leurs visiteurs. La tuberculose, comme la peste l'avait fait jadis, frappait fort mais pas tout à fait au hasard. Quelques riches étaient certes atteints, mais la maladie s'invitait surtout dans les familles pauvres, vivant dans des maisons mal chauffées et humides, ignorantes d'un certain nombre de règles d'hygiène. L'alcoolisme était un facteur aggravant et on trouvait, dans les immenses salles communes, une majorité d'hommes ayant dépassé la quarantaine. Quelques jeunes gens, trop peu ou trop mal nourris, passeraient là une partie de leur jeunesse, s'ils avaient la chance d'en sortir guéris, ce qui n'était jamais acquis. Devant l'hôpital, un immense parc permettait aux malades de faire les longues promenades recommandées par les médecins. Au centre de la prairie, devant la véranda, un grand cèdre étendait ses branches. En été, il dispensait une ombre bienfaisante sous laquelle se réfugiaient presque tous les malades aux heures les plus chaudes.

Rosa détela la jument grise de la charrette prêtée par Martin et l'attacha à un arbre du parc avant de se diriger vers l'accueil. Elle était partie à la nuit noire et avait poussé l'animal pour arriver à la fin de la visite de l'après-midi. Elle n'aurait que peu de temps à passer avec

Mathieu. Un médecin, un peu distraitement, lui affirma : « Le traitement suit son cours, mais vous savez, il faut du temps... » Elle gagna le bâtiment principal. Dans la grande salle, de nombreux pensionnaires jouaient aux dominos. Un autre sanatorium, distant de trois kilomètres, accueillait uniquement des femmes. De brefs claquements montaient des tables où les malades posaient leurs dominos, dans l'espoir d'impressionner l'adversaire ou pour signifier leur soulagement de se débarrasser d'un double six qui n'aurait pas manqué de les handicaper dans le comptage final des points. On entendait aussi des bruits plus sourds, celui des joueurs de cartes qui, bien servis par le hasard, tapaient sur la table en jetant, sur un ton de défi, un « je coinche » qui doublerait les points gagnés, plus rarement suivi du même geste, mais plus appuyé de l'adversaire qui renchérissait en « surcoinchant », quadruplant ainsi le décompte final. Quelques épouses en visite faisaient la conversation. Des flâneurs allaient d'une table à l'autre, attirés par les exclamations de joueurs que la fortune favorisait ou accablait. Rosa trouva Mathieu allongé sur une chaise longue dans une petite salle annexe, couvert d'une chaude couverture et coiffé de son inséparable casquette. Il était vêtu d'un pyjama molletonné, ce qui signifiait que, contrairement aux autres malades qu'on encourageait à s'habiller dans la journée, il était pour sa part transporté de son lit à cette chaise longue par les infirmiers. Son visage s'éclaira à la vue de sa femme. Elle lui trouva bonne mine.

– Eh, comme tu vois, je ne suis pas encore mort, dit-il en guise de bienvenue, alors qu'elle se penchait pour l'embrasser avant de s'installer sur une chaise près de lui.

– Ne dis pas de bêtises. Ils vont te sortir de là. Je te trouve reposé...

– Et pourtant, le remontant est rare.

– Mathieu ! Pas de goutte ici, tu sais bien, tu ne trouves pas que ça t'a fait assez de mal ?

En réalité, quelques ivrognes trouvaient le moyen d'introduire de l'alcool dans l'hôpital. Certains familiers, prenant au pied de la lettre le terme d'eau-de-vie, en glissaient dans le placard de leur parentèle en guise de médicament. Il raconta ses deux premières semaines, fit quelques commentaires sur le personnel, serviable, les médecins, arrogants et pressés, et la nourriture, à laquelle il ne touchait guère. Il avait surtout perdu le sommeil, dit-il. En réalité, son repos forcé lors des siestes et la longueur des nuits d'hiver allongeaient le temps interminablement. Désignant un volume posé près de lui, il dit :

– On n'a même pas le droit de lire durant les siestes, et la nuit on est dans le noir. Je m'emmerde. J'étais bien mieux à la maison.

– Mais à la maison, on ne peut pas te soigner, Mathieu. As-tu reçu ma lettre ?

– Oui. Je ne t'attendais pas avant une quinzaine. Il y a du

changement ?

Sa voix trembla un peu.

– N... on. Non, mais j'ai trouvé un peu de temps. Tu sais, avec cette neige, les gens restent chez eux. Valine a accepté de me remplacer ce soir et j'ai pris une chambre à l'auberge. Hélas, je ne serai pas autorisée à te voir demain matin, alors je partirai de bonne heure. Martin m'a prêté sa charrette et sa jument marche bien. On sera rentrés dans l'après-midi.

– Quelles sont les nouvelles ?

Elle eut encore une petite hésitation.

– Ben... pas grand-chose, tu sais. Tout est calme, comme... comme d'habitude.

Durant le trajet, elle avait longuement réfléchi sans trouver de solution à une question obsédante : bien sûr, pas question de lui dire, mais s'il venait à savoir ? Devrait-elle nier ou tenter d'expliquer ? Elle n'était pas guidée par des considérations morales mais par le souci exclusif de sa guérison. Rosa avait déclaré la guerre à la tuberculose, et à la guerre les moyens comptent moins que les résultats. Pour gagner, il fallait que Mathieu fût bien soigné et que le moindre souci lui fût épargné. Mais était-il possible que ce que chacun savait dans le village ne transpire jamais jusqu'ici ? La distance était sa seule et fragile garantie que l'affaire considérable qui secouait le pays ne se propagerait pas jusque-là. Elle ne voulait pas mentir afin que leur relation ne soit pas mise en péril s'il venait à savoir. Était-ce envisageable ? Comme s'il avait deviné ses pensées, Mathieu lança :

– Et le concours des coqs ?

Ça le dérida, alors que Rosa émettait un rire forcé. Elle tricha, juste un peu, pensa-t-elle, en donnant des nouvelles anciennes :

– La petite prostituée est repartie au chef-lieu.

– Je le sais bien, Martin m'a dit qu'il l'expédiait, elle a roulé Florimond et Yvon dans la farine...

– Martin est venu te voir ?

– Non, il m'a écrit. Et alors, qu'est-ce qu'ils vont faire ?

– À ton avis ? Ils vont devoir en trouver une autre ou abandonner, non ? Ce n'est pas facile, comme tu l'imagines. L'idéal serait qu'ils laissent tomber cette idée loufoque. De toute façon, cette histoire est ridicule. Alphonse et Gustave peuvent se vanter d'avoir mis la pagaille dans le village. Les hommes, l'argent les rend fous. Leurs femmes murmurent, mais n'osent pas trop grogner.

– Elles sont tout juste bonnes à se coucher sous leurs hommes quand ils veulent. Ah, si j'avais été dans le concours, je crois que tu aurais rué un peu plus dans les brancards. Elles, elles iraient à l'abattoir sans rechigner si leurs jules leur disaient d'y aller. Il eut un rire bref. Elles seraient même capables de faire passer l'examen aux parieurs.

Rosa pâlit à cette hypothèse qui la visait directement et préféra botter en touche en prenant la défense des femmes du village.

– Je t'interdis de dire ça. Ne dis pas de mal des femmes, Mathieu. On ne leur laisse pas le choix. Ce n'est pas leur faute mais celle des hommes, si elles sont comme ça. Esclaves, oui, mais elles y sont contraintes dès l'enfance. Tu sais bien, on en a souvent parlé...

– Je plaisantais, je plaisantais... Ah, j'ai demandé à rentrer, en leur disant que je n'avais pas les moyens de payer. Ils prévoient de me rapatrier la semaine prochaine.

– Mathieu ! Tu es fou. Je suis passé au bureau tout à l'heure et j'ai payé un mois d'avance.

– Et où as-tu déniché l'argent ? Tu as dévalisé une banque, trouvé une mine d'or ?

Elle était à la torture.

– Eh bien... eh bien tu me croiras si tu veux, mais tout le monde s'y est mis. On t'aime bien au village, tu sais. Tous ceux qui viennent boire le soir, Gustave, Alphonse, Ambroise, se sont cotisés pour payer ton séjour. Même Arsène.

Il bondit sur sa chaise longue, ce qui lui arracha une quinte de toux.

– Arsène ! Tu plaisantes ? Il est devenu fou ou quoi ? Un miracle ! Il faut sonner les cloches... Et Ambroise, il a hérité lui aussi ?

Rosa lança la discussion sur ses besoins. Linge, nourriture, avait-il tout ce qu'il fallait ? Elle ouvrit son panier dans lequel elle avait apporté de la confiture, un morceau de jambon et une miche fraîche achetée à la boulangerie du village avant d'arriver au sanatorium. Elle voulait à tout prix parler d'autre chose. Elle proposa qu'ils fassent au moins quelques pas. Mathieu, en s'appuyant pesamment sur elle, se leva de sa chaise longue. Un infirmier qui passait lui ordonna de se recoucher. Il se fit vertement remettre à sa place par Rosa et continua son chemin avec un haussement d'épaules.

« Tu aurais dû être un homme », parvint à dire Mathieu. Il y avait de l'ironie et de l'admiration dans sa sortie. Vaincu, il s'en remettait à elle et, à la surprise de sa femme, ne revint pas sur l'affaire du financement collectif de son séjour au sana. Il déclara forfait après une vingtaine de pas, demanda à retourner à l'état horizontal. Il fallut quelques minutes pour qu'il recouvre des forces pour bavarder, ou plus exactement pour écouter Rosa qui meublait, parlait de choses et d'autres, de la naissance d'un bébé, de fiançailles annoncées, des nouvelles coupes que ses anciens camarades de travail entamaient et à qui la neige facilitait le débardage des billes de bois, du canal qui avait partiellement gelé une nuit. Il était bien mieux ici, au chaud et bien soigné. Il fallait qu'il mange, pour reprendre du poids.

– Au printemps... commença-t-elle.

– Au printemps, je serai bien occupé à manger les pissenlits par la

racine. Une bouffée de colère lui redonna un peu de couleur. Rosa, pourquoi tu me racontes des histoires ? Tu sais très bien que je suis foutu. Ici, tous les jours, il y en a un qui part les pieds devant. Les miracles, ça n'existe que dans les livres, ma femme. Dans la vie, les hommes meurent parce qu'ils sont arrivés au bout du chemin. Et je n'en suis pas loin.

– Mathieu, tais-toi ! Elle s'était dressée, tendue, toute volonté dehors. Non, tu ne mourras pas, non, tu ne mourras pas, cria-t-elle. Deux malades qui discutaient un peu plus loin se retournèrent et elle baissa le ton. Ils vont te soigner. Ceux qui partent, c'est parce qu'ils ne veulent plus vivre. Mais toi, tu veux vivre, Mathieu. Tu veux vivre. Elle le voulait pour lui.

Au retour, elle trouva le curé devant sa porte. Le saint homme était frigorifié. Il avait décidé, après les vêpres, de rendre visite à cette paroissienne assidue aux offices et pour laquelle il avait une haute estime. Ce qu'on lui avait révélé l'avait terrifié. Était-il possible qu'un événement aussi monstrueux se déroule dans sa paroisse ? Et l'acteur principal pouvait-il être la douce Rosa qu'il avait, enfant, instruite des lois de la religion et eue si souvent en confession pour quelques péchés véniels ? À vingt-quatre ans, cette paroissienne exemplaire n'avait jamais fait parler d'elle et, à sa connaissance, elle était fidèle à son époux. La porte était fermée, mais pareille affaire ne pouvait souffrir le moindre report. Rosa n'allait pas tarder. Il s'était abrité sous l'auvent du bûcher d'une pluie fine qui depuis le matin limait la neige tombée durant la nuit.

Rosa s'empressa d'ouvrir la porte, de faire une flambée et d'installer le père Richard dans son propre fauteuil, où il retrouva quelques couleurs. C'était la première fois qu'il honorait sa maison d'une visite. Elle lui annonça qu'elle revenait de voir Mathieu au sanatorium et qu'elle était plus optimiste que jamais sur sa guérison. Le curé adressa aux flammes une moue de doute, mais Rosa, qui achevait de filtrer un café fumant qu'elle lui apporta, n'en vit rien. Puis elle s'assit près de lui, sur une chaise, devant l'âtre immense pour partager la chaleur. L'ecclésiastique, en réchauffant ses mains sur la tasse chaude, sirota la moitié du liquide brûlant puis, se tournant vers Rosa, montra un visage qu'il jugeait de circonstance.

– Mon enfant, je ne te cacherai pas que si ce qu'on m'a dit à propos d'un pari qui se serait déroulé ici même est vrai, seul le mot « épouvantable » peut le résumer. Le pire est que c'est l'un des hommes qui se proposent de perpétrer cet acte abominable qui me l'a annoncé juste avant vêpres en confession.

Rosa n'eut aucun mal à deviner que, déchiré entre sa foi et l'appât du gain, Célestin avait décidé de soulager sa conscience. Le prêtre, dont

la voix enflait sous l'effet d'une colère qu'il devait juger divine, poursuivait :

– Rosa, comment peux-tu offenser ainsi Dieu et la promesse que tu as faite lors de ton mariage d'honorer ton mari et de lui être fidèle ? Je n'irai pas par quatre chemins : tu vas immédiatement mettre un terme à cette affaire et...

– Cette affaire, comme vous dites, je n'en suis pas l'auteur.

– Comment ça ? C'est bien toi qui...

– Avec des hommes qui se sont lancé un défi que j'ai essayé d'arrêter. Non seulement je n'y suis pas parvenue, mais, commencé avec deux personnes, ce pari compte maintenant neuf hommes de la commune.

– Neuf ! Dieu tout-puissant ! Tu te damnes, ma fille.

– Moi et ceux dont les noms figurent ici sur ce tableau. C'est eux que vous devez aller voir, mon père. Moi, je ne suis que l'instrument de leur folie.

– Rosa, tonna le saint homme, n'essaie pas d'esquiver ta responsabilité. C'est toi qui vas te... enfin, je veux dire... oui, te... prostituer, il n'y a pas d'autre mot, et pour de l'argent, et dans ma propre paroisse ! Reprends tes esprits, au nom du Ciel ! Pense à l'exemple qu'une telle dépravation pourrait avoir sur les âmes qui m'ont été confiées par Dieu.

Rosa, qui s'efforçait de juguler la colère qui montait en elle, dit d'une voix conciliante :

– Mais, mon père, dites-moi ce qui est le pire : laisser mourir Mathieu sans soins ou risquer de salir ma réputation pour qu'il s'en sorte ?

– Rosa, sois réaliste ! Mathieu, à ce qu'on dit, est hélas condamné. Il faudrait un miracle pour...

– ... et vous, un prêtre, vous ne croyez pas aux miracles ? Sa voix se fit plus ferme. Moi j'y crois et c'est pour ça que je vais si souvent prier à l'église. Mais je ne me contente pas de prier. Le Bon Dieu, il fait des miracles, certes, mais parfois il faut l'aider un peu.

– Rosa, tu seras damnée...

– Pour avoir refusé de laisser mourir Mathieu sans soins ?

Son feu aux joues n'avait que peu à voir avec la chaleur des flammes. Elle passa pour un instant au tutoiement sans même s'en rendre compte.

– Tu veux me dire que Dieu voudrait que je l'abandonne et qu'il me récompenserait pour cela ? J'aurais ma place au paradis des lâches ?

– Rosa, pour l'amour du Ciel !...

– C'est par amour pour Mathieu que je vais, comme vous dites, me prostituer. Et pour l'amour du Ciel, vous voudriez que je l'abandonne ?

– Tu offenses la morale, et n'essaie surtout pas de cacher ton crime derrière Dieu ou l'amour. Je vais être clair : ou bien tu renonces à ton

monstrueux projet, ou bien je t'interdis de remettre les pieds à l'église.

– Tu me condamnes avant même le péché. Et les hommes ? Eux aussi sont interdits d'église ?

– Comment ça, les hommes ? Mais tu mélanges tout. Tout d'abord, tu n'ignores pas qu'on peut pécher par pensée aussi bien que par action et tant que tu ne te seras pas lavée de cette idée, tu n'auras pas ta place dans la maison de Dieu. Quant aux hommes, ne confonds pas le criminel et ses victimes. C'est toi qui... si tu ne t'offrais pas, ils ne seraient pas tentés. Ne brouille pas les cartes, Rosa. C'est toi la coupable. Sans objet de péché, il n'y a pas de péché.

Rosa s'était levée de sa chaise, vite imitée par le prêtre, et se dirigea vers la porte qu'elle ouvrit en grand.

– Si je comprends bien, tu me refais le coup de la pomme ? Mais je ne suis pas Ève et ce n'est pas moi mais les parieurs qui veulent croquer l'argent. Je sais que les femmes ne sont pas grand-chose aux yeux d'hommes comme toi, mais elles ne sont pas pour autant privées de cervelle. Ces hommes sont au moins aussi coupables que moi. En fait, tu reconnais surtout la loi du plus fort. Plutôt que de les affronter car ils sont les piliers de cette commune, tu pensais me faire changer d'avis puisque je ne suis qu'une faible femme. N'y compte pas, je ne peux pas être damnée parce que je veux sauver un homme, celui que tu m'as donné devant Dieu.

– Dieu va te le reprendre. Et tu sauras ainsi qu'il ne te restera plus que les flammes de l'enfer.

– Je verrai avec lui. Et je te trouve injuste de m'interdire sa maison, qui n'est pas la tienne. Mais en attendant, tu es dans la mienne. Alors je ne te retiens pas.

Au moment de sortir, le prêtre croisa Martin, qui venait récupérer sa charrette et sa jument. Il le salua d'un ton rogue.

Le maire demanda un café à Rosa qui, pâle et contenant à grand-peine une rage qui la dévastait, le mit à la porte qu'elle boucla puis vint s'asseoir près de l'âtre où elle laissa enfin le chagrin la submerger.

Le dimanche, elle se promena avec Valine. Elle lui conta en pleurant l'entrevue avec le curé. Le matin même, pelotonnée devant la cheminée, elle avait entendu les cloches appelant les fidèles à l'église, ce qui l'avait jetée dans le désespoir et une crise de larmes qu'elle n'était pas parvenue à surmonter. Sa foi était profonde. C'est dans cette croyance, insufflée dès l'enfance, qu'elle avait pensé trouver la force d'assumer son choix. Et voilà qu'on lui interdisait l'entrée du temple. Que son gardien la privait du seul soutien moral sur lequel elle pouvait compter. Valine, sur qui l'esprit frondeur de son facteur de mari avait quelque peu déteint, ironisa :

– S'il devait aussi interdire aux hommes du concours l'entrée de sa

grande maison, il aurait affaire à forte partie, car tes neuf fiancés d'occasion sont parmi les plus puissants de la commune. Sans compter que l'arrêt de la participation d'Arsène au denier du culte aurait représenté à lui seul un manque à gagner considérable. Et il n'est pas question pour lui d'affronter le pouvoir politique en la personne de Martin. Il va te falloir porter tout le poids du péché, ma pauvre amie.

Rosa, encore gonflée de rage, sentait sa confiance en Dieu vaciller. La rouquine casse-cou et déterminée qu'elle avait été dans son enfance refaisait surface sous la Rosa mature qui avait lutté contre Arsène, prit le ménage en main, accepté d'arbitrer le concours de coqs et venait de tenir tête au curé qu'autrefois elle aurait suivi aveuglément. La lutte l'avait revigorée, ses victoires, rassurée. Mais, au-delà de la nécessité de trouver l'argent pour le sanatorium, un autre ressort nourrissait sa détermination. Rosa, désormais, voulait savoir, aller jusqu'au bout. L'incongruité du pari, les rapports de force qu'il avait mis au jour, le rôle qu'elle y jouait après toutes ces péripéties, l'ampleur de la somme engagée, tout l'emportait dans un tourbillon si violent qu'elle ne savait plus très bien où était la réalité. Le soir, les yeux rivés sur les poutres du plafond, elle se sentait gonflée d'une soif d'aventures, si longtemps rêvées dans ses romans. L'angoisse et la crainte de Dieu alternaient avec le souffle quasi héroïque qu'elle trouvait dans l'équipée dont elle était l'élément central désormais.

En outre, ces étreintes programmées lui ouvraient un gouffre de questionnements. Qu'en était-il réellement des affirmations plus prometteuses les unes que les autres sur cette prétendue science que, pour sa part, elle n'avait pas trouvée au fond du lit matrimonial ? Qu'allait-elle apprendre, elle qui ne savait rien en matière de sexe ? Cette attente n'avait pas été pour rien dans sa décision d'allonger considérablement la durée du concours, même si elle aurait refusé avec la dernière énergie de voir ces neuf olibrius passer en une nuit sur son ventre. Cette idée lui faisait horreur. Mais la perspective de tant d'amants ne lui faisait plus peur.

Le sort en était jeté. L'épreuve allait commencer.

CHAPITRE XI

VEILLE

Alors que l'après-midi s'étirait frileusement, Rosa choisit le plus beau de ses cahiers. Elle en achetait souvent lorsqu'elle allait en ville, et pas toujours par nécessité. Elle avait une grande tendresse pour eux et plusieurs étaient entamés. Le plus gros était consacré à ses fiches de lecture. Un autre aux comptes du ménage. Dans un troisième, elle aimait coucher des pensées, des impressions, des émotions qui parfois l'étreignaient et qu'elle ne pensait pouvoir confier à personne. Ce dernier cahier était soigneusement remisé dans le petit tiroir du cagibi qui comportait une serrure. Le calepin neuf qu'elle choisit ce jour-là avait une couverture cartonnée. Elle caressa longtemps la première feuille, quitta le coin du feu, posa le cahier sur la table et s'installa confortablement sur le banc, le petit encrier posé devant elle. Ordinairement, elle écrivait ses notes de lecture au crayon, mais aujourd'hui, elle avait sorti de son vieux plumier le porte-plume de l'école taché d'encre violette sur lequel elle enfonça prudemment une pointe Sergent-Major.

Sur la première page, elle écrivit de son écriture fine et penchée, en pleins et déliés, s'appliquant toujours à bien former ses lettres. Mme Leclerc, son institutrice, lui avait assez rabâché que l'écriture serait un facteur de « cote d'amour » de la part des correcteurs au certificat d'études et que c'était des points faciles à gagner pour peu qu'on s'appliquât.

Me voici au pied du mur. Cette fois, c'est sûr, il va falloir que j'aille jusqu'au bout. Demain, la première nuit avec Ambroise. Je ne sais pas très bien comment m'y prendre. Je vais faire une fiche sur chacun d'eux et essayer d'être aussi honnête que possible. Il faudra en particulier que je fasse bien attention à ne pas juger en fonction de l'amitié que j'ai pour certains et le dégoût que j'ai pour d'autres.

Mais quoi noter ? Émilienne, la petite prostituée, ne m'a pas été d'un grand secours quand j'ai essayé de la faire parler sur ce chapitre. « Ils sont tous pareils, ils s'imaginent qu'ils sont des taureaux, même les crapauds. Mais le commerce, tu sais ce que c'est. Alors je fais semblant de les croire quand ils viennent à la pêche aux compliments. Il n'y a que les puceaux qui sont

intéressants, sauf ceux que leur père a escortés jusqu'à la porte de la chambre et à qui il a fait la leçon. Ceux-là sont déjà fiers de l'exploit avant même de se déculotter. Ça ne dure pas, leur paternel les a tellement gonflés qu'ils se dégonflent au bout d'une minute, de vraies baudruches et de futurs salauds. Mais les vrais, ceux qui ont économisé pour s'offrir un coin de lit, alors là, oui, je m'applique. Il m'est même arrivé de faire un prix à certains. Les puceaux, je leur fais l'amour. »

Rosa cessa d'écrire et se prit à rêver, le coude sur la table et le menton dans la main. La cheminée lançait des éclairs accompagnés de petits pets du bois trop sec. Lorsqu'elle sortit de son rêve, les braises produisaient une lumière atténuée et des flammèches bleues jaillissaient du charbon mourant. Elle tourna la page, inscrivit soigneusement : *Fiche Ambroise*. Elle referma le cahier qu'elle monta dans sa chambre et déposa dans son tiroir qu'elle verrouilla à clé. Elle était prête. Elle ressortit les chemises de nuit qu'elle avait coupées et cousues du temps où elle préparait son trousseau. Sa mère, très à cheval sur les principes, lui avait indiqué les éléments techniques : une fente sur le devant pour la femme, un trou pour l'homme. Elle sourit en repensant aux questions qu'elle posa alors et qui lui valurent pour toute réponse : « C'est comme ça, tu verras plus tard. »

Le samedi 30 janvier, ils furent presque tous de passage. Rosa, un peu surprise, nota un changement qui l'amusa. D'ordinaire, ils jetaient un « bonsoir » à la ronde puis serraient les mains des hommes sans lui accorder une attention particulière. Elle faisait partie des meubles et on ne salue pas un meuble. Rosa n'avait rien voulu changer aux habitudes, mais les habitudes avaient changé. Et, à l'exception de Victor, ils vinrent tous lui serrer la main en arrivant. Elle apprécia le geste, sauf la poignée de Célestin, molle et du bout des doigts, qui la fit frissonner d'un vague dégoût. Qu'est-ce que ce serait au lit !

Martin était arrivé le premier, tendu, dandinant sa grosse carcasse sans trouver une place qui lui aille autour de la table. Les conversations tournèrent autour des sujets habituels, on revenait au train-train des conversations d'avant le concours : le prix du grain qui montait et celui des bêtes qui baissait, l'eau qui commençait à manquer. Marcellin et Léon n'avaient pas jugé bon d'assister à la soirée. Arsène ne fit qu'une apparition. Prudemment, on évita de discuter politique mais Martin contesta ce qu'Ambroise avait dit la veille, en assurant que les élections qui se préparaient remplaceraient, au mieux, des pourris par d'autres pourris. « Les politiciens honnêtes sont les plus nombreux, dit-il, mais c'est comme s'ils étaient transparents, on ne voit que les salauds. » Ambroise, arrivé tard, n'entra pas dans la dispute et repartit après avoir jeté un coup d'œil au

tableau qu'il couvrait du regard comme une promesse.

Alphonse, rassuré par la certitude que le concours allait enfin se dérouler à son avantage, avait retrouvé un calme inhabituel. Il parvenait même à discuter avec Gustave sans tomber dans les sempiternelles provocations. Arsène, Bert, et Célestin étaient arrivés ensemble, sitôt les travaux de la ferme achevés. Le patron était reparti, mais les deux commis étaient restés : Bert, disert et souriant ; Célestin, nerveux et distrait, se fit rabrouer une ou deux fois tant il mélangeait les dominos. Victor, plus sombre que jamais, avait pris place du côté de la table ignorée par la lampe à pétrole et fermé, hostile, les yeux mi-clos devant son verre vide, il observait les compétiteurs. Florimond, le facteur, n'avait pas voulu rater l'événement. Depuis le début de cette histoire, ce bavard était littéralement fasciné par l'aventure. Chaque jour, devant sa femme Valine que cela agaçait, il se lançait dans des analyses interminables sur les probabilités de victoire de chacun des acteurs. Afin d'affiner son pronostic, il discutait avec les concurrents, mais aussi avec leurs femmes ou leurs voisins, durant ses tournées. Il n'apportait pas seulement le courrier comme autrefois, mais aussi les nouvelles du concours et les rebondissements qui l'émaillaient. Depuis l'origine de l'affaire, il n'était pas rare que certaines femmes l'attendent près de la boîte aux lettres afin de ne pas rater son passage et de glaner quelques détails supplémentaires. Le village tout entier bruissait et Florimond en était le moteur. Les rappels à l'ordre de Gustave, qui avait fini par comprendre que l'affaire, engagée comme elle l'était désormais, ne pouvait plus être arrêtée, n'y faisaient rien, Florimond parlait, parlait... Ce soir-là, il allait de l'un à l'autre, s'inquiétait de leur forme, de leur santé, de leurs propres chances de décrocher la timbale. Martin entama une longue conversation avec Gustave sur la nécessité d'installer une balance sur la place devant la mairie. Bert prit une chaise et alla s'installer sans un mot près de Rosa, les coudes sur les genoux, les mains tendues vers la flamme.

Pour sa part, Rosa était depuis le début de la soirée plongée dans des pensées agitées. Au bord du concours, au bord du lit, au bord du feu, elle tremblait de peur. L'image de Mathieu dansait dans les flammes. « Il le fallait, il le fallait », se répétait-elle, sans pour autant que cette litanie la convainque du bien-fondé de sa décision. Elle se souvenait du moment où les hommes lui avaient remis l'argent pour le sanatorium, sa délivrance en posant la somme sur le bureau de l'administrateur. *Il le fallait*. Mais les hommes qui bavardaient de choses et d'autres et jouaient aux dominos derrière elle, Bert qui songeait près d'elle, quelles étaient leurs pensées ? Le concours changeait leur monde. Pour certains, elle n'était pas tout à fait prête à leur offrir sa main, *a fortiori* son lit. Le premier de la liste était

Ambroise et le dernier Victor. Elle pensa que ça faisait un siècle qu'elle avait dit : « Moi. » Et voici que, déjà, l'épreuve était là.

Vers onze heures, alors que la chaleur de la gnôle et celle de la pièce avaient fait monter le niveau sonore et qu'Alphonse et Gustave se disputaient sur la manière de ferrer une jument, Martin vint remplacer Bert près de Rosa. Elle lui avait raconté l'entrevue avec le père Richard. Le maire était monté sur ses grands chevaux et avait assuré Rosa qu'elle avait son soutien et qu'il n'était pas question de se laisser imposer pareil affront.

– Tu m'as redonné le courage de me battre, Martin. Hier matin, je suis allée à l'église faire une prière pour Mathieu. Le curé était près du confessionnal. Il m'a aperçue, mais je devais avoir l'air bien décidée, car il a fait un pas vers moi puis il a filé dans la sacristie. C'est une petite victoire que je te dois.

Le maire eut un sourire énigmatique.

– Les curés, depuis quelque temps, sont gentils avec tout le monde. Mais tout le monde n'est pas gentil avec eux. Il est question que le petit père Combes fasse passer sa loi sur la séparation de l'Église et de l'État. Si on gagne les élections, il faudra qu'ils rentrent dans leur sacristie, les soutanosaures. Dans le village, les instituteurs sont prêts à la bagarre. Ils disent que l'Église n'a pas à s'inviter chez les citoyens, même s'ils respectent ceux qui vont à l'église, et qu'elle doit cesser de farcir la tête des enfants de toutes leurs histoires prétendument saintes. Notre curé n'a qu'à s'occuper de ses bigotes.

Martin ne dit pas un mot sur le concours qui allait commencer. Tous les présents, en cette veillée d'armes, avaient rangé les couteaux. Tout à l'heure, ils partiraient. Elle constaterait alors qu'elle se retrouverait effroyablement seule.

DEUXIÈME PARTIE

L'ÉPREUVE

CHAPITRE XII

AMBROISE

Il était arrivé plus tard qu'à l'accoutumée. Plusieurs des commensaux étaient encore endimanchés, ne s'étant pas changés après la messe. Alphonse, en attendant le jeune commis, s'étonnait que « le petit Ambroise », premier de la liste, fasse patienter l'assemblée, et doutait de ses capacités, compte tenu de son minuscule gabarit. Il s'interrogeait aussi sur les moyens financiers du garçon pour s'inscrire au concours.

En empruntant à l'un ou l'autre, Ambroise avait fourni les premiers dix francs qu'avait demandés Rosa pour le séjour de Mathieu au sanatorium. Curieusement, et malgré l'intérêt de tous pour la somme rondelette inscrite au tableau et qui demeurerait virtuelle, personne n'avancait l'idée de collecter les fonds principaux. C'était un non-dit commun à tous les parieurs. Tout se passait comme s'ils n'y croyaient pas vraiment, que le concours était de l'ordre du jeu, comme les dominos que l'on claque sur la table et qu'ensuite on remet dans la boîte. Martin rappela qu'après le tour d'Alphonse, chacun apporterait sa part à Rosa pour payer l'échéance mensuelle au sanatorium. Pour cela, ils étaient d'accord pour investir dans les intérêts, pas dans le capital.

Alphonse lança une dernière provocation sous la forme d'un ironique « bonne nuit, Ambroise ».

Personne n'osa rire, tant Ambroise était tendu et Rosa livide.

Fiche d'Ambroise

Lundi 1^{er} février 1902

Hier soir, huit hommes étaient là, Marcellin et Léon ne sont pas venus à ce que Florimond a appelé « la soirée inaugurale ». Il a trouvé la formule dans le journal à propos d'une manifestation au chef-lieu. Je me demande ce qu'il fait là, Florimond. J'en ai touché un mot à Valine quand elle est venue ce matin. Elle l'a mal pris. « Il a le droit de venir boire un café, quand même... » Ce qu'elle voulait, c'était savoir comment ça s'était passé, la première nuit avec le premier... Manquerait plus que ça. Elle peut

toujours attendre. Il n'est pas question que je dise quoi que ce soit de cette affaire à l'une ou à l'autre avant la fin du concours. Heureusement que je peux l'écrire, sinon j'éclaterai en mille morceaux, tant j'imagine que ces secrets vont m'étouffer... Et personne à qui en parler, et surtout pas à Valine. Ce qu'on lui confie est tout de suite répété à son mari et dès que Florimond a un secret, il le partage en faisant sa tournée.

Les autres aussi, avant-hier soir, brûlaient de savoir comment les choses allaient se passer. Je leur ai tourné le dos toute la soirée. Ils sont devenus gentils avec moi, presque trop. Même Victor est venu pour la première fois me serrer la main en partant et il a essayé de me faire un sourire qui ressemblait plus à une grimace. Ce matin, après le départ d'Ambroise, j'y ai repensé : désormais, je suis une femme à neuf mille francs. Ça vaut la peine de faire un petit détour avec un sourire en plus. Quelle folie, quand j'y songe !

J'aime bien Ambroise. Son allure d'adolescent poussé en graine, sa sincérité et son zozotement m'émeuvent ou m'énervent, car il parle si vite avec son cheveu sur la langue que j'ai parfois du mal à le comprendre. Il me fait l'effet d'un gamin un peu fragile, volontaire, drôle à l'occasion et perpétuellement de bonne humeur. Et je ne crois pas trop aux potins qu'on raconte sur lui. Il donne toujours l'impression d'avoir appris une bonne nouvelle. Mais avant-hier soir, il n'était plus lui-même. Il est arrivé bon dernier à la soirée inaugurale. Habituellement rigolard, il était tendu, nerveux. Pour un peu, il en serait venu aux mains avec Alphonse qui le plaisantait sur ses capacités à affronter le concours. Martin les a séparés.

À de rares moments, il m'a raconté sa vie à la ferme et ses nuits dans le tas de foin. Ce ne doit pas être facile, mais il n'est pas le seul commis à être traité de la sorte. Chaque matin, ce sont les raclements des sabots de la jument sur les pavés de l'écurie qui le réveillent. C'est l'heure, la bête la connaît mieux que lui. Il allume la lanterne sourde parce que le patron lui a interdit les bougies dans sa chambre-tas de foin. Il ne se plaint pas trop de son sort. Le fourrage et la bête le tiennent au chaud tout l'hiver, m'a-t-il dit. En été, il est plus gêné par les mouches qui mènent la danse autour de l'animal et du crottin. Pour descendre dans l'écurie, il m'a raconté en riant que certains matins, bousculée par la jument, l'échelle est bancale. Parfois, elle tombe dans la nuit et il doit descendre comme un singe en s'agrippant à la charpente. Il dit qu'après le dernier barreau, il faut faire attention à ne pas poser le pied nu dans le purin. Il laisse ses sabots en bas, car ils glissent sur le bois de l'échelle. Un jour ou l'autre, il s'y cassera une jambe ou la tête.

On ne lui a connu qu'une seule aventure, avec la veuve Bigot. Elle l'avait installé chez elle deux ans après la mort de son mari. Si les gens lui étaient reconnaissants d'avoir respecté un délai raisonnable de veuvage, l'installation d'Ambroise chez elle, sans qu'ils soient passés par l'église, a fait scandale dans le village. La veuve s'en moquait et semblait heureuse au

début de leur relation, ne tarissait pas d'éloges sur lui. Elle s'épanouissait et elle qui était plutôt boulotte maigrissait à vue d'œil. Bientôt on l'a vue dépérir. Ambroise, disait-elle, était pire qu'un étalon, un obsédé de la chose. Elle l'a renvoyé à son tas de foin. C'est elle qui a répandu le bruit qu'il avait eu de « gros problèmes ». Mais tout ce qu'on sait c'est qu'il est arrivé un soir d'automne, il y a six ans, avec pour tout bagage quelques frusques dans un havresac et un gros portefeuille en peau de porc toujours vide, comme ceux que possèdent les marchands de bestiaux.

Je craignais un peu que ce que la veuve avait raconté soit vrai.

Hélas, ce l'était.

Hier soir, à peine la porte était-elle fermée derrière Florimond qui était le dernier à partir, qu'il a refusé la soupe que je proposais et a exigé d'aller au lit tout de suite. J'ai dit :

– Nous avons toute la nuit devant nous.

– Non, tout de suite.

Je lui ai donné la chemise de nuit de Mathieu et je suis allé me changer dans le cagibi pour mettre la mienne. La chemise de nuit, c'est mon armure. Je l'avais fait porter à Mathieu, aux premiers jours, afin d'éviter la récurrence du lendemain de nocce. J'ai décidé de m'abriter derrière ces deux murailles de tissu blanc pendant toute la durée du concours. La vue de mon corps, c'est pour Mathieu. Les parieurs n'auront que le minimum. Concours de sexe, d'accord, mais rien que de sexe.

Quand je suis entrée dans le lit, Ambroise m'a enfourchée sans perdre une seconde. Deux minutes plus tard, tout était terminé. Il avait l'air satisfait de sa performance et m'a demandé ce que j'en pensais. Il avait pris le ton d'un bon élève qui quémande un compliment de la maîtresse. Je ne pouvais pas lui dire que le coq Ambroise était en réalité un lapin. J'ai repris l'argument que j'avais donné lors de ma candidature au poste d'arbitre :

– On ne peut pas juger sur une fois.

– Tu vas voir, tu vas voir, c'est pas fini, ah non, c'est pas fini.

Il a suggéré « pour reprendre des forces » qu'on redescende manger la soupe qu'il avait négligée tout à l'heure. J'ai jeté un châle sur mes épaules, lui a enfilé sa veste de bourgeron sur la chemise trop grande pour lui. Il était drôle dans cette tenue, le petit homme, on aurait dit un enfant de chœur en chasuble. La soupe était encore chaude. J'ai fait une ou deux tentatives pour engager la conversation, mais rien à faire. La soupe à peine avalée, il m'a demandé de retourner au lit non sans un petit verre de gnôle, comme pour se donner du courage. Lorsqu'il a enlevé sa veste trop grande, son sexe sortait du trou de la chemise. Étonnamment gros pour ce petit gabarit. Sitôt couché, il s'est remis au travail avec des « han » de bûcheron et un remuement d'une telle vigueur que j'ai eu toutes les peines à retenir un fou rire. Puis son affaire faite en à peine plus de temps que la première fois, il s'est pelotonné sous l'édredon qu'il s'est accaparé pour lui seul et s'est endormi comme un bébé. Dans son sommeil agité, il bredouillait des mots

incompréhensibles sur un ton guerrier. Est-ce qu'il poursuivait dans son sommeil sa dispute avec Alphonse ?

Vers six heures, avant même les premières lueurs du jour, il s'est réveillé en sursaut, m'a enjambée pour une chevauchée aussi dénuée de préambule que les deux premières, s'est habillé à la hâte et peu après j'ai entendu la galopade de ses sabots sur le sol gelé.

Mardi 2 février

Hier soir, Ambroise a, de nouveau, souhaité qu'on monte à la chambre sans attendre. Je m'y suis opposée : « On mange d'abord. » Il était toujours aussi tendu mais moins agressif que la veille au soir. Il a avalé sa soupe sans un mot, à grand bruit, après quoi il a pris la direction de l'escalier. Une fois de plus, il a mené son affaire à bride abattue puis, après un demi-sommeil énérvé de trente minutes, il a récidivé au trot enlevé. J'ai été étonnée par sa capacité de récupération. Mathieu, au meilleur de sa forme et de notre relation, me faisait l'amour trois fois par semaine, pas trois fois par nuit. Ambroise a l'air de prendre au pied de la lettre le terme « concours ». Une telle énergie me stupéfie. Si tous en ont autant, je ne tiendrai pas le coup.

Avant de s'endormir, il m'a une fois de plus demandé mon avis sur sa performance. Je ne voulais pas mordre à l'hameçon. J'ai répondu en demandant ce qu'il ferait s'il gagnait le concours.

Il semblait y avoir beaucoup pensé : « Je retournerai à Paris. Avec l'argent, je vivrai la canne à la main et le chapeau huit reflets sur la tête et je leur ferai voir qu'il a du ressort, l'Ambroise. »

Et avec un petit rire satisfait, il s'est endormi d'un coup. À six heures, comme la veille, en bon ouvrier, il a mené son troisième assaut de la nuit puis a enfilé ses vêtements avant de partir en courant. Je me sentais mal dans ce rôle de pouliche, mon sexe qui était au repos depuis si longtemps était un peu douloureux après ses charges échevelées. Je suis restée fort tard au lit, un peu paresseuse, fatiguée, comme si c'était moi qui avais fourni toute l'énergie qu'il a dépensée.

Mercredi 3 février

Ce n'est pas dommage que l'épisode Ambroise soit passé, du moins sur le plan sexuel. S'il devait garder une telle fougue, ce sont plusieurs femmes qu'il faudrait à cet homme. Et j'ai compris pourquoi Lucienne l'a mis à la porte. Il est revenu hier après-midi pour un accouplement éclair sur la table. J'ai tenté de résister, le souvenir du banc m'a fait le repousser violemment. Mais il a insisté : « Tu es l'arbitre ou pas ? Moi, j'ai pas le temps, je me suis échappé une heure, mais les vieux me surveillent. » J'ai cédé. Trois fois encore cette nuit, il a mené la charge. Hier soir, au souper, il était pourtant un peu plus calme que les deux soirs précédents. J'étais assez furieuse de son intrusion dans l'après-midi. Je n'avais sans doute pas

été assez précise en proposant un règlement, mais il a coupé court à toute discussion en disant que puisque ce n'était pas interdit, c'était autorisé. Et je n'ai pas su quoi répondre. Mais il me prenait vraiment pour un objet qu'il ne jugeait même pas digne d'un brin de conversation. Il est vrai qu'il me saluait rarement, autrefois, avant le concours. Je n'étais sans doute bonne, à ses yeux, qu'à verser la goutte dans les tasses. Il redevenait aimable lorsqu'il avait épuisé son crédit auprès des autres et qu'il essayait de boire gratis. Trois nuits, c'était vraiment le maximum acceptable de la part d'un tel animal. Aussi, afin de retarder la montée de l'escalier, j'ai insisté pour qu'on mange la soupe d'abord, puis j'ai reposé la même question que la veille sur un sujet qui semblait l'intéresser :

– Alors comme ça, si tu gagnes, c'est Paris ? Pourquoi Paris, tu n'es pas bien ici ?

– Avec les vieux grigous qui me font trimer pour quelques sous, tu rigoles ? Et puis moi, je suis un gars de la ville, pas de la campagne. Ici, tout le monde se méfie de moi, même les femmes.

– Pas Lucienne !

– Une mijaurée ! Non, moi, il me faut une vraie femme. Une femme comme toi. J'en ai connu une ou deux dans le faubourg, mais surtout Berthe. Ah là là, j'étais le roi à l'époque. À dix-sept ans, je ne craignais personne...

– Pourquoi, tu avais des raisons de craindre quelqu'un ?

Il est resté la cuiller en l'air, pensif, puis il en a avalé le contenu, l'a posée dans son assiette et suggéré qu'on monte dans la chambre. Il m'a prise comme d'habitude, tout de suite et sans reprendre son souffle. Deux heures plus tard, il a remis ça. J'en avais marre, il était si brutal qu'il me faisait mal. Alors qu'il s'installait pour dormir en confisquant à nouveau l'écredon, j'ai allumé une bougie et je lui ai dit que je ne connaissais pas le faubourg.

– Pourquoi m'as-tu dit tout à l'heure que tu te méfiais ?

Il s'est calé sur l'oreiller, enfin détendu.

– Si j'avais des raisons de craindre ? Mais dans le faubourg, ma pauvre Rosa, tu ne dois jamais tourner le dos sous peine qu'un apache, comme ils nous appellent, y plante un couteau. À ce jeu-là, je n'étais pas manchot. Un soir que j'emmenais Berthe au beuglant, ils m'ont cerné à trois. Dame, j'ai pas hésité, on a sorti les surins. C'était Louis, leur chef. On s'est battus à la loyale. Avec moi, il est tombé sur un bec, et un bec pointu. Depuis ils doivent l'appeler « Loulou le balafré ». Et si deux autres de la bande n'étaient pas arrivés en renfort, je lui faisais la peau. J'aurais dû d'ailleurs, car ce salaud m'a donné. Le lendemain, j'étais logé à la Petite Roquette et après, le chat fourré...

– Le chat fourré ?

– Oui, je veux dire le juge (c'est rigolo, il dit « zuze ») m'a offert la vie de château.

– De château ?

– Oui, un vrai château, avec un grand parc et de grandes grilles et de grosses serrures sur toutes les cellules. Et aussi des gardiens avec des grosses galoches et des trousses de grosses clés dont ils se servaient pour nous caresser la gueule ou les dents. On m'avait catalogué « dur à cuire ». J'ai essayé de me montrer à la hauteur. Dès que j'ai pu, j'ai filé. À chaque fois, j'étais à peine arrivé dans le faubourg, j'avais à peine retrouvé Berthe, qu'ils me remettaient le grappin dessus. À la troisième évasion, ils m'ont envoyé à Belle-Île. Là, pour s'évader, il aurait fallu être champion de natation. Il y a deux prisons de jeunes à Belle-Île : la colonie des marins et celle des agriculteurs. C'est là que j'ai commencé à apprendre le métier de la terre. À la dure.

Il s'est arrêté de parler, m'a jeté un œil soupçonneux.

– Je te dis tout ça, Rosa, je ne sais pas pourquoi. Je ne l'ai jamais dit à personne, même pas à Lucienne qui cherchait à me tirer les vers du nez. Je risque gros, tu sais. Mais je crois que je peux te faire confiance. En tout cas, n'en parle jamais avant que je sois reparti à Paris. Après, je m'en fous.

– Bien sûr, Ambroise. Et même si tu as fait des bêtises de jeunesse, je t'aime bien. Et puis, c'est du passé tout ça, non ?

À l'évidence, ça lui faisait un bien fou de parler, de vider un sac si hermétiquement fermé depuis si longtemps, de partager tous ces souvenirs douloureux.

– Oui, du passé. Il y a plus de dix ans de ça. Belle-Île, c'était l'enfer. On y envoyait les crâneurs, les arsouilles, les frappes. Bien peu avaient une chance d'en sortir avant leur majorité, à vingt et un ans. Dans la colonie, il y avait deux groupes : les voleurs et les durs de durs. Pour avoir joué du couteau, j'étais dans le gang des terreurs. Si tu ne montrais pas que tu étais pire que les autres, c'était plus dur avec les colons qu'avec les gardiens qui pourtant étaient des brutes. Pour me faire respecter, j'ai tâté du mitard plusieurs fois. C'était pas le pire. Le pire, c'était le « bal ». Une piste sur laquelle tu devais courir nus pattes de huit heures du matin à cinq heures de l'après-midi. Si tu tombais, les gardiens, à deux ou trois, te refaisaient une beauté à coups de galoches. Plus ils me tapaient dessus, et plus j'avais envie d'en tuer un. Un jour, j'ai donné un coup de pelle à un maton particulièrement salaud, un vrai vicieux. Je suis passé du château à l'abbaye. Ils m'ont envoyé en enfer, à Eysses, dans le Lot-et-Garonne. J'avais pris du grade. D'insubordonné, j'étais devenu irrécupérable « inamendable » comme ils disaient. Quelques jours après mon arrivée, un type s'est suicidé. Dans le cimetière, on enterrait chaque année plus de jeunes de la colonie que d'habitants des alentours. J'ai compris qu'ici, je risquais d'y laisser ma peau, ou alors, il fallait changer de tactique. Je suis devenu un prisonnier modèle. Le plus haï des autres taulards et le chouchou des matons (en disant cela, qu'il prononce « çouçou », il fait encore plus petit garçon et pourtant ce qu'il raconte me glace le sang). Chaque fois qu'ils me citaient en exemple, les autres me tombaient dessus. De toute

façon, la violence était côté vauriens comme côté gardiens. Il n'y avait pas de zone neutre. Alors j'ai choisi mes ennemis et aucune raclée ne m'a fait changer de camp. J'étais volontaire pour toutes les corvées. J'appliquais le règlement sans broncher, je mangeais leur soupe pour les cochons en faisant semblant d'aimer ça. On travaillait huit heures par jour, sans être payés bien sûr, et ensuite, comme il fallait nous éduquer, il y avait école, à partir de cinq heures de l'après-midi. Pour la première fois, j'ai été un bon élève. Bien entendu, je ne rêvais que d'une chose : m'évader. Mais comment ? Peu après mon arrivée, trois types costauds ont tenté la belle. Ils sont revenus le lendemain matin, sous bonne escorte, encadrés par les fourches et les fusils des paysans. Un gardien qui n'appréciait pas trop ces méthodes et qui, je crois, m'aimait bien, m'a raconté la magouille. Certains matons laissaient volontairement des taulards s'échapper. Les paysans du coin, prévenus, leur mettaient la main au collet et les livraient ficelés comme des rôtis. La prime était de cinquante francs par prisonnier ramené. Les matons et les péquenots faisaient part à deux.

Il est resté un moment silencieux, le regard fixé sur ses pieds. Lorsqu'il a levé les yeux vers moi, les traits durs, il semblait émerger d'un cauchemar.

– Je peux vraiment te faire confiance, Rosa ?

Il a repris son récit :

– Je les ai bien eus. Je me suis évadé en plein jour, sous la carriole du sous-préfet de Villeneuve-sur-Lot qui était en visite. « Tout est bien, tout est bien », répétait ce type qui avait revêtu son uniforme des grands jours. Il aurait fallu lui offrir une semaine de villégiature pour qu'il commence à comprendre. Pendant que ces messieurs s'en mettaient plein la panse après une visite rapide, on m'avait chargé, comme homme de confiance, de dételer son cheval, de le panser puis de préparer la carriole pour son départ. Je me suis glissé dessous. Je crois que mon copain maton m'a vu, mais je n'en suis pas sûr. Alors qu'on approchait de Villeneuve, je me suis laissé tomber sur la route et je me suis caché dans un bosquet. J'ai marché la nuit pendant une semaine. Je buvais aux rivières et gobais des œufs volés dans les poulaillers des rares fermes où il n'y avait pas de chien. J'avais d'abord pensé retourner dans le faubourg, c'était ma vie. Et Berthe, qui la protégerait si je ne rentrais pas ? Mais comme d'habitude, c'est là qu'ils viendraient me cueillir. À la réflexion, j'en avais assez de déroutier, j'ai décidé de me faire oublier. Le vieux, sa vieille et leur fille idiote ont cru à l'histoire que je leur ai racontée. Au prix que j'ai accepté d'être payé, ils m'auraient cru si j'avais dit que j'arrivais de la Lune. Et puis j'avais un peu appris le métier. Je ne sais pas si je suis rayé des listes de la police, mais avec le concours, je vais retourner chez moi. J'ai changé depuis. Pas à cause du bagne. À cause des amis et des gens comme toi. J'avais envie qu'on m'aime bien plutôt que de faire peur. Et puis quand on est habillé en milord, on n'a pas peur d'être arrêté...

Il a semblé sortir à nouveau de son rêve, il a souri.

– Bon, mais si je veux gagner le concours, il faudrait peut-être y aller. Après avoir réalisé la même performance, il m'a quittée au petit matin. Mais au lieu de partir en catimini comme il l'avait fait les deux premiers matins, il m'a tapoté l'épaule.

– Combien de fois on l'a fait déjà ? Neuf ? Non, dix, non ? C'est pas mal, hein ? Ah, et puis je t'ai dit tout ça, Rosa, parce que j'ai confiance en toi. Mais si tu parles avant que je sois parti, je te tuerai.

Je ne doute pas qu'il ressortirait le surin, comme il dit.

Et voilà, j'ai passé la première épreuve. La suivante me terrifie, elle s'appelle Arsène. Comment vais-je pouvoir ?

CHAPITRE XIII

ARSÈNE

Ce dimanche-là, après l'office, Valine et Rosa marchèrent. Cette dernière redoutait Arsène, cet homme cupide et puissant. Que venait-il faire dans cette histoire ? Les arguments donnés par Martin n'avaient pas complètement convaincu la jeune femme qui portait peu d'intérêt aux affaires politiques. Elle se tenait sur ses gardes, redoutant une machination dont elle serait ou la victime ou la complice involontaire. À la réunion du cercle des parieurs où Léon et Marcellin étaient encore absents, Arsène en arrivant était d'humeur mutine. Il annonça qu'il payait une tournée générale, ajoutant devant les mines réjouies et étonnées car sa laderie était célèbre :

– Mes amis (le terme fit sursauter Martin), mes amis, lorsque vous m'aurez élu maire, il y aura tournée générale à chaque réunion du conseil. Celles auxquelles nous assistons sont un peu tristes, précisa-t-il, son œil vrillant vers le maire. Il faut de la bonne humeur dans les affaires.

– Elles seront payées par les électeurs, tes tournées, je suppose, susurra Martin avec un mauvais sourire.

Rosa, taciturne, resta calée dans son fauteuil toute la soirée, déléguant à Ambroise et à Florimond le soin de remplir les verres. Désormais, tous les membres du cercle, Victor compris, venaient la saluer à leur arrivée et à leur départ. Il y avait certes quelques variations dans cette unanimité, les sentiments allant de la tendresse à la crainte d'être mal noté en passant par un certain respect pour cette femme forte. S'ils parlaient toujours entre eux, ils cherchaient maintenant à associer Rosa à leurs disputes ou discussions. Voilà désormais qu'on la prenait à témoin dans les chicanes sur le meilleur moyen de se débarrasser des charançons ou la date idéale pour la taille des pommiers. En quittant la soirée, personne ne souhaita bonne nuit à Rosa ni d'ailleurs à Arsène. Elle attendit que le dernier sorte pour mettre la barre sur la porte et se retourna vers le fermier, assis à la grande table. Il la fixait avec un sourire qui la mit mal à l'aise.

Lundi 8 février 1902

J'avais pensé qu'en cinq jours, entre Ambroise et Arsène, j'aurais le temps de me préparer à cette épreuve. Ce n'était pas le cas et il était là hier soir, dans l'attente, avec cet air arrogant qu'il sait prendre et que je lui ai déjà vu lorsque nous avons discuté à propos de la ferme de Mathieu voici quatre ans maintenant. Je suis sûre qu'il adopte cette attitude lorsqu'il doit traiter une affaire. Prendre l'adversaire de haut, c'est sa méthode.

Les autres à peine partis, je me suis affairée à servir la soupe aux poireaux qu'un début de dégel m'a permis d'arracher au jardin. Il ne disait pas un mot et je n'avais pas du tout l'intention de rompre le silence. Mais je me sentais coupable de ne pas être assez arbitre. Après tout, il devait avoir sa chance comme les autres, même si je pense, comme les autres, qu'il n'en a aucune. Pourquoi s'est-il inscrit ? Il a mangé, un peu guindé, sans me lâcher du regard, il ne faisait pas de bruit en mangeant. J'avais le nez baissé sur mon assiette, attendant l'attaque qui ne venait pas et je n'osais pas le regarder, craignant ou bien de m'effondrer en larmes ou bien de l'insulter, manière de me défendre de son comportement agressif.

Son écuelle vidée, c'est lui qui a parlé le premier d'une voix qu'il voulait conciliante.

– Rosa, tu ne m'aimes pas, hein ?

– Pourquoi poses-tu la question ? Tu veux qu'on t'aime ?

– Tout le monde veut être aimé. Moi comme les autres. Mais je sais bien qu'il n'y en a pas beaucoup dans la commune ni même dans le canton, qui me portent dans leur cœur. Ceux qui me disent qu'ils m'aiment, c'est toujours par intérêt. Il y a des moments où je me dis que personne ne m'a jamais parlé que pour mon argent.

– L'argent, justement, il t'aime, non ?

– Et tu crois que ça suffit, l'argent, pour être heureux ?

– Je ne sais pas si ça rend heureux, je n'en ai jamais eu. Mais en tout cas, ceux qui n'en ont pas sont malheureux. Et tu crois que ce que j'ai fait avec Ambroise et que je vais faire avec toi et les autres, c'est par plaisir ? Non ! Toi, tu es si riche que tu ne manqueras jamais. Alors si tu n'es pas heureux...

– Mais Rosa, toi si intelligente, tu t'imagines que je suis né comme ça, riche ? Nous étions trois enfants, j'étais le dernier et pas le mieux loti. J'ai hérité d'un bout de ferme à la mort de mon père et il a fallu que je travaille d'arrache-pied pour devenir ce que je suis. Tu crois que l'argent ça te tombe tout cuit dans le bec ?

Il a pris le ton d'un instituteur devant un élève demeuré :

– Pour être riche, ma pauvre Rosa, il faut le vouloir en se levant chaque matin, travailler comme un damné, économiser sou à sou, ne jamais rien lâcher dans les affaires. On se dit : « Je vais faire ma pelote et puis je me reposerai », mais que nenni. Être riche, Rosa, c'est un métier terrible. Il n'y

a jamais de repos. Si tu t'arrêtes, tu vois fondre ton capital. Mais ton capital, c'est ta vie. Qui peut accepter de voir sa vie s'effiloche ? Qu'est-ce que je serais si je n'étais pas riche ? L'argent, c'est ma protection contre les autres. Tous ceux qui m'envient et me jalouent me cracheraient dessus si je n'en avais plus. Mon parapluie, c'est l'argent. Tu m'imagines pauvre, Rosa ? Impossible ! Et puis mon métier maintenant, c'est de faire de l'argent. Si je n'en gagne pas toujours plus, de quoi j'ai l'air ? À quoi je sers ? Quand tu es riche, tu n'as qu'une issue à ta vie : t'enrichir un peu plus. Sinon, à quoi bon les sacrifices, les jours et les nuits à calculer ? Je sais bien que j'en ai plumé plus d'un. Ils seraient trop contents de me voir sur la paille. Non, Rosa, je ne suis pas dupe. L'argent ne rend pas heureux, mais il permet d'acheter ce qui ressemble à l'amour. C'est du toc, mais on peut se convaincre que ça y ressemble. Plus j'ai d'argent, et plus on fait semblant de m'aimer. Mais si je donne de l'argent pour qu'on m'aime, il faut que j'en gagne. Toujours plus, car qui peut dire qu'il a assez d'amour ? Tu ne souhaites pas qu'on t'aime, toi ?

– L'amour de mon Mathieu me suffit.

– Je sais. Ce que tu fais est touchant. Il y a dans le concours quelques brutes qui ne s'en soucient pas, mais moi je sais que tu fais un énorme sacrifice pour Mathieu. Et je te respecte pour ça.

– Est-ce que je peux te poser une question ?

– Oui, bien sûr.

– Pourquoi tu fais le concours ? Pour gagner encore plus ?

– Bien sûr que non. Mais je te dirai ça demain soir, ou après-demain. J'ai encore besoin de réfléchir. En attendant, pour répondre un peu à ta question, je vais t'étonner en te disant que je ne vais pas, comment dire... concourir. Pour le moment, je ne veux pas coucher avec toi. Simplement être juste à côté de toi, mais ne crains rien. Tu m'as dit l'autre jour que tu ne voulais pas de moi. Je comprends ça. Tu vois bien que je ne suis pas aussi riche, donc idiot, que tu le penses. Maintenant, montons, car je ne suis pas du soir et je me lève tôt.

Je me suis isolée dans la petite chambre pour me mettre en tenue de nuit. En entrant dans la grande, il me semblait que cette fente pratiquée sur le devant de ma chemise de nuit me dévoilait tout entière. Arsène s'était couché, les draps jusqu'au menton. La chemise de nuit que je lui avais donnée était sur la chaise. Il avait gardé sa chemise et son caleçon long. Je me suis allongée avec circonspection près de lui. J'avais froid. Je craignais que, contrairement à ce qu'il avait dit, il veuille... Mais non. Comme il restait silencieux et inerte, j'ai éteint la bougie d'un pincement de doigt mouillé et j'ai attendu.

Je l'entendais respirer près de moi. Un souffle court de gros, mais pas cette respiration apaisée que donne le sommeil. C'est moi qui ai rompu le silence.

– Ça ne te suffit pas d'être riche, pourquoi veux-tu être maire ?

Sa respiration s'est accélérée.

– Parce que je trouve que Martin manque d'ambition. Il devrait, à l'heure qu'il est, être conseiller général ou député. Comment veux-tu que notre village prenne de l'importance si son chef ne vise pas plus haut que le clocher ?

– C'est si important que ça ? Martin consacre tout son temps aux affaires de la commune. S'il avait un mandat plus important, il négligerait les habitants...

– Il faut déléguer. Déléguer. Payer des gens pour ça.

– Mais Martin ne réclame rien pour ce qu'il fait. Et qu'est-ce que ça t'apporterait, d'être conseiller général ou député ?

– La politique, c'est important. Tu ne peux pas comprendre, mais pour faire des affaires, il faut être bien placé, avoir des relations. Je sais faire ça, moi. Martin, lui, ne saura jamais.

J'ai préféré ne rien répondre. J'ai laissé passer un peu de temps. Pas longtemps. Quelques minutes plus tard, il ronflait. Si fort que, quand l'horloge a sonné une heure du matin, je me suis levée avec l'intention d'aller dormir dans la petite chambre. Il s'est réveillé et m'a rattrapée par la chemise : « Reste. »

J'ai passé une mauvaise nuit, mais après tout, je devais respecter le contrat. Et j'étais heureuse et soulagée qu'il s'abstienne de me toucher.

Mardi 9 février 1902

Hier soir, Arsène était plus détendu. Il est arrivé tout sourires et a mangé sa soupe avec entrain, me racontant en riant fort quelques histoires un peu cochonnes qui traînent sur les champs de foire. Je pense qu'il m'a épargné les plus crues. J'avais préparé des pommes au four qu'il a mangées avec appétit. Après avoir débarrassé la table, je me suis préparée à monter, mais il est resté à table, semblant m'attendre.

– Rosa, m'a-t-il dit, il faut qu'on parle.

Je suis revenue m'asseoir face à lui. Il a pris une grande respiration, comme s'il manquait d'air.

– Tu sais ce qu'on a dit hier soir, à propos de l'argent. Il faut ajouter autre chose. À quoi ça sert de devenir riche ? Je commence à prendre de l'âge.

– Arsène, tu as quarante ans...

– C'est bien ce que je dis. Je commence à prendre de l'âge. Et ça m'amène à me poser des questions. À quoi ça sert, tout ça ? À quoi ça aura servi toute une vie de travail si... par exemple si je meurs sans héritier ?

– Et pourquoi n'en as-tu pas eu ?

– Amélie m'a bien aidé dans mon travail, mais elle n'a pas pu en avoir. Toujours est-il, Rosa, que je vais répondre à la question que tu as posée hier soir. Je me suis inscrit au concours parce que je voudrais te proposer... une... une affaire en quelque sorte.

– Mais...

– Laisse-moi parler, tu pourras me répondre après. Voilà... comment dire...

Moi, j'ai de l'argent, beaucoup d'argent. Et toi, tu n'en as pas. Je sais bien que tu vivotes avec les quelques sous que te rapporte le café, mais si tu as accepté de faire l'arbitre de ce pari merdeux, c'est que tu es bien décidée à gagner de l'argent. Et, de ce point de vue, j'admire ton courage.

– Mais...

– Laisse-moi finir. Donc j'ai de l'argent et tu en as besoin. Au point de ne pas hésiter à coucher avec neuf hommes pour t'en procurer. Alors que tu peux en gagner beaucoup plus en couchant avec un seul : moi.

– Si c'est comme la nuit dernière...

Il s'est énervé.

– Laisse-moi finir ! La nuit dernière, je l'ai fait exprès. Et je vais le refaire cette nuit et la nuit prochaine. Pas parce que je ne te trouve pas à mon goût, bien au contraire. Tu es un joli brin de fille et aucun des concurrents ne se plaint que ce soit toi l'arbitre. Mais je ne veux pas me mélanger à ces gens-là. Tu vois, Rosa, je veux ton bonheur. Et je veux que plus jamais tu ne sois obligée de refaire quelque chose d'aussi moche. Non, non, je veux dire, ce que tu fais pour Mathieu est très bien, mais je ne veux pas que tu sois pauvre. Aussi, je suis prêt, dès que le concours sera terminé, à te payer une pension alimentaire jusqu'à la fin de ta vie...

– Et en échange ?

– Comme tu y vas. Il n'est pas question d'échange. Non, c'est... quelque chose qui nous rendrait heureux tous les deux. Tu vois, Rosa, j'y ai beaucoup réfléchi et je voulais t'en parler tranquillement, c'est pour ça que je me suis inscrit au concours, car je sais bien qu'autrement, tu ne m'aurais pas écouté. Voilà ce que je pense : toi, tu as besoin d'argent, et moi, je veux un héritier. Tu comprends, il n'y a qu'un enfant qui aime son père sans se demander combien ça va lui rapporter. Et puis, au moins, ma fortune servirait à quelque chose, tandis que si je n'ai pas de descendant... Mon frère est resté vieux garçon. Ma sœur a une fille idiote. Si elle hérite de moi, elle dilapidera tout ce que j'ai gagné, non par jouissance, ce que je pourrais concevoir, mais par bêtise, en un rien de temps.

– Je ne comprends pas bien.

– C'est pourtant simple. Quand toute cette affaire sera terminée, on fait un garçon ensemble et, en échange, je te paie une pension jusqu'à ce qu'il soit majeur. Je t'achèterai une plus belle maison que celle-là pour tes vieux jours et tu vivras bien...

– Et si c'est une fille ?

– Ah non ! Pas une fille. Un héritier, je veux un héritier.

– Mais si c'est une fille ?

– Eh bien... eh bien tu la garderas. C'est bien, une fille, non ? Ça te plairait ? Et on recommencera pour faire un garçon.

– Et pourquoi tu ne divorces pas d'Amélie ? Tu épouses une jeune femme et vous faites des enfants... Et d'ailleurs, qui te dit que ce n'est pas toi qui ne peux pas avoir d'enfant ?

– Non, non, c'est Amélie. Et puis non, le divorce, non !

– Et pourquoi donc ?

– Ben, ce serait compliqué. Bon, tu vas comprendre. On est mariés sous le régime de la communauté des biens...

– ... et tu devrais partager ta fortune en deux ? C'est ça ?

– Enfin, oui et non... Mais réponds-moi : qu'est-ce que tu penses de notre affaire ?

– Encore une question, Arsène. Pourquoi tu n'as rien fait la nuit dernière ni cette nuit ?

– Ben c'est que, voilà... si tu te retrouves enceinte, je veux être sûr que ce soit de moi. Je ne vais quand même pas payer pour le gamin d'un autre. Alors on attend que tout soit passé et on... on fait affaire.

« On fait affaire ! » J'avais envie de lui cracher à la figure. Je me suis dominée avec peine et je me suis tue. Puis, après un long silence, je l'ai regardé droit dans les yeux et je lui ai répondu :

– Et Mathieu, tu le vois où dans ton tableau ?

Il a pris un air ennuyé.

– Rosa, il faut que tu sois réaliste. C'est justement parce que Mathieu n'a aucune chance de s'en sortir que je te propose de t'aider. Il n'y a pas de miracles, tu sais bien. Mathieu est condamné, tout le monde le dit. Je l'aime bien, Mathieu. Et si tu m'avais demandé de t'aider, je t'aurais avancé l'argent pour le sanatorium. Mais maintenant, c'est trop tard. C'est une question de peu de temps, il faut que...

– Tu as parlé à ta femme de cette...

J'ai lourdement appuyé sur le mot « affaire ».

– Rosa, il faut que tu saches que le secret des affaires, c'est le secret, justement, la discrétion, tu comprends. Il faut d'abord qu'on se mette d'accord tous les deux, après on verra ce qu'on fera.

J'ai observé un long silence. Je tremblais de rage, mais j'essayais de le dissimuler. J'ai dit :

– Et pourquoi moi ?

– Rosa, je ne veux pas te flatter, mais tu es jeune, en bonne santé, intelligente et tu as du caractère. Les chiens ne font pas des chats.

– Je ne peux pas te répondre maintenant, Arsène. Il faut attendre la fin du concours, de toute manière.

– À la bonne heure. Je vois que tu es une femme réfléchie, Rosa. Mais fais-moi confiance, tu n'as pas à te faire de mauvais sang pour ton avenir. Il a ronflé autant que la nuit précédente. Le mercredi soir, j'ai proposé qu'il rentre chez lui. Il voulait me parler, il l'avait fait. C'était inutile de poursuivre. Il en est convenu et rentré chez lui après la soupe, content sans doute de retrouver son lit.

Valine commence à m'énervier. Elle m'a dit : « Le prochain, c'est Alphonse. Prépare-toi au grand frisson... » Elle ne supporte pas que je ne lui raconte pas les détails, prétend qu'elle ne me cache rien et qu'elle serait une tombe

*si je lui racontais tout. Pas question. Alphonse... tout cela à cause de lui...
Mais après tout, c'est grâce à son pari idiot que Mathieu est soigné.*

CHAPITRE XIV

ALPHONSE

Ce mercredi-là, Marcellin, l'ami d'enfance, passa chez Rosa de bonne heure et lui laissa sa carriole aux roues caoutchoutées attelée du superbe alezan demi-sang. Il lui confirma que c'était mieux comme ça, car sa femme, au courant du concours, prenait la chose assez mal et il ne voulait pas envenimer la situation. Rosa partit à huit heures. Elle déjeuna en picorant dans les provisions qu'elle avait emportées dans un panier posé près d'elle sur le plancher de la voiture. Elle se sentait glacée. Ce n'était pas tant le froid, pourtant vif, qui en était la cause que la visite qu'elle faisait à son mari ; la première depuis le début de la compétition. Bien entendu, il n'était pas question de lui avouer son rôle, mais l'idée de mentir à Mathieu la torturait. Et, bien évidemment, il s'informerait du déroulement de l'affaire. Que lui répondre ? Depuis la première heure, elle avait toujours abordé les difficultés avec Mathieu sans détour. Sa philosophie simple consistait à vider tout abcès dès qu'il apparaissait. L'inconfort qui en découlait lui paraissait bien léger comparé aux innombrables complications d'un mensonge qui, généralement, en appelait beaucoup d'autres. Et puis elle ne s'estimait pas assez intelligente ou hypocrite pour tricoter des tissus de cachotteries et considérait que son esprit avait mieux à faire que de s'embourber dans de tels artifices. En revanche, si elle avouait son implication dans le concours, elle tuait Mathieu car il n'aurait pas accepté une seconde, pensa-t-elle, le sacrifice de sa femme et aurait quitté l'hôpital séance tenante. Elle se prépara néanmoins, s'il posait encore des questions sur la provenance de l'argent, à dire – presque – la vérité.

Ce fut une Rosa frigorifiée qui se présenta à l'heure des visites du sanatorium. Ses spéculations furent balayées d'un coup d'œil. Épouvantée, elle sut qu'elle n'aurait pas à mentir lorsqu'elle aperçut Mathieu. Il gisait sur une chaise longue dans l'immense galerie, enseveli sous plusieurs couvertures de laine et coiffé de son éternelle casquette, le teint cireux, sans force, les paupières à demi fermées sur des yeux vitreux. Il retrouva un peu d'énergie à l'arrivée de Rosa qu'il n'attendait pas avant un mois. Destabilisée par la vision de son

homme abattu par la maladie, elle bafouilla quelques nouvelles du village que lui demandait Mathieu. Il avait, semble-t-il, oublié l'affaire du concours. Il s'anima lorsque, en réponse à une question, elle lui précisa qu'elle était venue non pas avec la charrette de Martin mais avec celle de Marcellin.

– Marcellin ? Il t'a prêté sa belle carriole à roues caoutchoutées ?

Elle se força à plaisanter.

– Tu es jaloux ?

– Oh non, j'ai confiance en toi, mais pas en lui. Il aurait bien une idée derrière la tête, ce gros portefeuille ambulancier. Mais au moins, ça me rassure pour la suite...

– La suite ? Quelle suite ?

– La suite. Tu sais bien. Je n'en ai plus pour longtemps, ma pauvre femme. Et tu dois me promettre de ne pas rester seule.

Une bouffée de colère la submergea.

– Mathieu, tais-toi. Tu dis n'importe quoi. Tu vas guérir, je te l'ai dit. Ils vont te tirer de là.

Il eut un de ces rictus qu'elle détestait, annonçant une réplique grinçante :

– Oui, ils vont me tirer de là... par les pieds.

– Arrête, Mathieu. On va faire ce qu'il faut. Tu vas revenir à la maison !

Il eut un sourire las.

En sortant du sanatorium, elle était épuisée.

Elle prit une chambre à l'*Auberge du Lion d'Or*, s'allongea sur le lit et pleura longuement. Si elle avait eu à se poser la question, elle n'aurait su dire si ses larmes étaient dues à l'état pitoyable de Mathieu ou au terrible sentiment d'échec personnel qu'elle ressentait. S'était-elle sacrifiée pour rien ? Ou par orgueil ? La nuit tombée, elle grignota le reste de ses provisions et se coucha dans l'espoir de dormir. Jusqu'à cette vision de son mari enseveli sous les couvertures, elle n'avait jamais douté qu'il s'en sortirait si on pouvait le soigner. Elle croyait en la médecine comme elle croyait au Bon Dieu. Toute la nuit, une peur lancinante la tint éveillée. Elle attela avant le lever du jour et fouetta le cheval dès les premières lueurs. En approchant du village, elle se souvint que dimanche soir commencerait le tour d'Alphonse et cette idée la tortura. Quand Valine vint lui rendre visite, elle s'effondra en larmes dans ses bras. « À quoi bon ? À quoi bon tout ça ? » Valine essaya en vain de la distraire en lui racontant mille anecdotes rapportées par Florimond de ses tournées. Ce soir-là, Martin, arrivé tard et la trouvant en petite forme, au lieu de la poignée de main habituelle, lui claqua un baiser sur chaque joue. En partant, il récidiva. Elle accueillit cette manifestation d'amitié avec reconnaissance. Elle s'accrochait à tout signe de réconfort.

Le dimanche soir, Alphonse, un peu dépit , regretta que Gustave n'ait pas montré le bout de son nez. Elle nota encore une fois l'absence de Marcellin et de Léon à la veill e d'armes. Célestin ne fit qu'un passage rapide et, sitôt son café – sans goutte – avalé, repartit sans avoir dit autre chose qu'un « bonsoir » grognon. Alphonse plastronnait. Enfin, c'était son tour. Victor s' nerva lorsque, pour la troisième fois, il répéta qu'ils pouvaient tous d'ores et déjà passer à la caisse. Rosa n'eut pas besoin de décréter que l'heure était venue, ils partirent dans la neige qui était tombée.

Fiche d'Alphonse

Lundi 14 février

Alphonse après Arsène. Il y a décidément de mauvais moments à passer dans la vie. Hier soir, Alphonse a donné une démonstration de ses plus mauvais côtés. H bleur, fanfaron, vantard, jaseur... J'ai regardé dans le dictionnaire que Mme Leclerc m'a offert pour mon certificat, il méritait tous ces adjectifs. Il parlait plus fort encore que d'habitude. Comme si ce concours avait été organisé uniquement pour qu'il puisse démontrer sa supériorité sur tous les autres. Dans ces moments-là, je le giflerais tant il m'insupporte. Il s'est disputé avec Victor et j'ai espéré un moment que Victor le bouscule pour le ramener à plus de modestie. Le petit Ambroise n'était pas très content non plus. Depuis qu'il m'a raconté son adolescence, j'ai de la tendresse pour lui, même s'il me fait un peu peur.

La porte fermée, je redoutais qu'il monte tout de suite, comme Ambroise l'avait fait, et qu'il passe à l'acte sans tarder, histoire de mettre en œuvre sa prétendue supériorité au lit. Mais non, il a quitté le thème du concours pour parler de tout autre chose : ses vaches, le cochon qu'il a tué et salé jeudi dernier. Il a redemandé de la soupe et ne semblait pas pressé.  tonnant après ses vantardises en public. Un vrai moulin à paroles. Après la soupe, il m'a demandé un café arrosé. Je n'étais pas mécontente qu'il traîne, car je n'étais pas pressée de me coucher auprès de ce cr neur. Comme avec Ambroise, je l'ai aiguillé sur le thème du concours.

– Qu'est-ce qui t'a pris de lancer ce pari stupide, Alphonse ?

– Stupide, stupide, pas si stupide que ça. Parce que cette fois, je vais lui river son clou, au charron. Ils disent tous que je me vante, mais il n'y a qu'à demander aux alentours. Tiens, par exemple, la Rosine de chez Casimir, quand elle vient à la maison, tous les voisins le savent. Elle ne crie pas, elle gueule de plaisir. Et c'est pas la seule. Tandis que le Gustave, avec son Adèle...

– On dit que tu voulais l'épouser, Adèle.

– Ce n'est pas la meilleure idée que j'aurais eue. Et puis d'abord, le célibat me va mieux que le mariage. Je n'ai plus de femme, mais j'ai toutes celles

que je veux.

– Enfin presque...

– Oh ! mais tu ne sais pas tout. Les filles de ferme, d'accord, mais il y en a deux ou trois au village qui portent des cornes que je leur ai faites. Mais là, bouche cousue...

– Tu en es fier ?

– Tout le monde ne peut pas en dire autant, et surtout pas Gustave. Tu vas voir, tu risques d'être déçue quand ce sera son tour.

– C'est si important que ça ?

– Tu parles !

– Oui, bon... Allez, il se fait tard, on va peut-être...

– Je reprendrai bien un verre, si tu veux bien. Je peux payer.

– Mais non, c'est gratuit ce soir.

Il a continué à énumérer ses conquêtes et, échauffé par le verre de gnôle puis le suivant qu'il s'est resservi lui-même, il a fini, sous le sceau du secret, par me dévoiler le nom des cocus. Comme toutes les femmes du village, je le savais de longue date. Merci Florimond et Valine.

La pendule avait sonné minuit depuis un moment et j'avais dispersé les braises de la cheminée quand il s'est levé de table comme à regret. Il continuait à parler, mais le ton de sa voix avait baissé. Quand je lui ai tendu la chemise de nuit, il a ricané.

– Eh oh, j'ai pas besoin de ça moi, bordel, je dors tout nu avec les filles.

– Je ne suis pas une fille.

J'ai enfilé ma cote de mailles, comme ils disent dans le livre de Walter Scott. Il m'avait plu, ce livre. Après, j'appelais mon bûcheron de mari « Mathieu des bois ». Ça le faisait rire. Lui aussi avait adoré l'histoire. Quand je suis revenue dans la chambre, il avait jeté la chemise de nuit sur la descente de lit et s'était couché, couvert jusqu'au cou. Cela m'était égal. Ce que je ne veux pas, c'est que ces hommes me touchent ailleurs que là où ils veulent en venir. Je n'ai donc rien dit et je me suis couchée à côté de lui.

– Tu dors toujours avec ce truc-là sur le dos ?

– Sauf avec mon mari.

– J'aime pas ça.

J'ai pris une voix coupante comme le vent qui soufflait dehors.

– C'est à prendre ou à laisser. Les autres l'ont accepté. Il n'y a pas deux poids deux mesures. Tu as vu qu'il y a une fente pour faire ton affaire.

– Oh, Ambroise et Arsène n'ont pas dû te faire beaucoup de mal...

– Je ne te conseille pas de me faire mal, Alphonse, si tu veux qu'il y ait une deuxième nuit. Et pour juger des performances des autres, l'arbitrage c'est mon affaire, pas la tienne. On verra dans six semaines qui a gagné le pompon. Tu es le troisième.

– Tu veux que je te dise, ta camisole, ça me coupe mes effets.

– ...

– C'est vrai qu'il faut y mettre chacun du sien. Toi, tu...

– Moi, j'arbitre, c'est tout. Ce n'est pas moi qui ai lancé ce concours...
– ... imbécile, je sais. Mais si l'arbitre est contre moi !
– Je ne suis pas contre toi, je suis à côté de toi. Tu as assez répété qu'on allait voir ce qu'on allait voir. Je suis là pour voir.
Il a marqué un long silence. Sa tension intérieure était palpable, sa respiration courte.

– Je reviens, a-t-il dit en quittant le lit.
Il est descendu à la salle, tout nu, et j'ai pu voir que sa bête pendouillait. Quand il est remonté une demi-heure plus tard, il a fait irruption dans la chambre en titubant un peu, s'est planté devant moi.

– Parfaitement, je suis un étalon. Et je vais te... je vais te...
Puis il s'est glissé dans le lit, son visage près du mien. Il empestait l'alcool. Il a tenté de relever ma chemise de nuit, je l'ai rabattue sèchement sur mes jambes. J'étais déterminée : ce serait la fente ou rien du tout. Sa main gauche est venue se poser sur mon sein. Il s'est approché et a tenté de m'embrasser. Je l'ai repoussé. Il s'est éloigné d'un coup.

– Puisque c'est ça, je préfère dormir. T'es bonne à rien.
– Qui est-ce qui est bon à rien, Alphonse ? j'ai demandé doucement. Il me semble avoir vu que...

J'ai posé ma main sur son sexe. Il était minuscule et mou. J'ai baissé le ton, avec un soupçon d'ironie :

– Est-ce que par hasard tu ferais flanelle, Alphonse ?
Il a laissé filer un soupir, comme s'il libérait une pression devenue explosive.

– Je ne comprends pas. Je crois que c'est toi qui... C'est la première fois que...

Conciliante, j'ai demandé :

– La première, vraiment ? Tu sais, Alphonse, ce n'est pas grave. À moi aussi il m'arrive de ne pas avoir envie. Tu dors un peu et tu vas voir, tout ira bien. Il paraît que ça arrive parfois...

– Aux autres aussi ? a-t-il demandé, un peu d'espoir dans la voix.

– Je n'ai rien à dire sur les autres.

– Oui, ça m'est arrivé une fois, avec Marguerite, la bonne d'Amédée. Mais on faisait ça dans le coin d'un champ, il faisait froid et il pleuvait. C'était pas pareil.

– Dors, Alphonse, on verra ça demain matin.

Je lui ai passé la main dans les cheveux. Il s'est encoigné contre moi. Ce n'était plus le grand Alphonse, mais un enfant. Son souffle s'est ralenti. Il s'est approché de mon visage. J'ai tourné la tête pour éviter son haleine puante, mais j'ai glissé ma main sur sa poitrine, très velue. Il s'est endormi d'un coup.

À six heures, il a posé la main sur mon ventre, s'est rapproché puis :

– Bon, il faut que j'y aille, les bêtes...

Alors qu'il quittait la pièce, la main sur la clenche, il a hésité une seconde

puis s'est tourné vers moi.

– Excuse-moi, Rosa, je me...

– Ne t'excuse pas, Alphonse, ça ira mieux ce soir.

Il a fermé la porte.

Mardi 15 février

Alphonse était un peu mal à l'aise hier soir. Aux allusions des autres qui s'étonnaient un peu qu'il ne vante pas sa performance de la nuit dernière, il répondait par des mimiques, des sous-entendus. Tout allait bien, merci... Après le départ des autres, il est devenu humble et discret. J'ai demandé :

– Ça va ?

Il a répondu sobrement que oui, a mangé sa soupe et bu un café sans goutte. Il semblait calme, bizarrement tendu par en dessous, mais faisait des efforts pour n'en rien laisser paraître. Pour une fois, il n'effilait plus sa moustache à chaque phrase d'un air satisfait. Pour le détendre un peu, je l'ai orienté sur le seul sujet qui l'intéresse vraiment, sa bagarre permanente avec Gustave.

– C'est un peu ta faute et celle de Gustave, toute cette affaire, tu ne penses pas ?

– Ben oui, la faute de Gustave. Mais c'est pas la première fois. Depuis toujours, il me pourrit la vie.

Il était lancé. Tout y est passé. Leur compétition à l'école, lorsqu'ils avaient chacun leur bande et qu'ils s'administraient des raclées mémorables, sa fureur lorsqu'il a eu le certificat d'études et qu'on l'a quand même envoyé au cul des vaches. Il était bon élève et aurait voulu être instituteur. Mais la mort de ses parents a tout compliqué et sa tante Gertrude qui l'a recueilli ne voulait pas s'embarrasser de ce gamin trop remuant à son goût. Il a donc, la rage au cœur, appris le métier de paysan, mais sa vraie blessure, c'est que Gustave, lui, qui avait raté le certificat, a été envoyé en apprentissage au chef-lieu. On récompensait le mauvais et on punissait le bon. Et l'autre qui gonflait les biceps quand il revenait au village, avec ses prétentions à tout savoir sur la mécanique et le progrès. Il a même fait un voyage à Paris. Le pire, c'est quand son père l'a aidé à ouvrir son échoppe. Alors là, ça dépassait les bornes. Ça ne lui suffisait pas, à Gustave, d'être cajolé par tout le monde, il fallait en plus qu'il vienne le provoquer ici, avec sa forge et ses airs de grand personnage. Et puis son mariage avec Adèle ! Lui aussi il était amoureux d'Adèle. D'accord, il couchait quelques filles de ferme dans les tas de foin, mais Adèle, il la respectait. Il lui avait même dit qu'il voulait la marier. C'était une fière. Elle avait été reçue première du canton au certificat. Et alors, c'est Gustave qu'elle a marié.

– Tu vois, j'ai pas eu beaucoup de chance dans ma vie, mais pourquoi lui il les a toutes ?

– Il n'a pas la chance d'avoir un héritier.

– Et moi alors ? J'en ai bien eu un, mais j'ai perdu Henriette et le bébé le

même jour.

Il n'en finissait pas de rabâcher son histoire avec Gustave. Il avait des élans de haine et des moments de désespoir. J'écoutais, partagée entre la pitié et l'incompréhension. À l'évidence, il ne tenait pas à aller au lit. Mais je tombais de sommeil et c'est moi qui ai donné le signal. Lorsque nous sommes montés, je lui ai à nouveau tendu sa chemise de nuit. Il a semblé paniqué. J'ai enfilé la mienne dans le cagibi. Quand je suis entrée dans la chambre, il était allongé sur le lit, à plat ventre et avait revêtu la chemise. J'ai redemandé :

– Ça va ?

Il a avalé une gorgée d'air, a émis un bruit bizarre, comme un sanglot étouffé, comme s'il se noyait.

– Je ne suis plus un homme, a-t-il geint en se recroquevillant en chien de fusil.

– Voyons, Alphonse, un homme ne se résume pas à cela, ne fais pas semblant de l'ignorer. Heureusement que c'est plus compliqué.

Je lui ai posé la main sur l'épaule. Il l'a couverte de sa paume, ce n'était plus un geste de possession, plutôt une caresse. Sa détresse me touchait, mais que faire ? Les femmes sont nées pour subir. À part les mots, qu'est-ce qu'elles peuvent faire ?

J'ai pu. Je ne sais pas bien ce qui m'a pris. Je lui ai enlevé délicatement sa chemise de nuit, j'ai ôté la mienne que j'ai jetée sur la descente de lit et j'ai commencé à lui caresser doucement le cou et la poitrine. Il s'est un peu animé. Alphonse le fier à bras, la grande gueule, était muet, soumis et mou de partout. Il est resté inerte, surpris et curieux de ce qui se passait. Au bout de quelques caresses, j'ai noté une accélération de sa respiration. Ma main, comme malgré moi, a lentement glissé sur sa poitrine, chaude et douce, sur le ventre souple puis vers l'entre cuisses. Quelques centimètres encore et j'ai refermé ma main sur son sexe. Il était flasque et tiède. Dans la lueur de la bougie, j'ai vu qu'il avait ouvert grands les yeux, fixant le plafond sans ciller. J'étais sans doute aussi surprise que lui de ma propre audace. J'ai doucement posé ma tête sur sa poitrine. À présent, il haletait. Et le miracle s'est produit. J'ai senti son membre gonfler dans ma paume. À cet instant, j'ai ressenti la même émotion que lorsque je m'étais confrontée à Arsène à propos de la ferme. Je me sentais forte, émue et surprise, comme si, plutôt que son membre, je tenais le monde dans ma main. Et le monde vivait, devenait dur et chaud. Sans même l'avoir pensé, je l'ai enfourché et guidé en m'asseyant lentement sur ses cuisses. Sa chaleur m'a pénétrée. Je tenais le monde dans mon ventre. Et j'aimais ça. J'ai rencontré son regard. Il souriait, mais ce n'était pas le sourire arrogant qu'il affecte devant les autres. Il était ouvert, amical. Il a crié : « Tu es un ange ou une sorcière ? » J'éprouvais un plaisir inconnu à me trouver au-dessus de cet homme si ordinairement brutal et suffisant. Lui, les yeux fermés, a d'abord subi puis a lentement participé et enfin m'a donné

l'impression de chevaucher un cheval fougueux. Soudain, il s'est immobilisé et a joui bruyamment. J'étais en sueur. Je me suis abattue sur sa poitrine et nous avons mis longtemps à reprendre notre souffle. Il me caressait le dos lentement. Comme les hommes changent au lit !

J'étais bien sur son épaule. Je crois que je me suis endormie. Je ne sais pas combien de temps. Lorsque j'ai repris conscience, il s'est redressé, a recouvert tout mon corps du sien, puis il s'est lentement enfoncé en moi. Son sexe était dur et fort. Longtemps il m'a prise. C'était agréable. Le plaisir me gagnait. J'ai glissé mes mains sur son dos puis sur ses fesses et je l'ai étreint. Je le voulais encore plus en moi. À nouveau, il a joui, à bout de souffle, sa moustache dans mon cou. Quelques minutes plus tard, sans dire un mot, il s'est endormi. J'ai eu toutes les peines du monde à le border pour qu'il n'attrape pas froid.

Après son départ, j'ai passé la journée à réfléchir sur cette jouissance nouvelle que j'avais ressentie. Est-ce que j'avais le droit d'avoir du plaisir ? Et Mathieu ? J'avais accepté d'être arbitre, pas de participer. Après avoir retourné la question dans tous les sens, je me suis dit que, finalement, ces hommes voulaient certes de l'argent, mais qu'Ambroise comme Alphonse prenaient plaisir à la relation. Pourquoi pas moi ? J'étais certes arbitre, mais mon arbitrage n'impliquait pas du tout que je reste de marbre. Après tout, n'étais-je pas dans l'obligation de dire quel était celui qui faisait le mieux la chose ? Était-ce le plus viril ou celui qui me donnait le plus de plaisir ?

À ce stade du concours, j'avoue que je suis toujours incapable de définir ce qu'ils mettent dans ce mot, en me faisant désigner celui d'entre eux qui serait « un homme ».

Mercredi 16 février

– Heureusement qu'on n'a pas fait le pari sur une nuit, m'a-t-il dit en riant lorsque hier soir Martin, à la traîne pour une fois, a fermé la porte derrière lui. J'aurais eu l'air malin avec ma panne de dimanche soir et je serais passé pour un con.

– Tu ne serais pas passé pour un con, sauf aux yeux des cons et ça n'a pas d'importance. Je suis sûre que beaucoup d'hommes ont eu ce genre de problème. Et de toute manière, je te rappelle que rien de ce qui se passe dans cette chambre durant le concours ne sera connu par les autres.

– Il n'empêche que tu as pu voir que, quand je m'y mets...

– Alphonse, arrête de te vanter.

Voilà que réapparaissait l'Alphonse suffisant qui m'irritait tant. Il s'est tu. Heureusement, car j'avais envie de retrouver ce moment si plaisant de la nuit précédente. Ce troisième soir, Alphonse m'a moins prise que je me suis offerte. Aussi, lorsque je suis entrée dans la chambre et que je l'ai trouvé, nu et membre dressé, après une légère hésitation, j'ai enlevé ma chemise de nuit. Il a réprimé un sourire de victoire. S'il avait lissé sa moustache,

j'aurais remis la chemise. Mais non, il y avait plus de sympathie que d'arrogance et j'ai éclaté de rire un peu nerveusement. Il a ri aussi. Je découvrais de la gentillesse chez cet homme si provocateur habituellement.

Il m'a caressé les seins, puis le ventre et enfin le sexe. J'étais en eau, je l'attendais. Il m'a prise de longues minutes, puis soudain s'est retiré, m'a demandé de me mettre à quatre pattes. Comme une bête ? J'ai failli refuser, mais, arbitrage oblige, j'ai accepté. Lorsqu'il m'a pénétrée, j'ai manqué défaillir. « Chienne, chienne ! » a-t-il dit en jouissant encore plus bruyamment que la veille. Je me suis effondrée sur le lit, troublée à la fois par le plaisir que j'avais ressenti mais aussi par cette manière de s'accoupler. N'était-ce pas un grave péché de faire l'amour comme un animal ? Je n'étais plus à une entorse près. Et puis ce n'était pas désagréable.

Je me suis levée un peu avant six heures pour lui faire un café. Avant de partir, il s'est penché pour m'embrasser et j'ai tendu la joue. Il a tenté de me prendre la bouche, j'ai refusé.

– Je ne sais pas si je gagnerai le concours, m'a-t-il dit en ouvrant la porte, mais si tu pouvais oublier l'autre nuit...

– Je l'ai déjà oubliée.

Il a souri. Puis à l'instant où il sortait, son diable personnel lui a soufflé : « Et pour Gustave, je te plains. »

Et il est parti d'un bon pas dans le jour qui poignait.

CHAPITRE XV

GUSTAVE

Marcellin avait amené la charrette, et l'étalon était attaché à un anneau dans la cour. Quelques minutes plus tard, Rosa était en route vers le sanatorium. Dans quel état allait-elle trouver son mari ? Les trois nuits qu'elle venait de passer devaient, pensait-elle, se lire sur son visage. Et quelle contenance prendre devant son homme alors qu'elle sortait des bras d'un autre ?

Le cheval tenait un rythme soutenu et Rosa arriva à destination un peu avant l'heure des visites. Elle déjeuna à l'auberge de l'en-cas qu'elle avait apporté dans un panier. Le tenancier n'y voyait pas d'inconvénient dans la mesure où il lui facturait l'anneau pour attacher le cheval et le picotin d'avoine. Elle fut agréablement surprise de trouver un Mathieu revigoré, souriant, qui achevait de déjeuner et parlait, assis dans un fauteuil, avec trois autres malades. Ils se levèrent à son approche et se présentèrent. L'un d'entre eux, Gaëtan Oudard, avait une distinction et une manière de parler qui tranchait avec les paysans et les ouvriers qui représentaient la presque totalité des malades. La tuberculose s'autorisait quelques sorties hors des maisons pauvres. Gaëtan confirma que, depuis deux jours, Mathieu allait nettement mieux. Il en était personnellement ravi car, dit-il, « quand je dis le mot "livre", Mathieu est l'un des seuls qui ne pense pas que j'évoque la moitié d'un kilo ». Mathieu se récria : « Il a tout lu, il sait tout. Je suis un ignorant comparé à lui. Si je reste longtemps en sa compagnie, je vais devenir un vrai savant. »

Lorsqu'ils furent seuls, Mathieu évoqua le printemps. Il avait réfléchi. Le bûcheronnage, ce n'était plus pour lui. Mais il connaissait admirablement le métier et allait se mettre à son compte pour se lancer dans le commerce du bois. Une lumière froide d'hiver inondait la galerie vitrée où s'alignaient les chaises longues qui, une heure plus tard, accueilleraient les malades pour la sieste. Mathieu parlait lentement, mais comparé à son état de la semaine précédente, la transformation était encourageante. À sa grande surprise, il n'avait pas évoqué le concours de coqs. Et c'est le cœur léger qu'elle reprit le chemin de retour, non sans avoir payé d'avance le deuxième mois d'hôpital.

Les jours rallongeaient et elle espérait arriver avant la nuit. L'étalon franchit le portail de la cour alors que l'ombre s'abattait sur le bourg. Tout au long du chemin, elle aussi avait fait des projets d'avenir. Elle entreprendrait des démarches pour obtenir une licence et ouvrir officiellement un bistrot. En aménageant les anciennes écuries, ils pourraient offrir deux ou trois chambres aux voyageurs de passage. Elle se mettrait sérieusement à la cuisine et ils achèteraient un fourneau afin de préparer pour les clients des repas plus élaborés que les plats paysans qu'elle avait appris à faire dans la cheminée. En outre, elle pourrait aider Mathieu pour ses paperasses, car il refuserait de s'en occuper.

Le vendredi, avec Valine, elle alla donner un coup de main à Martin qui tuait le cochon. De son passé de paysan, le maire de la commune n'avait gardé qu'une basse-cour et une cabane au fond du jardin dans laquelle il élevait trois porcs chaque année. Tuer le cochon était une fête à laquelle il invitait quelques amis. On saignait la bête pour faire le boudin, puis on la couvrait de paille qu'on brûlait pour débarrasser la peau des soies avant de commencer le découpage. C'était prétexte à faire ripaille dans la bonne humeur. Valine et Rosa furent affectées à la fabrication des pâtés et des saucisses. Martin et sa femme Sidonie – le maire avait dû mener bataille pour qu'elle accepte la venue de Rosa – entassaient de gros morceaux de viande et de lard dans deux immenses pots de terre cuite et vernissée et recouvraient chaque épaisseur de gros sel. Martin, en manière de plaisanterie, donnait à ses cochons les prénoms d'hommes politiques du canton ou du département qu'il n'aimait pas beaucoup. Malgré ses idées progressistes, il se faisait élire sans difficultés depuis une quinzaine d'années dans cet arrondissement conservateur. La droite cléricale poussait la candidature d'Arsène afin de faire disparaître ce qui lui apparaissait comme un abcès politique insupportable. Aussi, quand Martin au dîner sortit un gros saucisson en annonçant : « On va voir si Firmin tient ses promesses », il déclencha un éclat de rire collectif, même de la part de ceux qui votaient pour le conseiller général en question, lequel, justement, tenait rarement ses engagements électoraux.

Au cours de la réunion du dimanche soir pendant laquelle Marcellin fit une brève apparition, Martin apporta un grand pot de rillettes et un gros pain auxquels les participants firent honneur. Les témoins virent qu'Alphonse avait rejoint le club de ceux qui étaient admis à claquer une bise sur les joues de Rosa.

Lundi 20 février 1902

Alors que Gustave n'avait pas l'air d'aimer ma soupe, je me suis dit que, lui aussi, était dans l'urgence de monter dans la chambre. Je n'étais pas aussi pressée et j'ai posé la question :

– Gustave, je m'étonne qu'un homme comme toi participe à cette affaire. Tu n'as ni besoin d'argent ni de prouver quoi que ce soit...

– Détrompe-toi. J'ai besoin de prouver qu'Alphonse est une mauvaise langue. Mais c'est vrai que je me suis laissé prendre comme un imbécile que je suis sans doute. Pour une fois, à la soirée du pari, il a été moins bête que d'habitude. Ce jour-là, je suis arrivé alors que je venais de rater la fabrication d'une ferrure de brancard qu'un débutant aurait pu réussir. J'étais furieux contre moi. Et la veille, on m'avait rapporté qu'Alphonse répétait à tous vents qu'Adèle voulait avoir un enfant, mais que j'étais incapable de lui en faire un. Il ne lui a jamais pardonné qu'elle m'ait choisi. Ce pari est stupide, j'en suis d'accord, mais comment en sortir sans confirmer ses racontars ? De plus, les copains de ma bande du temps de l'école sont venus me dire que je devais lui river son clou, et ceux de la bande d'Alphonse viennent à la forge et prétextent l'achat d'une bricole pour me dire de vive voix que je pars perdant. On est retombés en enfance et en connerie. Si je me retirais de la compétition ? Mais je n'aurais plus qu'à déménager ! On dit paraît-il en Chine que le pire pour quelqu'un, c'est de « perdre la face ». Et quelle différence chez nous quand un commerçant perd sa réputation ? Et le pire, c'est que ça ne me dit rien de coucher dans ton lit. J'ai trop d'estime pour toi. Et tu vas rire, depuis que je me suis embourbé dans ce pari, ça va beaucoup mieux avec Adèle. On commençait à se désintéresser de la chose. Un vrai coup de fouet. Donc, ma chère Rosa, je vais rentrer coucher à la maison. Ce pari est perdu pour moi, mais je ne veux pas que ça se sache. Ce qui m'emmerde, c'est que les mille francs que je vais mettre dans le pot, j'avais prévu de les utiliser pour installer une turbine à l'ancien moulin que mon père avait racheté et qui tombe en ruine. La chute d'eau est puissante et j'avais rêvé de fournir tout le village en électricité tout en faisant ma pelote. Parce que avec l'électricité, c'est une grosse installation, mais après, tu n'as plus qu'à envoyer les factures et compter tes sous. Tu imagines, Rosa, l'électricité dans toutes les maisons ? Ah, le progrès... le progrès !

Il s'est versé un verre de gnôle et l'a avalé d'un coup avant de reposer le verre sur la table.

– L'électricité. Ah, j'en ai vu des ampoules à Paris, plus que je ne pourrais en compter en une vie. Je crois que le plus beau jour de ma vie a été cette visite de l'Exposition universelle il y a deux ans. À la précédente, j'étais à peine né. Mais quels progrès entre les deux ! Ah, si tu pouvais voir ça. J'étais comme fou, je courais d'un pavillon à l'autre, du bois de Vincennes, où était la partie agricole qui m'intéresse comme tu peux le penser, à la tour Eiffel. Et quand je dis « courir », c'est manière de dire, parce que

j'allais de l'un à l'autre en métropolitain, le métro comme ils disent, qu'on venait juste d'inaugurer, et qui va, dans un tunnel, tu imagines ça, de Vincennes à la porte Maillot. Au Champ-de-Mars, où s'élève la Tour, une queue ininterrompue de curieux attendait de voir Paris du ciel. Autrefois, on pouvait grimper aussi haut, mais avec des ballons captifs. On les ramenait par terre avec des treuils à vapeur. Mais la tour Eiffel est ma préférée. Dommage qu'on envisage de la démolir, car c'est une incroyable réussite. Je pourrais te parler pendant deux heures du système des ascenseurs qui fonctionnent avec l'eau de la Seine. On équilibre le poids des passagers avec l'eau du fleuve et, avec quelques grammes supplémentaires, on fait grimper des ascenseurs bondés jusqu'au ciel. Pour moi, c'était comme le jour de Noël quand j'étais gamin. L'électricité, la mécanique, la chimie, tout le progrès sous les yeux. Et une révolution qui arrive. Une révolution, Rosa, mais industrielle celle-là, sans guillotine et sans coups de fusil. Tu te rends compte, cinquante millions de visiteurs. Le progrès triomphe. On progresse partout, sur tout. Les machines vont nous rendre riches. Les savants vont remplacer les politiques qui ne sont bons à rien. La vapeur est de mieux en mieux maîtrisée, les locomotives sont de plus en plus puissantes, mais les moteurs à explosion vont tout changer une fois de plus. À l'expo, Rudolf Diesel a montré son moteur qui marche à l'huile d'arachide ! Mais je m'énerve, comme d'habitude... ça t'intéresse ce que je dis ?

– Oui, bien sûr, beaucoup.

– Parce que Adèle en a marre de m'entendre toujours parler de technique, elle appelle ça « mes idioties ». Elle dit que le monde continuera comme avant et qu'avec toutes leurs inventions, c'est dangereux. C'est vrai que l'électricité peut tuer, que certaines vapeurs explosent et que les trains peuvent dérailler. Mais ce n'est rien, tout ça, c'est le prix à payer pour le progrès. Tout va aller plus vite, Rosa, de plus en plus vite, de plus en plus fort. L'homme, grâce aux machines, va dominer la nature.

– Mais la nature, est-ce qu'elle ne donne pas déjà beaucoup ?

– Oui, oui, elle donne beaucoup et on va lui prendre beaucoup plus. Les machines vont aller chercher le charbon plus profondément, j'ai lu qu'au Texas, on va chercher le pétrole à des profondeurs incroyables. Les machines, Rosa, vont permettre aux paysans de labourer plus profond, de moissonner plus vite et les engrais vont donner plus de grain. La nature, elle a l'eau, le vent et des métaux cachés. On va tout prendre au profit des hommes. Nous sommes à la veille d'une vie merveilleuse, Rosa, grâce aux machines.

– Et quand il n'y aura plus de charbon ?

– Mais du charbon, il y en a des quantités incroyables, simplement il faut aller plus profond. Et puis s'il n'y a plus de charbon, on ira chercher le feu dans les volcans, au centre de la terre. Jules Verne y est bien allé.

– Je sais, j'ai lu. Mais, Gustave, c'est du roman.

- La science, aujourd’hui, est plus forte que les histoires de livres.
- Et la Terre ?
- La Terre fera ce qu’on lui dira. Tiens, redonne-moi une petite goutte. Par exemple, quand j’aurai installé l’électricité dans les maisons, tu n’auras pas à faire toutes ces simagrées pour allumer ta lampe à pétrole, l’abaisser, faire le plein, vérifier la mèche, l’allumer, la remonter. Tu appuieras sur un bouton et une, cinq, dix lampes éclaireront cette pièce comme en plein jour. Alors, qu’est-ce que tu en dis ? Tu préfères la lampe à pétrole ? Et pourquoi pas les bougies ?
- Ah non, pas les bougies.
- Tu vois bien. On ne peut pas arrêter le progrès.
- Oui, mais je suis un peu comme Adèle, tout ça me fait peur.
- Mais le progrès fait toujours peur. Et ta lampe, là, elle ne te fait pas peur ? Si la corde lâche, elle explose et met le feu à la maison. Et tiens-toi bien, il y en a qui parlent de remplacer les becs de gaz par des ampoules pour éclairer les rues. Un geste, et toute la ville brille.
- Et les allumeurs de réverbères ?
- On leur fera faire autre chose. Ah, si tu avais vu l’expo, toutes tes questions te paraîtraient ridicules. Un savant a expliqué que, grâce à l’électricité, on allait pouvoir envoyer des images n’importe où instantanément. Bien entendu, c’est encore du rêve et de la théorie, mais peut-être qu’un jour, cette « télé-vision », comme il l’a appelée, existera.
- Gustave, tu ne pourrais pas te réconcilier avec Alphonse ? Je me dis que s’il est comme ça, c’est sans doute parce qu’il est malheureux. Tu sais, la mort de son père, la mort d’Henriette en couches et du petit... Il n’a pas eu ta chance.

Gustave eut un sourire qu’il voulait complice et un regard inquisiteur.

- À propos, je ne t’ai pas demandé, ça s’est bien passé avec lui ?
- Gustave, vous êtes neuf dans le concours et tu es le quatrième. La seule chose que je peux te dire, c’est que si tu rentres chez toi, tu n’as aucune chance. Pour le reste, je n’ai rien à dire. Et si je te parle d’Alphonse, c’est que vous êtes ridicules à vous chercher des noises depuis des années. Quand tout cela sera terminé, ce serait bien que vous vous entendiez mieux. Je ne dis rien d’autre et ça n’a pas de rapport avec le tour d’Alphonse. Je trouve un peu blessant ce que tu insinues, Gustave. J’essaie d’arbitrer et ce n’est pas facile...
- Excuse-moi, Rosa, je ne voulais pas te blesser. Tu sais, je t’admire. Et je ne suis pas le seul. J’ai demandé à Adèle si elle ferait la même chose que toi si je tombais malade. Elle a dit que non ! Elle n’aurait pas le courage. Et c’est pour ça qu’elle est une des rares femmes du village à t’admirer plutôt que te critiquer. Tu vas rire, elle a dit que ton sacrifice est celui d’une sainte.
- Une sainte ? Il faudrait qu’elle le dise au curé. Il veut me fermer la porte de l’église. Pour les prières, je veux bien faire confiance au curé, mais pour

la tuberculose, je préfère m'adresser aux médecins.

– Les curés, ils ont du souci à se faire avec le progrès. Les gens, aujourd'hui, sont plus intelligents qu'autrefois. Jusqu'ici, l'Église prétendait qu'elle savait tout : que la Terre est plate, que Dieu est dans le ciel et qu'il envoyait des maladies pour punir les mal-pensants. Mais les savants ont prouvé que la Terre est ronde. On voit de plus en plus loin dans le ciel et jusqu'à présent, on n'y a pas vu Dieu. À l'expo, j'ai vu le plus gros télescope du monde. Demain il y en aura un autre encore plus gros, encore plus puissant. Si Dieu existe, on finira bien par voir le bout de son nez. Quant aux microbes, Pasteur, qui est mort voici maintenant sept ans, a prouvé qu'ils n'avaient rien à voir avec Dieu mais avec le manque d'hygiène. Évidemment, comme Pasteur n'était pas croyant et n'allait pas à la messe, certains ignorants qui se nomment « anti-pastoriens » nient sa science et l'Église se garde bien de s'en mêler directement. Le résultat de tout ça, c'est que les libres-penseurs gagnent du terrain. Et Émile Combes, allié aux radicaux et aux socialistes, réussira bien dans son projet de séparer l'Église et l'État. Comme dit Martin, qui bouffe du curé, « chacun chez soi, et les vaches seront bien gardées ».

Jusqu'à quatre heures du matin, Gustave m'a raconté ses rêves. J'ai eu droit à un plan complet de la génératrice d'électricité et du réseau qu'il a imaginé pour la commune. Il est très soucieux que tout le monde sans exception puisse inviter chez lui la fée Électricité. Il m'a aussi longuement parlé d'une faucheuse améliorée et à bas prix qui permettrait à de petits fermiers de faucher avec un seul cheval au lieu de deux pour les machines actuelles.

Mardi 20 février 1902

Gustave était nerveux hier soir.

– Il ne faut pas que je rentre trop tard, m'a-t-il dit. La nuit dernière, Adèle était vraiment inquiète quand je suis rentré à plus de quatre heures du matin. Elle a pensé que nous... Je lui ai dit que la technique, toi, ça t'intéresse. Et que pour une fois que je pouvais parler à quelqu'un qui y comprend quelque chose. Mais si tu as une minute pour passer la voir et la rassurer... Elle m'a dit : « Je te crois, mais Rosa est belle, et après tout, tu pourrais... c'est nécessaire que tu y retournes ?

– Tu veux qu'Alphonse et les autres me traitent de dégonflé ? que je lui ai répondu. Ma pauvre Adèle, je sais que c'est ridicule, mais dans le commerce, tu as parfois intérêt à avoir l'air aussi con que tes pratiques. »

On a parlé technique, à nouveau, mais je tombais de sommeil et Gustave ne tenait pas à ce qu'Adèle lui fasse une nouvelle scène. Il m'a quittée passé minuit, manière d'être sûr qu'il ne croiserait personne dans les rues.

Mardi 20 février, à 13 heures, alors que Rosa achevait de rédiger la deuxième fiche de Gustave, Florimond lui apporta un télégramme :

Mathieu était mort la veille.

CHAPITRE XVI

LA VÉRITÉ

Martin frappa à la porte alors qu'elle mettait dans un sac quelques vêtements de rechange. La voiture était prête, la jument grattait le sol gelé. Tout au long du chemin, raide sur le siège, Rosa ne parvenait pas à se convaincre que tout était fini. Tendue vers l'objectif de sauver Mathieu depuis de longs mois, elle avait refusé l'évidence de son état. À cette heure, elle niait sa mort. Il y avait forcément quelque chose à faire. La vie de Mathieu ne pouvait pas s'achever ainsi. Tout à l'heure, il l'accueillerait avec le sourire ironique qu'elle connaissait si bien et qu'elle adorait. Elle l'avait trouvé tellement mieux à sa dernière visite. À deux reprises, elle pria Martin de fouetter la jument. Il fallait arriver vite pour chasser le cauchemar. Et puis elle touchait dans sa poche la lettre de l'hôpital, et le désespoir la submergeait. C'était fini. Tout était fini.

Dans la tête de Martin, la dernière conversation avec Mathieu tournait en boucle. Ils avaient longuement parlé à la veille du départ de son ami pour le sanatorium. Et Mathieu avait achevé la conversation sur un ton désabusé : « J'ai tout fait pour mourir depuis des années et voici que je vais passer alors qu'elle m'a donné goût à la vie. »

On les mena vers la dépouille dans une petite construction derrière le château. Il était mort très vite, durant la nuit. Sa bouche était restée grande ouverte, à la recherche d'un peu d'oxygène, et la Faucheuse l'avait saisi ainsi. Une bande Velpeau qu'on aurait dû retirer après que la raideur cadavérique avait fait son œuvre, maintenait encore sa mâchoire fermée. Figée devant le défunt, Rosa s'était scandalisée parce que la bonne sœur chargée de la morgue lui avait joint les mains en signe de prière. Connaissant les sentiments de Mathieu en matière de religion, elle tenta de remédier à cette prière posthume imposée. Mais sitôt qu'elle toucha la chair morte, dure et glacée, elle renonça. La lèvre supérieure, contractée, laissait voir les dents. Son front était barré latéralement par la ligne de partage de la casquette laissée dans la chambre. On avait peigné ses cheveux et sa moustache, ce qu'il ne faisait jamais. On avait changé son Mathieu, le mort ne ressemblait plus au vivant. Le haut de son crâne ordinairement blanc avait pris une teinte ivoire. Elle ne pouvait se défendre d'un sentiment de

trahison. Ils étaient engagés tous les deux dans la bataille et il avait déserté, s'était laissé sombrer, alors qu'elle...

Gaëtan, son voisin de lit, remit à Rosa une lettre qui n'avait pas été cachetée.

– Il y a deux jours, il n'avait plus la force d'écrire et il m'a demandé de lui tenir la plume. C'était compliqué, car il délirait par moments, puis il revenait à la réalité et me jetait des mots précipités. Ce n'est qu'après que j'ai tenté de remettre tout cela sur le papier, avec mes propres mots. Les siens étaient sans doute plus chargés d'amour et d'émotion, mais j'ai fait ce que j'ai pu. Mathieu vous aimait infiniment. Il m'avait dit, en me parlant de vous la première fois : « J'avais cru la prendre et c'est elle qui m'a pris. »

L'écriture fine et haute de Gaëtan couvrait une page. Rosa alla s'asseoir à l'écart pour s'aventurer dans les dernières pensées de Mathieu.

Ma tendre, ma douce Rosa, ma femme, mon amie, ma sœur,

Tu ne vas pas reconnaître mon écriture, et pour cause : c'est Gaëtan, mon voisin de lit, qui écrit sous ma dictée car il est beaucoup plus vaillant et savant que moi.

Je suis arrivé, ma femme, au fond de ma bouteille de vie et j'en tête la dernière goutte. Je n'aurai pas la force d'attendre ta visite. Et d'ailleurs, je souhaite être parti pour le grand voyage quand tu feras le tien. J'aimerais que tu conserves un meilleur souvenir de moi que l'image de fantôme que je suis devenu. Ne sois pas triste, ma compagne. Je pars serein et ma mort sera, je l'espère, plus douce que ce que je vis actuellement, à attendre dans l'antichambre, devant la Grande Porte.

Je veux te dire que je suis heureux de t'avoir rencontrée. Je ne te méritais pas. Tu m'as fait découvrir l'amitié, l'amour, qui m'étaient si étrangers. Hélas la gnôle qui m'aidait à vivre avant de te connaître m'a aidé à mourir après. Et le régime sec qu'on m'a imposé ici a fini le travail.

Je veux te dire aussi que je suis au courant de... comment dire sans choquer Gaëtan... de ta participation au concours. Une bonne âme m'en a averti sans trop de précautions oratoires. Je n'y croyais guère. J'ai écrit à Valine. Sa lettre était gondolée à cause des larmes qu'elle versait en écrivant. Elle craignait depuis le début que quelque lâche te dénonce. C'est sous le sceau du secret qu'elle m'a confirmé ton sacrifice. Mon départ va te rendre ta liberté. Quelle plus grande preuve d'amour pouvais-tu me donner ? Tout est dit dans ton geste.

Méfie-toi d'Arsène et aussi de celui qui se dit le ministre de Dieu et qui n'en est que le saute-ruisseau ignare. Je les verrai me rejoindre sans déplaisir en enfer et je serai volontaire pour les torturer comme un vrai diable. À moins

que, te connaissant, tu fasses du charme à saint Pierre afin qu'il t'autorise à venir me rechercher dans les flammes éternelles. Mais tu sais ce que je crains : que seul le froid de la terre soit l'avenir des pauvres humains que nous sommes.

Ma femme que j'ai trop peu aimée, tu vas désormais, libérée du fardeau que j'étais, prendre une part du bonheur que tu sais si bien créer autour de toi. Je sais que tu sauras tenir tête à la vie, fourchette à la main s'il le faut. Je me libère content du poids de mon existence. Ne gâche pas cette sérénité avec des larmes ou des cris. Fais-moi enterrer ici. Je ne tiens pas à te voir pleurer devant ma pierre. À quoi bon vouloir rester proche quand on part pour un si grand voyage ? À Dieu, s'il existe, je trouverai bien moyen de te le faire savoir. Tu as été la plus jolie lumière qui ait éclairé ma pauvre vie. Le deuil t'ira bien, mais n'en abuse pas. Cette coutume est absurde qui veut que lorsque l'un meurt, l'autre cesse de vivre. Il y a, j'en suis sûr, un homme qui te mérite et qui t'attend quelque part. Vis, Rosa, vis et prends-le, mais n'oublie pas ton malheureux

Mathieu

Rosa plia la lettre et la garda un instant, yeux fermés et secs sur des images de Mathieu. Ces images qu'elle avait emportées la semaine précédente, celles d'un Mathieu souriant, optimiste, aussi humain que secret et désespéré, celles d'un Mathieu qu'elle connaissait si bien et que personne d'autre, sinon Martin, n'avait jamais entrevu. Gaëtan lui dit qu'avec des mots simples, Mathieu faisait passer des idées merveilleuses.

– Nous côtoyons tous la mort, ici, mais son départ, après un semblant de guérison la semaine dernière, nous a bouleversés. Mes camarades m'ont prié de vous témoigner l'estime dans laquelle nous tenions votre mari.

Dans l'après-midi, Martin reprit le chemin du village. Rosa loua une chambre à l'hôtel. La décision de Mathieu de se faire inhumer sur place la glaçait. Elle était doublement abandonnée. Mais n'était-ce pas sa propre faute ? Mathieu savait qu'il était impossible d'évoquer son avenir avec elle tant elle était verrouillée dans son refus d'une issue fatale. Comment, pourquoi vivre, maintenant ? Elle savait bien qu'il avait pris cette décision d'éloignement *post mortem* par égard pour elle. Mais pourquoi n'en avait-il pas parlé ? Elle l'aurait convaincu.

Le lendemain, les pénibles démarches pour l'enterrement, les questions administratives et le règlement des derniers frais au sanatorium lui occupèrent douloureusement l'esprit. L'inhumation se passa du cérémonial religieux, une première dans cette ville, au grand dam du curé de la paroisse. Valine et Florimond ainsi que tous les membres du cercle des coqs à l'exception d'Arsène et de Célestin

étaient présents dans le cimetière glacial. Comme si elle n'avait pas été concernée, Rosa avait l'impression bizarre d'être en dehors de l'assemblée. De temps à autre, son regard tombait sur le cercueil dont on avait tout à l'heure vissé le couvercle. Sous la voilette de deuil qui la cachait aux regards, elle observait son monde avec un détachement serein. Elle ne se sentait pas associée, elle était une femme de vie et non de mort. Lorsque le cercueil descendit dans la fosse, elle vacilla. Valine, sur sa gauche, l'enlaça, cependant que sur sa droite, la femme de Martin, Sidonie, lui tenait le bras.

Tous l'embrassèrent avant de se répartir dans les carrioles d'Alphonse, de Gustave et de Marcellin. Pendant le voyage de retour qu'elle effectua avec Sidonie et Martin, elle s'enferma dans un mutisme têtue, malgré les efforts de ses amis pour l'inciter à sortir un peu de la douleur. Sidonie était particulièrement acharnée, multipliant les questions, les commentaires amicaux sur Mathieu, ce si brave garçon... Lorsque Martin arrêta le cheval devant une auberge, elles s'installèrent à une table pendant que le maire du village attachait la jument et détélait la carriole. Sidonie prit soudain les mains de Rosa et éclata en sanglots. Elle ne pouvait plus, à cette heure, continuer de se taire : c'était elle qui avait écrit à Mathieu pour lui annoncer que Rosa s'était instituée l'arbitre du concours.

– Pardon, pardon, j'étais folle. Martin te trouvait des excuses, pas moi. J'en ai discuté avec le prêtre qui partageait mon opinion : ta honte retombait sur la communauté. J'ai cru qu'en informant Mathieu, il reviendrait tout de suite, qu'il mettrait fin à tout ça. Et c'est le contraire qui s'est produit. Martin est entré dans une colère terrible. Il ne te l'a peut-être pas dit. Pardon, Rosa, pardon, j'ai été folle et, par ma faute, Mathieu a dû souffrir plus que de la maladie.

Martin, qui revenait des soins à la jument, comprit immédiatement que Sidonie avait parlé.

– Je ne sais pas si je parviendrai à pardonner ce que Sidonie a fait. Personne d'autre que moi, et pourtant j'ai été long à comprendre, ne pouvait mesurer à quel point ta décision d'arbitrer était généreuse. Et Sidonie qui croit en Dieu et va à la messe s'est prise pour une sainte alors qu'elle n'était que Judas. Quand elle m'a avoué qu'elle avait envoyé la lettre, dès le lendemain du départ de Mathieu, j'étais fou. Fallait-il aller dire à ton mari que tout cela était faux ? Fallait-il accepter que tu sois livrée à la colère des femmes du village qui ne comprenaient pas ton geste ?

Derrière son voile noir de deuil, Rosa demeurait indifférente à la dispute du couple. Cela n'avait plus aucune importance. Et finalement, c'était mieux, pensa-t-elle, que Mathieu ait appris ce qui s'était passé. Si elle lui avait menti par omission, c'était uniquement parce qu'elle pensait qu'il aurait refusé avec la dernière énergie de se faire soigner à

ce prix. Et voici qu'elle découvrait qu'il connaissait la vérité et qu'il avait respecté sa décision, tout en sachant qu'il ne s'en sortirait pas. Quelle meilleure preuve d'amour, autrement plus forte que la sienne ! Mais après tout, n'était-ce pas sans importance, tous ces mensonges, maintenant que Mathieu était mort ? Mort... et, comme en écho, les pelletées de terre tombant sur le cercueil résonnaient encore à ses oreilles.

CHAPITRE XVII

SOLITUDE

Faute de feu depuis deux jours, la maison était glacée, tout comme Rosa l'était au plus profond d'elle-même. La nuit tombait et le moindre recoin, le moindre objet lui était hostile. Elle frissonna en posant la main sur la rampe de l'escalier, habituellement si douce, lustrée qu'elle était par des milliers de caresses de la paume. Elle s'enterra sous d'épaisses couvertures et sombra, épuisée, après avoir pleuré le peu de larmes qui lui restaient, dans un profond sommeil. Elle se le reprocha au matin, quand elle descendit en grelottant, fit un grand feu et s'y accoupla mentalement, comme s'il la pénétrait et lui redonnait vie. Le regard rivé sur les flammes dansantes, elle s'essaya à penser. Elle avalait l'une après l'autre des tasses de café, comme si le liquide avait pu remplir le vide qu'elle ressentait. Elle éprouvait un sentiment bizarre, de chagrin et de libération mêlés, et repensa à tout ce chemin qu'ils avaient fait, tous les deux, depuis leur mariage. L'image de son mari figé dans la mort se fondait aux souvenirs de leur courte vie commune. Merveille que cet homme ivrogne, brutal, se soit révélé au fil des années ce qu'il était en profondeur : bon, aimant, subtil et fragile. L'idée l'effleura que c'était elle qui avait aidé à la transformation, fourchette, fourche et monde des livres à l'appui. Qu'allait-elle devenir sans lui ? La lutte contre la maladie de Mathieu avait été sa raison de vivre. Et maintenant ?

Valine, qui frappait à la porte, la sortit de ses pensées. Elle alla vers elle déterminée à ne pas se laisser abattre et à exiger des explications sur sa trahison à propos de sa lettre à Mathieu. Mais elle s'effondra en larmes dans ses bras.

– Et dire que je ne peux même pas aller sur sa tombe... Pourquoi a-t-il demandé à rester là-bas ?

Son amie préparait du café et ne répondait pas, la laissant à son monologue. Rosa, qui avait repris sa place dans le fauteuil de rotin, parlait aux flammes.

– J'aurais mieux fait de ne pas l'emmener si loin. Ça n'aurait rien changé. Quelle aveugle j'ai été. Il savait bien, lui, qu'il était condamné, mais je ne voulais rien entendre... Et moi qui m'imaginais qu'il ne saurait rien de mon arbitrage ! Je ne t'en veux pas, c'est moi

qui suis folle, une vraie folle. Et, idiote que je suis, je m'imaginai que je dominais les choses... Tu aurais pu me dire, Valine, qu'il savait...

Valine, dans un geste d'impuissance, écarta les bras, les laissa retomber, muette, au bord des larmes...

– Oui, je sais, tu as raison, poursuivit Rosa, ça n'aurait rien évité, je n'aurais pas changé d'avis pour autant, têtue comme je le suis. Comment j'ai pu croire à ce point au miracle ?

Valine prit son amie par le bras et l'emmena déjeuner chez elle. Florimond, plus bavard que jamais, emplissait l'air de bruit et de paroles pour meubler le silence des deux femmes. La situation politique qu'il commentait toujours avec passion et nourrissait par de longues discussions avec Martin se durcissait. Valine s'en désintéressait complètement, mais Rosa n'y était pas insensible, partagée pourtant entre la confiance qu'elle avait mise dans les prêches du curé, convaincu de la culpabilité de l'officier juif, et les polémiques de Martin qui défendait Dreyfus avec passion et avait attaqué avec des arguments de plus en plus convaincants. Désormais, la preuve était faite que l'armée avait menti. Elle écoutait le facteur d'une oreille distraite. « Martin pense qu'il faut définitivement couper le cordon entre l'Église et l'armée. Ça ne se fera pas sans casse... »

Après le déjeuner, les deux amies allèrent marcher. Cette promenade apaisa la jeune veuve qui rentra chez elle et alluma la lampe en prévision de la soirée. Elle craignait l'arrivée des buveurs habituels. Elle ne parvenait pas à choisir si elle préférait rester seule ou reposer sa peine sur des présences familières. De toute manière, sa raison lui dictait qu'il lui fallait gagner sa vie et le débit de boissons pouvait seul, pour l'instant, la nourrir et payer les dettes qu'elle avait contractées auprès du médecin.

Célestin et Marcellin n'étaient pas venus. Tous, sauf Arsène et Victor, la prirent dans leurs bras et l'embrassèrent fraternellement. Le riche fermier s'excusa de son absence à l'inhumation. Il avait, dit-il, un rendez-vous important à la préfecture qu'il lui avait fallu des semaines pour obtenir. Même Victor, aussi mal dégrossi qu'il fût, semblait ému. Il tenta de lui dire quelque chose, mais il se dandina en silence et les mots restèrent dans sa gorge. Trop perturbée pour assurer le service, Rosa demanda à Florimond et à Ambroise de remplir les verres. Ils firent tinter les pièces dans une assiette posée sur le bahut. Rosa se réfugia dans son fauteuil. Martin prit une chaise et vint s'asseoir précautionneusement auprès d'elle.

Un silence gêné pesait autour de la grande table, sous le cercle de la lampe. La lumière, qui tombait de haut sur des visages penchés, noyait leurs yeux dans l'ombre des sourcils épais. Ce fut Victor qui trouva enfin, deux ou trois verres aidant, le moyen d'exprimer ce qu'il cherchait à dire depuis tout à l'heure.

– Et pour le concours, alors, qu'est-ce... qu'est-ce qu'on fait ?
Martin se retourna d'un bloc et jeta brutalement :
– Ça t'aurait gêné d'attendre quelques jours pour poser la question ?
Ambroise fit une mimique d'évidence, haussant les épaules qui lui mangèrent le cou.
– Ça ne sert à rien de tourner autour du pot. Victor l'a dit parce que tout le monde y pense.
– Tu parles pour toi, dit Léon, qui, exceptionnellement, avait abandonné son troupeau.
Alphonse bondit.
– Toi, le puceau, tu la fermes.
– Il a le droit de parler comme les autres ! dirent ensemble Martin et Marcellin, qui venait d'arriver.
Rosa se leva du fauteuil et de son piédestal de granit, dans un silence attentif qui s'était installé, tous les visages tournés vers elle, elle lâcha :
– Le concours, ce concours... voilà... c'est terminé.
Dans le silence qui accueillait la sentence, on entendit nettement la voix douce de Léon qui, cette fois, ne s'attira aucune repartie.
– C'est bien.
– Allez-vous-en tous, dit Rosa, j'ai besoin d'être seule.
Ils restèrent un moment, comme prostrés. Rosa, privée de Mathieu, leur paraissait soudain fragile, mais elle leur en imposait encore. Martin et Gustave avaient obtempéré les premiers. Victor sortit le dernier. La main sur la porte, il lâcha :
– Bon, c'est comme tu veux, mais faudra nous rendre nos sous.

L'hiver, semaine après semaine, achevait de couler. Les soirées de Rosa avaient repris. Plus personne n'évoquait le concours, même si à l'évidence il restait présent dans toutes les têtes. Léon venait de temps à autre, et Alphonse cessa ses provocations arrogantes à son endroit. Le berger ne s'asseyait pas à la table, mais près de Rosa, face aux braises, et évoquait le dernier livre qu'il avait lu. Ils firent quelques échanges d'ouvrages. Ceux de Léon étaient couverts d'annotations qui intéressaient Rosa au moins autant que le récit lui-même. Pour sa part, elle rédigeait des fiches de lecture que Léon réclamait pour confronter leurs points de vue. Bert et Marcellin venaient eux aussi de temps en temps pour boire un verre.

Les conversations portaient surtout sur la politique, même si ces hommes de la terre parlaient souvent métier. La campagne électorale pour les législatives s'amorçait. Il se préparait de grands changements, pensaient les plus politisés qu'étaient Martin et Arsène. L'affaire Dreyfus qui s'achevait divisait encore la France. Les forces coalisées de l'armée et de l'Église n'avaient pas hésité à recourir au mensonge pour

garder, à tout prix, le pouvoir. Grâce à la toute neuve liberté de la presse qui rendait plus difficiles et dangereux les mensonges de l'État, la révélation de leur conduite avait produit l'effet inverse : de leurs mains crispées, le pouvoir, comme du sable, s'échappait grain à grain. Au milieu du fracas de ces conversations enflammées, Rosa retrouvait un certain calme. Menant une vie simple, elle ouvrait la salle de dix-sept heures à vingt-deux heures. À l'occasion, Valine passait la chercher et l'imposait dans les corvées des fermes du canton. Lorsqu'il y avait salaire, elle se faisait payer en marchandises, légumes, viande ou calvados pour alimenter le tonneau que les buveurs s'évertuaient à vider. Elle avait abandonné toute idée de demande de licence et vivait au jour le jour, sans projet. Les deux femmes faisaient de longues promenades dans le décor du canal, si intériorisé par une fréquentation assidue qu'il n'interférait plus dans leurs pensées, sauf événement particulier, comme cette vache qu'elles découvrirent flottant les pis au ciel.

À l'exception de ses visiteurs du soir, de Valine et de Sidonie, tout le village lui battait froid. Et lorsque son chemin l'amenait près de l'école, les plus grands des enfants lançaient des quolibets et le mot « putain » déclenchait les rires. Un soir, ayant un peu dépassé la dose habituelle de gnôle, Ambroise lança :

– Z'ai croisé Victor sur la foire. Il m'a fait remarquer que Rosa devrait rembourser l'arzent qu'on lui a versé pour Mathieu. Il n'a pas tort...

Un silence pesant s'abattit sur l'assemblée. Gustave et Alphonse firent remarquer à Ambroise que « son argent » était en réalité le leur puisqu'il leur avait emprunté des sous pour payer sa participation. Le jeune commis en revint à la politique.

Les jours passaient, le printemps éclatait. Les merisiers faisaient de gros bouquets blancs dans les bois et, le long des fossés, les tendres primevères perçaient le tapis des feuilles mortes qui achevaient de pourrir. Les pommiers apportèrent une note rose dans les vergers, cependant que les jonquilles tachetaient le vert velours des prairies. Dans les bois, le soleil traversant les feuilles tendres des hêtres diffusait une douce lumière de porcelaine. Sans même qu'elles en soient conscientes, les conversations des deux amies revenaient le plus souvent sur l'incroyable événement qu'avait été le concours. Discrète sur les nuits avec les quatre premiers compétiteurs, Rosa s'interrogeait à haute voix sur ce qu'auraient pu être les cinq suivants, en particulier Bert, Marcellin et Léon, tout en se félicitant d'avoir échappé à Célestin et à Victor. Le premier, disaient-elles en riant, devait cacher un crucifix dans sa culotte, le second un soc de charrue. Mais dans l'intimité de sa chambre, Rosa repensait aux nuits passées avec Ambroise et surtout avec Alphonse. Le souvenir des émotions qui l'avaient bouleversée, en particulier la dernière nuit, la troublait et

elle l'évoquait avec un certain plaisir mêlé de remords. Aurait-elle éprouvé de semblables émois avec le beau Bert, le gentil Léon ? Et Marcellin continuait-il à faire l'amour à sa femme en évoquant l'image de l'adolescente qu'il avait aimée ? Lorsqu'elle fermait la porte à la nuit sur le dernier buveur, en attendant que le sommeil vienne, les conversations qu'elle avait pu avoir avec les uns et les autres et même avec Arsène lui revenaient en mémoire. Elle relisait ses fiches. Désormais, c'était le silence qui régnait dans la chambre. La lecture n'arrivait pas toujours à chasser ces souvenirs qui, le printemps aidant, l'émouvaient bien plus qu'elle ne voulait l'admettre.

Arsène était revenu voir Rosa après l'inhumation de Mathieu. Il lui avait sans détour demandé si elle avait réfléchi à sa proposition. Elle l'avait éconduit sous un prétexte qui l'étonna elle-même et qu'elle imagina au débotté, sans même y avoir réfléchi.

– Arsène, je me suis engagée pour arbitrer un concours qui n'est pas terminé. Tu ne veux quand même pas prendre le risque d'assumer une naissance dont la paternité pourrait être de quelqu'un d'autre ?

– Mais je croyais que le concours était terminé avec la mort de Mathieu. C'est bien ce que tu as dit !

– Oui, mais... à dire vrai, je n'en sais rien, je me pose des questions. Et puis il y en a qui réclament le remboursement...

– Rosa, si ce n'est que ça...

– Non, non, Arsène, ce ne serait pas honnête.

– Et alors, si le concours reprend, c'est quand ? Tu sais, Rosa, j'ai de la patience, mais pas trop, pour une affaire comme celle-là et à mon âge.

– Je n'en sais rien. Tu ne peux pas me demander de décider alors que Mathieu est à peine enterré.

– Si tu veux, mais c'est avec Mathieu que j'ai passé un accord, pour lui laisser la maison de son vivant, pas avec toi.

– Arsène, tu as donné ta parole !

– Oui, mais pas à toi, à lui.

– C'est à nous deux.

– Pas d'histoire, les affaires, c'est l'affaire des hommes. Et puis il n'y a rien d'écrit. Le bâtiment m'appartient. Alors si on ne peut pas se mettre d'accord, il faudra partir. Je te laisse réfléchir, mais réfléchis vite.

La menace proférée, il sortit en fermant doucement la porte, comme pour montrer que le fil n'était pas rompu et qu'il attendait la suite.

Mathieu avait bien vu : Arsène était un serpent dangereux et il ne fallait pas le prendre à la légère. Un refus frontal risquait de lui attirer de gros ennuis et elle se sentait si fragile. Quelques jours plus tard, elle se demanda si elle ne devait pas remercier Arsène lorsque les gendarmes vinrent lui poser des questions. Une lettre leur était parvenue disant qu'elle tenait un café sans licence.

- De qui, cette lettre ? demanda-t-elle prudemment.
- Anonyme. Mais la question n'est pas là. Tenez-vous, oui ou non, un café ?
- Il m'arrive de recevoir des amis qui venaient du temps de mon mari. On boit le verre de l'amitié et on parle de tout, du temps, de la politique. Martin, le maire, vient souvent, demandez-lui ce qu'il en est, hasarda-t-elle finement.
- Ils n'insistèrent pas, mais leur venue plongea Rosa dans une crise de désespoir dont les grimaces de Valine et de son facteur de mari eurent toutes les peines à la sortir. Si on lui enlevait son seul gagne-pain...
- Il faut que je quitte ce village, dit-elle à son amie alors qu'elles sirotaient un café matinal. Jamais ils n'oublieront, jamais la haine ne faiblira. Les enfants ricanent sur mon passage, les femmes se détournent et quand je vais travailler dans une ferme, il y a toujours un commis pour faire des allusions grossières.
- Et où irais-tu, ma pauvre amie ? demanda Valine.
- Le monde est grand. Il n'est peut-être pas méchant partout.
- Mais il y a ici des gens qui t'aiment.
- Oui, deux ou trois, et trois cents autres qui me méprisent ou me haïssent. L'amour ne fait pas le poids.
- Valine pensa que son amie, à force d'y fourrer le nez trop souvent, parlait parfois comme un livre.

Un mois après l'inhumation de Mathieu, elle emprunta la carriole de Marcellin pour se rendre sur la tombe de son mari. Devant la stèle qu'on avait posée, elle s'étonna. Le gardien du cimetière la renvoya sur l'entrepreneur des pompes funèbres qui lui décrivit un homme ressemblant fort à Martin qui était venu commander et faire graver une pierre. Elle n'en aurait certes pas eu les moyens. Mais elle se promit de lui reprocher gentiment son geste fraternel. Elle revint devant la sépulture. Elle éprouvait une impression bizarre, un dédoublement d'elle-même. Il lui semblait qu'elle se regardait, plantée devant le granit, s'interrogeant, se reprochant de ne pas éprouver toute la peine qu'elle aurait dû avoir en pareille circonstance. Son mari était là, présent. Elle croyait entendre sa voix rassurante : « Vis, Rosa, vis. »

Vivre ? Et toi, alors, mon Mathieu, pourquoi n'as-tu pas donné l'exemple et me laisses-tu dans la solitude ?

Au retour, contemplant la croupe de l'alezan qui se couvrait peu à peu d'une sueur brillante et qui la canardait de pets sonores, elle eut le sentiment que les choses lui échappaient, qu'une page se tournait malgré elle, qu'elle n'avait plus prise sur sa propre vie.

Deux nuits plus tard, elle fit un rêve. Elle était devenue immense et gisait nue sur une prairie sans limites. De minuscules bonshommes

cachés dans les herbes grimpaient sur ses jambes et se dirigeaient en procession fourmillante vers son sexe où elle les aspirait sensuellement. Elle se réveilla troublée, essaya de retrouver le sommeil mais elle se trouvait trop excitée. Elle enleva sa chemise de nuit et s'étendit voluptueusement sur les rêches draps de lin à la recherche d'un peu de fraîcheur. Elle avait la sensation que sa peau flambait. Elle fit d'autres rêves érotiques et ressentait parfois ce trouble qui l'avait saisie durant la troisième nuit avec Alphonse et ce gouffre de plaisir au bord duquel il l'avait amenée. Si, pensait-elle, elle devait, à cette heure nommer le vainqueur du concours, elle se sentirait obligée de le désigner. En même temps, elle se reprochait d'avoir éprouvé du plaisir avec un homme qu'elle méprisait. Pourquoi n'avait-elle jamais connu cela avec Mathieu ? Pouvait-on trahir son mari par le ventre tout en lui étant fidèle par l'esprit ? Lequel, de son haut ou de son milieu, était loyal ?

En tout cas, pour les gens du village, il n'y avait pas le moindre doute. Il n'était pas de semaine sans qu'elle n'ait à subir quelques avanies. Elle se faisait l'effet d'une pestiférée et les protestations d'amitié de Valine, de Florimond, de Martin et de Sidonie qui ne savait que dire ou faire pour être pardonnée, remplissaient de plus en plus difficilement le vide qui se creusait en elle. Quand elle croisait Célestin à la messe, où elle avait retrouvé sa place mais non le respect, le commis d'Arsène, ostensiblement, l'ignorait. Elle avait été bonne épouse et bonne croyante, pourquoi le Ciel l'accablait-il ainsi ? En quoi avait-elle péché ?

Elle ressentait la nécessité de se confesser, mais n'osa pas se présenter devant le curé. Son crime était-il impardonnable ? Torturée, elle ne trouvait pas de réponse. Un matin, pleine de colère, elle emprunta la carriole de Martin, se rendit au chef-lieu et se présenta devant le confessionnal de l'une des trois églises. Un prêtre l'écouta. Elle avait résolu de tout dire, la maladie de Mathieu, le concours, les hommes dans son lit. Elle voulait demander à un homme de Dieu si elle avait agi contre le Seigneur en prenant sa décision... Mais au moment d'aborder l'affaire du concours de coqs, elle se contenta de la vague formule « péché de chair ». Ce qui lui valut une absolution qui ne la combla pas. Elle avait menti par omission, mais Dieu, pensa-t-elle, savait, lui. Elle pouvait tromper son serviteur, mais le maître ? Elle se dit qu'elle arrangerait le problème en direct avec le patron et s'en trouva rassérénée. Car si les hommes se permettaient de la juger sur ses actes, Dieu, lui, savait son sacrifice et ne proférerait pas un jugement de curé.

CHAPITRE XVIII

ET APRÈS...

Ambroise, ce soir-là, arriva le premier. Ses patrons étaient partis à un mariage. Il avait expédié la traite et les travaux du ménage et filé vers la grande salle de Rosa, son havre, son nid, plus chaud et confortable en tout cas que celui qui était creusé dans le foin sous une couverture grossière au-dessus de la jument. Il n'avait pas dîné, mais se contenterait en rentrant d'un peu de pain trempé dans du lait et d'un morceau de fromage. Rosa venait tout juste d'allumer la lampe, plus par habitude que par nécessité. Les jours rallongeaient. Le commis arrivait généralement beaucoup plus tard. Pendant qu'il l'embrassait – il en avait gardé l'habitude après sa performance –, elle lui demanda comment il allait.

– Mal. Par ta faute...

– Ah oui ?

– Dame. Plus z'y pense, et plus ze comprends que ze ne pourrai jamais sortir de ce trou. La zument a crevé la semaine dernière, ze verrai crever la suivante si ze ne crève pas moi-même avant. De ta faute, de ta faute. Il s'échauffait. Et comment ze pourrais partir sans un sou ? Les pandores me tomberaient dessus au premier carrefour. Ils te zuzent à ta mine, les guignolet. Pour passer comme un courant d'air, faut être un milord. T'as déjà vu des types en redingote entre deux zendarmes ? Moi jamais ! Tandis que la crasse et les hardes de ceux qui dorment dans les fossés ou les granzes, ils les repèrent vite, à croire qu'ils aiment se salir les mains. Et pourtant, ze sais bien, moi, qu'il y a plus de voleurs bien mis, en plein zour, au bois le dimanche que dans les cabarets des faubourgs le soir. Tu sais, Rosa, z'aimais bien ton homme. C'était un çic type. Mais si tu permets, il aurait pu attendre un peu que le concours se termine. Ze lui en veux un peu, et à toi aussi.

Elle lui tourna le dos et gagna son fauteuil.

Elle fut bien obligée de constater, dans les jours qui suivirent, qu'elle était presque dans le même état d'esprit que lui. La différence, c'est qu'Ambroise avait une idée précise, un lieu où aller se réfugier. Pas elle. Et elle redoutait chaque soir que Victor revienne à la charge et réclame les sous versés avant la mort de Mathieu. S'il insistait, elle

n'aurait pas le choix, elle devrait le rembourser, ainsi que Célestin et Arsène et les autres. Une fortune, pour elle. Mais comment ? Il est vrai que dans le règlement du concours qu'elle avait imaginé, personne n'aurait pu penser, et surtout pas elle, à une fin aussi brutale. Elle devait bien reconnaître qu'elle avait mangé son salaire en payant l'hôpital avant la fin du contrat. Même si les sommes n'étaient pas très élevées, tous avaient mis la main à la poche, qu'ils soient ou non riches et qu'ils aient passé ou pas trois nuits dans son lit. Rembourser, mais lesquels ? Ceux qui avaient participé aussi ? Et si elle ne remboursait pas les premiers, c'était la preuve qu'elle s'était en quelque sorte prostituée.

Victor arriva un soir un peu éméché. L'ours avait puisé dans la gnôle un peu de courage pour revenir à la charge. Depuis quelques semaines, il ne décolerait pas. Arsène avait prévenu son métayer que le contrat serait renégocié au printemps et Victor se doutait bien que ce ne serait pas à son avantage. Il secoua les convives assis sur le banc en y prenant place brutalement et commanda à boire d'une voix plus forte qu'à l'ordinaire. Les conversations cessèrent. Alors que Rosa remplissait son verre en silence, il se tourna brusquement vers elle.

– Et toi, va falloir que tu te décides : tu rembourses ou tu finis notre affaire. J'ai payé...

– Moi aussi, dit Alphonse, soutenu par Bert, j'ai payé, mais je ne réclame rien.

– Oui, mais toi au moins, tu l'as baisée.

– Salaud, dit Gustave. Tu en parles comme si c'était une... Tu sais bien que ce n'est pas pour l'argent qu'elle l'a fait, mais pour Mathieu.

– Peut-être, mais c'est elle qui a pris mon argent. Et puis toi, Gustave, tu y as goûté aussi, t'as rien à dire.

Le charron bondit de son banc et se rua sur le paysan. Rosa l'arrêta d'un geste.

– Ne vous battez pas pour ça. Il n'a pas tout à fait tort. Il faut que je réfléchisse.

Martin lâcha :

– Il faudrait d'abord, pour que le concours se poursuive, que les sous soient versés. Qui a payé ses mille francs ?

Un grand silence s'installa autour de la table. Ambroise le brisa en réclamant un café arrosé, il était l'heure d'aller au lit, dit-il, ça le réchaufferait en chemin.

Dès le lendemain, Rosa entama le tour des fermes pour trouver à se louer à la semaine. Son projet était de travailler pour gagner dans la journée quelques sous supplémentaires tout en ouvrant le café le soir. Même avec un double revenu, elle ne se faisait pas d'illusion : il lui faudrait des mois pour rembourser l'argent qu'on lui avait donné pour

Mathieu. Le plus souvent, les filles travaillaient uniquement pour le gîte et le couvert et s'estimaient heureuses quand, au surplus, le patron ou un de ses fils ne prenait pas un petit bénéfice nocturne. Leur espoir, c'était de trouver un mari. Sinon, elles termineraient leur vie misérablement en mendiant, à moins qu'un patron ou un de ses enfants qu'elles avaient élevés ne les prenne en pitié. Rosa était résolue à travailler d'arrache-pied pour payer sa dette.

On la savait dure au travail, mais pas un seul fermier, le premier jour, ne lui proposa de l'embauche. Lorsque, par hasard, un paysan commençait à discuter avec elle, la femme arrivait, se plantait mains sur les hanches devant Rosa et la toisait : « Tu viens pour quoi ? T'en as pas assez d'hommes, dans ton bordel ? Retourne d'où tu viens. » Elle poursuivit, sans succès, sa tournée le lendemain. Dès qu'elle arrivait dans une ferme autrefois amie, le scénario était le même. On la reluquait de loin, l'air revêche, puis le paysan et sa femme échangeaient quelques mots avant que l'un ou l'autre vienne vers elle et demande ce qu'elle voulait. Après quoi on lui tournait le dos, contrairement à la coutume qui voulait qu'on offre un café à tout visiteur se présentant à la ferme. Un homme l'accueillit avec un grand sourire, Hector, du hameau de la Blinière.

– Ben pourquoi pas, on a toujours besoin de quelqu'un à la ferme, pas vrai ? La patronne est pas là, mais c'est pas grave, entre, y a du café. Tiens, prends la chaise, le banc est bancal.

Il versa le café qui attendait sur le coin de la cuisinière et proposa une goutte.

– Non, merci. Pour le travail, alors ?

Il eut un grand rire.

– Ben, tu connais bien. La même chose que tu fais chez toi.

– Le ménage, la soupe. Il faudra que je rentre chez moi le soir et...

– Non, la même chose que chez toi, tu sais bien. On est trois hommes ici, mes deux gars et moi. De temps en temps, faut bien se détendre...

Il s'approcha derrière elle, lui mit la main sur l'épaule et la fit glisser vers le sein. Elle se leva, furieuse.

– Qu'est-ce qui t'arrive, Hector ? Tu me prends pour qui ?

– Ben, pour c'que t'es.

Elle recula, il la suivit, les mains nerveuses, tendues.

– Avec les richards du bourg, les Gustave et les Arsène, t'as pas fait de manières...

Elle fit face.

– Là, Hector, tu as bien raison. Tu n'es pas à la hauteur. Si tu le prends comme ça, je ne suis pas dans tes moyens. Alors contente-toi de ta femme à qui j'en toucherai un mot un de ces jours. Je ne suis pas une putain, Hector. J'ai essayé de sauver Mathieu, c'est tout. Tu m'as aidée, toi, ou les autres ? Quelqu'un m'a proposé de l'argent pour le

soigner ? Il a bien fallu que je me débrouille toute seule...

– T'es peut-être pas obligée d'en parler à Honorine. Je disais ça pour la blague.

– Tu essaies de trousseur une femme dont le mari est mort voilà quelques semaines et tu appelles ça une blague ? J'espère que ta blague fera rire ta pauvre femme.

Elle n'en dirait rien, bien entendu. Honorine avait assez de malheurs avec son Hector et ses deux voyous de fils pour qu'elle ajoute à son chagrin.

Elle rentra chez elle désespérée. Un mur se dressait devant son avenir. Elle abandonna pour de bon tout espoir de trouver un travail honnête dans ce canton où plus personne n'ignorait le pari. Elle n'avait pas non plus à chercher la moindre compréhension du côté de ses parents qui ne s'étaient pas manifestés à la mort de Mathieu, et lui avaient fait savoir qu'ils ne voulaient plus la voir.

Elle resta prostrée pendant une semaine. Les caresses de Valine et les plaisanteries de Florimond, les interminables disputes des consommateurs n'avaient plus prise sur elle. Qu'allait-elle devenir ? Elle était devenue étrangère dans sa propre commune. Le soir, elle ouvrait le café mais n'adressait pas la parole aux habitués qui s'étaient faits rares.

Sombre, elle regardait maintenant les flammes avec l'envie de s'y jeter. Elle avait tout perdu, son homme, sa réputation et tout espoir d'indépendance. Faudrait-il qu'elle cède à la demande d'Arsène ? Plutôt mourir. Et la perspective de mettre fin à ses jours s'insinuait doucement dans son esprit. C'était sa dernière liberté. Elle se demanda la tête que ferait Mathieu en la voyant le rejoindre si tôt. Restait la manière. Fallait-il choisir la corde, comme c'était en quelque sorte la coutume dans la société paysanne, le canal, où ne passaient guère que quelques péniches...

Et puis non ! Émergeant de cette douleur, Rosa défit, presque sans heurt, les liens avec lesquels ses parents et la société des hommes l'avaient ligotée depuis l'enfance dans son rôle de femme soumise. Elle s'était ménagée, jusqu'à ce jour, dans le silence, une retraite volontaire sous le manteau de la cheminée et le monde merveilleux des livres. Et voici qu'après ce rejet, l'envie la prenait de crier son défi. Non, elle ne se laisserait pas faire.

Léon, qui venait maintenant plus souvent, avait ses habitudes. En arrivant, il attrapait une chaise et s'asseyait près d'elle. Cette disposition l'arrangeait. Il s'éloignait ainsi des buveurs qui ne manquaient pas une occasion de l'humilier, non plus à propos de ses grandes oreilles mais de sa virginité.

Très timide, il préférait parler aux flammes que d'affronter le regard de Rosa, qui avait une manière très particulière de fixer son

interlocuteur. Elle concentrait ses prunelles non pas dans les yeux mais dans l'espace compris entre les sourcils, juste à la naissance du nez. Si bien qu'à la fois on était pris dans ce filet sans pour autant saisir son propre regard. Tourné vers les flammes, Léon se concentrait mieux et n'était pas troublé par Rosa. La lecture était bien évidemment leur thème de discussion favori et Rosa retrouvait quelques couleurs quand leurs jugements divergeaient sur un ouvrage et qu'elle défendait son point de vue passionnément. Ils choisissaient des textes presque au hasard. Comme tous les autodidactes, seul leur appétit de savoir, donc de tout lire, guidait leurs choix. Ils dévoraient tout, y compris les feuillets.

Léon commençait à préparer sa transhumance. Des paysans des environs lui confiaient leurs bêtes qu'on marquait d'une tache de couleur pour les reconnaître, et avec un troupeau de quelque quatre cents moutons, il entamait la route qui les mènerait dans les prés salés du Mont-Saint-Michel dont l'herbe donnait une bonne santé et un bon prix aux bêtes. C'était un voyage à pied d'une semaine. Durant tout l'été, il surveillait les moutons, assurait la traite et faisait le fromage. Un travail éreintant mais qu'il adorait, puis, aux premiers froids, il ramenait le troupeau et s'installait pour l'hiver.

– Toi au moins, tu as de la chance, tu peux partir...

– Mais, Rosa, tout le monde peut partir, il n'y a pas que les bergers.

– Partir, c'est facile. Le difficile, c'est d'arriver quelque part. Tu as tes moutons, ta cabane là-bas et ta maison à ton retour, mais moi... Le plus long voyage que j'aie jamais fait, c'était pour aller voir Mathieu. Je suis comme les vaches dans l'enclos : les barrières sont trop hautes. Et pourtant, si tu savais comme je n'en peux plus de tous ces hypocrites qui me donnent des leçons de vertu alors qu'ils nous laissent crever sans bouger un cil. Et toutes ces pauvres filles qu'on couche dans le foin et qui se retrouvent enceintes et qu'on abandonne à leur triste sort, comme si elles étaient les seules coupables. Les hommes sèment la honte et la misère et se permettent de juger comme s'ils n'étaient responsables de rien. Et eux, on ne leur interdit pas l'église pour autant...

– Je les connais. Il y aura les mêmes partout, dit le berger dont le visage, trop près des braises, virait au carmin.

Elle resta un moment silencieuse, puis, parlant aux flammes, elle dit doucement :

– Léon, dis-moi franchement, si le concours reprenait, tu serais toujours partant ?

Il quitta le feu des yeux et se tourna vers elle. Dans les jets de lumière des bûches, la surprise lui faisait un masque étrange. Il reprit sa position face aux bûches et lâcha :

– C'est ta vie, Rosa. C'est toi qui décides.

CHAPITRE XIX

LA REPRISE

Le samedi, Rosa fit une croix sur le calendrier des postes. Elle venait d'avoir vingt-quatre ans.

Après sa discussion avec Léon, elle avait hésité deux jours, relue vingt fois la lettre de Mathieu. « Tiens tête à la vie », avait-il dit. Le goût, l'envie de se battre lui revenait. Tout comme ce conseil de ne pas abuser du deuil. La vie, elle y tenait. Elle n'avait pas eu son dû, elle était même loin du compte. Depuis son mariage à seize ans, huit années s'étaient écoulées, la moitié à subir un mari alcoolique, l'autre moitié à soigner un époux malade. Il devait bien y avoir quelque part, comme le suggérait Mathieu, un homme qui l'aiderait à retrouver les beaux jours de sa jeunesse, qui lui offrirait une épaule solide, pour qu'enfin elle abaisse sa garde, vive en confiance, sans redouter le lendemain. Mais il lui faudrait conquérir et un avenir, et cet homme. Quitter ces lieux où on lui refusait le droit d'exister et où son geste d'amour était en train de se transformer en forfait. Les dés étaient jetés, elle allait se battre et irait jusqu'au bout sans faillir.

Un peu avant midi, à Ambroise qui passait par là, elle annonça d'une voix qu'elle s'efforçait de maîtriser, de peur d'éclater en sanglots :

– J'ai décidé d'aller jusqu'au bout du concours. Préviens les autres.

Elle n'avait pas repris son souffle que la porte était ouverte à la volée et qu'elle entendit décroître le « tac-tac » des sabots sur le pavé. Deux heures plus tard, le bourg bruissait comme une ruche.

Le premier à lui rendre visite fut Gustave. Il faisait grise mine mais, malin, entama la conversation en parlant de Mathieu. Il le connaissait depuis l'enfance. Une sacrée tête de caboche, le Mathieu. Son premier mariage l'avait rendu un peu plus fêtard qu'il ne l'était dans sa jeunesse. Rosa l'avait en quelque sorte amendé, et voici que la maladie l'avait fauché comme une mauvaise herbe à l'heure où elle le transformait en fleur. Il rendait hommage à Rosa pour son sacrifice, mais se posait la question de la reprise. Dans le bourg, les langues marchaient bon train. Mathieu enterré depuis à peine trois mois, et voici que sa veuve se prêtait à ce concours qui n'avait plus de raison d'être. On avait pu se scandaliser qu'elle couche avec neuf hommes pour sauver la vie de son mari, mais en plein deuil...

– Toi aussi, Gustave, tu me jettes la pierre ?
– Non, mais je voudrais comprendre.
– Comprendre quoi ? Qu'il n'est pas normal que j'achète ma liberté dans une affaire que j'ai critiquée depuis le début et dont Alphonse et toi êtes les responsables ? Souviens-toi, je vous ai traités de fous. Tu as la mémoire bien courte. C'est toi, Gustave, qui me parles de bon sens, toi qui es à l'origine de tout ça ? C'est le bon sens qui va me nourrir ? Personne ne veut me donner de travail, Arsène me met à la rue et lui comme Célestin me réclament l'avance que je leur ai demandée pour Mathieu et non pour moi.

Elle s'échauffait.

– Puisque toi et les autres êtes si pleins de vertus, dites-moi ce que je dois faire ? Où aller ? Crois-tu que je n'ai pas de peine pour Mathieu ? Qui, parmi toutes ces bonnes âmes, a levé le petit doigt pour l'aider ? Et pour m'aider, moi ? Non, ce qui vous intéressait, c'était de prouver je ne sais quelle virilité ou de gagner une fortune en vous allongeant sur mon ventre. Vous l'avez voulu, votre concours, vous allez l'avoir ! Il y aura un gagnant et huit perdants. Et puis après, je m'en irai, avec ce qui me revient. Les sept qui n'ont pas encore versé leur part devront avancer les sous. Je n'ai plus confiance.

– Et ceux qui refusent ?

– Tu parles pour toi ? Tu veux te retirer sans payer ? Toi aussi... J'en ai marre, Gustave, marre de tous ceux qui tournent casaque dès que leur petit intérêt est en jeu. Même toi, en qui j'avais confiance, voilà que tu cherches à te sortir d'un piège que tu as tendu toi-même. À qui faire confiance ? À qui, Gustave ? Adèle va s'inquiéter. Rentre chez toi.

Elle ne put en dire plus et éclata en sanglots. Le grand charron ne sortait pas grandi de l'affaire. Il lui posa la main sur l'épaule. Qu'aurait-il pu dire ? Il lui fit une légère pression sur le bras qu'il voulait consolatrice et prit le large en lançant un vague « bon courage ! »

Elle l'interpella alors qu'il franchissait le seuil.

– Alors, si je comprends bien, tu abandonnes le concours ?

Il s'arrêta, comme frappé d'une de ces décharges électriques qu'il rêvait de provoquer.

– Ben... Mais si ça ne te fait rien, j'aimerais que ça reste entre nous... Tu n'as pas de raison de leur dire...

– Je leur dirai ce que tu vas me répondre maintenant. Tu t'avoues vaincu ?

– Non, pas du tout. Tu sais bien...

– Donc tu continues.

Il partit sans un mot. Rosa revint vers la cheminée et se laissa tomber dans le fauteuil, qui gémit. Elle était épuisée.

Le lendemain, ils étaient tous là. Elle avait fait prévenir Marcellin, très souvent absent ces temps derniers, de venir vers dix-neuf heures. Elle faillit demander à Florimond et à Martin, qui n'étaient pas concernés, de partir, mais à la réflexion y renonça. Tout devait être dit et, après tout, qu'on en parle dans le village lui était désormais égal. Elle offrit d'abord une tournée générale puis s'adressa aux onze hommes.

– Je vous ai dit que je reprends le concours. Vous y êtes tous engagés. Ma décision d'arbitrer a été interrompue par le décès de Mathieu. Je voudrais savoir si vous souhaitez poursuivre.

Un silence pesant fit office de réponse. Les hommes se balançaient sur leur banc. Des regards obliques s'interrogeaient mutuellement. Certains attrapaient leur verre déjà vide qu'ils portaient à leurs lèvres avant de le reposer lentement. Rosa, campée sur son estrade, attendait avec un calme apparent, mais tous pouvaient voir que la douce bistrote s'était muée en guerrière. Elle assista ensuite, fermée et muette, aux échanges parfois acerbes entre les compétiteurs. Elle fut ferme : tous lui devaient cent francs chacun, sauf Arsène et Célestin qui avaient été tenus de payer comptant. Les autres, ayant déjà participé à hauteur de vingt francs, lui devaient la différence. Ambroise demanda benoîtement ce qui se passerait si les premiers compétiteurs, ceux d'avant la mort de Mathieu, se retiraient du concours et refusaient de payer.

– C'est simple, dit Rosa. J'ai fait une fiche sur chacun d'entre eux. Je la placarderai ici même. Ils ne peuvent pas avoir participé à l'épreuve et espérer s'en sortir à bon compte.

– Tu ne ferais pas ça ! s'insurgèrent d'une même voix Arsène, Gustave et Alphonse.

Rosa sourit :

– Vous, les hommes, vous avez vos poings pour vous battre. Moi, je n'ai que mes mots.

Le tintement de verres qu'on remuait fut à peine troublé par Marcellin qui, de son pas léger sur ses chaussures de cuir, donna le signal du départ, suivi, quelques minutes plus tard, par un grand raclement de sabots.

Alphonse fut le premier à apporter ses quatre-vingts francs, suivi de peu par Léon. Ambroise vint un peu avant l'ouverture du café et, d'un ton qu'il voulait rassurant, lança à l'hôtesse :

– Tu peux me faire confiance, Rosa, ze te paierai dès que z'aurai touché le pactole... parce que tu sais bien que c'est moi le meilleur ?

– Je n'en sais rien tant que tout ne sera pas fini, Ambroise. Et je ne te fais pas confiance, pas plus qu'aux huit autres.

Le visage long et chafouin du commis se plissa d'un sourire malin.

– Moi ze n'ai pas peur que tu m'affîçes, les autres devront bien constater que c'est moi le meilleur et ze gagnerai quand même.

- Sauf que tu oublies que l'arbitre c'est moi et que si tu ne paies pas, tu es exclu du concours et donc tu es sûr de perdre.
- Tu veux dire que si ze ne paie pas, ze perds et que si ze paie, ze ne suis pas sûr de gagner ?
- Tu as tout compris.
- Rosa, tu sais bien que ze suis le seul qui n'a pas un sou.
- Non, nous sommes deux !

Le lendemain, tous les compétiteurs étaient là. Martin faisait grise mine, Arsène, soutenu bruyamment par Célestin, n'alla pas par quatre chemins pour dire que, cette fois, à cause du concours qui reprenait, le village était déshonoré et que le maire l'était aussi. Victor et Ambroise, qui étaient à la fête, s'offraient tournée sur tournée, le second en empruntant les sous au premier. Gustave semblait très embarrassé, surtout depuis qu'on lui avait dit qu'il lui restait une nuit à faire, puisque la mort de Mathieu s'était produite au beau milieu de son tour. Léon n'était pas loin de considérer que si Rosa avait décidé de reprendre le concours c'était un peu grâce à lui. Et il affichait une si belle assurance que personne ne songea ce soir-là à le chicaner.

À la fin de la soirée, Marcellin et Victor donnèrent leur part, que la jeune femme encaissa sans sourciller. Elle était la Rosa de combat, celle qui plus jamais « ne se laisserait faire ». Et à cet instant, elle avait repris toute son autorité sur ces hommes. Ambroise fit le tour de la table pour obtenir un prêt mais se vit opposer des refus qui le mirent en fureur. Il partit en claquant la porte et en oubliant de payer son verre. Gustave donna un acompte. Il confia à Martin qu'Adèle avait refusé de lui donner l'argent et comme c'était elle qui tenait la caisse et qu'il y avait des échéances de matériel à payer, il lui faudrait deux jours pour réunir le reste.

Le dernier buveur parti, seul Gustave, abattu, demeura à la table. Il mit tout de suite les choses au point : il ne se retirait pas du concours mais allait rentrer coucher chez lui. Rosa servit deux grands bols d'une soupe aux pois qui mijotait depuis le début de l'après-midi dans le chaudron au-dessus du feu, et dans laquelle elle avait mis un morceau de lard que lui avait apporté Martin. Le charron n'avait pas osé renoncer, il ne pouvait, ne voulait en aucun cas donner raison à Alphonse, c'était au-dessus de ses forces. La dernière cuillerée avalée, il décampa.

La nuit qui devait lui être consacrée fut blanche pour Rosa. Elle jeta un châle sur ses épaules et, ajoutant de temps à autre une bûche dans le foyer, agita des pensées noires jusqu'au matin. Au petit jour, Valine qui frappait à la porte la réveilla. Elle vint lui ouvrir et éclata en sanglots. « Je hais les hommes », souffla-t-elle entre deux mouchages. Un grand café et une promenade plus tard, ses pensées la portaient

vers l'après, lorsqu'elle pourrait quitter le village et refaire sa vie. Certes, les perspectives étaient sombres, mais elle était sortie du piège où elle se sentait prise. Elle sourit en pensant que si Mathieu pouvait la voir, il devrait bien constater qu'elle avait repris sa fourche en main. Elle avait fait son calcul ; elle pourrait voir venir au moins un an, le temps de se reconstruire.

Bert, le suivant sur la liste, vint dire à Rosa qu'Arsène, prétextant de l'immoralité de l'affaire, refusait de lui faire l'avance des quatre-vingts francs restant à payer. Rosa, faisant crisser sa plume Sergent-Major avec laquelle elle dessinait d'élégants pleins et déliés, écrivit :

Arsène,

Tes scrupules moraux t'honorent, mais Bert est majeur et tu lui as promis l'avance de son salaire. Le respect de la parole donnée ne fait-il pas partie de ta morale ? Je sais, moi, que tu as une morale de jour et une morale de nuit. Et il faut que cela se sache. Si tu refuses son avance à Bert, j'afficherai dès demain matin un récit détaillé de ta proposition et de tes trois nuits ici.

Rosa

Elle glissa la feuille dans une enveloppe qu'elle cacheta et remit au commis.

Hilare, Bert au petit matin suivant tendit l'enveloppe également cachetée que lui avait remise Arsène. Elle contenait huit gros billets de dix francs. Il demanda en riant comment Rosa s'y prenait pour faire cracher l'argent au vieux grigou. Elle n'eut pas le temps de répondre, la porte s'ouvrait avec fracas et Ambroise faisait irruption dans la salle. Il était très énervé, rouge d'avoir couru.

– Ce n'est pas trop tard ? Tiens, voilà les sous. Maintenant z'ai du boulot, à ce soir...

Et il repartit comme il était venu. Les quatre-vingts francs y étaient, sous forme de napoléons. Rosa se demanda où le petit commis avait trouvé cet or, mais ne fut pas certaine de vouloir connaître la réponse.

CHAPITRE XX

BERT

Le dimanche soir, on attendait Bert dont c'était le tour. Il ne vint pas. À dix heures, Rosa referma la porte derrière Ambroise qu'elle dut pousser un peu pour qu'il la franchisse. Il semblait tendu, nerveux. Elle mit sa réticence à partir sur le compte du mauvais temps. Une pluie fine apportée par une brise du Nord têtue instillait une humidité glaciale dans les maisons. Rosa se dit que la nuit dans son tas de foin ne devait guère être agréable pour Ambroise et ce n'était pas la chaleur dégagée par la nouvelle jument qui allait suffire à le réchauffer.

Elle revint vers la cheminée, s'installa face aux braises, jeta une bûche dans l'âtre et prit son livre. Elle n'avait pas sommeil, mais ne parvenait pas à entrer dans l'histoire. Elle s'avoua qu'elle était un peu déçue de la défection du deuxième commis d'Arsène. Joli garçon, ses boucles blondes et son visage un peu poupin lui conféraient l'aspect d'un de ces éternels enfants que les femmes adorent câliner. Et Rosa n'aurait pas détesté le faire. Pourquoi cette absence alors que, ces derniers jours, il lui avait confié en riant gauchement qu'il attendait son tour avec impatience ? Elle relisait la même page pour la deuxième fois sans pour autant avoir compris de quoi il retournait, lorsqu'on frappa à la porte. C'était Bert. Ses boucles lui collaient au front, le crachin s'était transformé en pluie glaciale et il n'était vêtu que d'un mince bourgeron sur une chemise de laine à carreaux. Il gelottait. Elle le fit asseoir dans son fauteuil et lui servit un café brûlant. Il semblait très perturbé et elle respecta son silence. Voûté vers le feu, les coudes appuyés sur les genoux et les paumes ouvertes vers la flamme, il était plongé dans une réflexion profonde tandis qu'elle servait la soupe. Il prit place face à elle et, penché sur le bol, il avala le liquide dans un silence troublé seulement par son souffle sur la soupe brûlante et l'aspiration sonore de chaque cuillerée.

– J'ai cru que tu ne viendrais pas.

Il repoussa son bol.

– Moi aussi...

Elle attendait, penchée vers lui, la tête légèrement inclinée, souriante et satisfaite qu'il soit venu. Une odeur douce de linge mouillé émanait

de ses vêtements.

– Oui, poursuivait-il, j'ai eu du mal. On en a toujours parlé avec Constance et elle était d'accord. C'est même elle qui m'a poussé à le faire. Et puis, depuis deux jours, elle a complètement changé d'avis. Elle ne veut plus. Je ne l'ai jamais vue comme ça. Elle est très économe et je lui ai dit que j'avais versé les sous, qu'il était trop tard. « Tant pis, elle m'a répondu, on les perd et voilà tout. De toute manière, tu n'avais aucune chance de gagner. » De la jalousie, des pleurs, des cris... je ne l'avais jamais vue comme ça. Et ce soir, c'était encore pire. J'ai fait semblant de me coucher. Elle s'est endormie tout de suite et je suis venu.

– Elle va être furieuse...

– Y a pas de risque, parce que Constance dort neuf heures par nuit en ronflant – mais ne le répète pas, elle en a honte – jusqu'au matin et sans jamais se réveiller. Une vraie souche.

– Un peu plus de soupe ?

– Un peu plus de... non, mais est-ce qu'on peut... je veux dire... il ne faut pas que je rentre trop tard parce que...

– Tu veux qu'on se couche tout de suite ?

– Oui.

– Tu as peur de ta femme ? Aucun homme, dans ce village, n'a peur de sa femme. Ce sont les femmes qui ont peur de leurs maris et elles ont souvent de bonnes raisons pour ça.

– Je n'ai pas peur d'elle, mais je suis content qu'elle n'ait pas peur de moi. On s'aime beaucoup.

Sans trop se l'avouer, Rosa éprouvait une excitation très grande à l'idée de coucher avec ce jeune homme. En se glissant toute nue dans les draps, elle eut une pensée pour la jeune femme qui, dans le lit conjugal, dormait solitaire d'un sommeil profond. Elle éprouvait de la sympathie pour Constance, mais une raison plus trouble, d'interdit et de victoire mêlés, la mettait à cet instant un peu mal à l'aise. Bert n'en finissait pas de se déshabiller dans le cagibi. Il finit par pousser la porte. Sa tête pâle de blond qui émergeait de la grande chemise de nuit avait pris un teint gris.

Il se contorsionna pour grimper sur le lit et resta sur le dos, les yeux au plafond, dans la plus grande confusion. Rosa se taisait, consciente qu'il ne fallait pas brusquer les choses.

– Tu... tu es toute nue ? finit-il par dire, les yeux vissés sur la poutre qui se trouvait juste au-dessus de lui.

– Bien sûr. Tu préfères que je mette une chemise ?

– Si je préfère ? Non, non...

– Bert, je peux te poser une question ?

– Oui.

– Pourquoi fais-tu ce concours ? Je ne crois pas que ce soit pour

l'argent, tu as une jolie et gentille femme, tu me dis que vous vous aimez beaucoup. Alors...

Il semblait changé en pierre. Une émotion qu'il ne maîtrisait plus lui coupait le souffle. Rosa se tourna vers lui et, de sa main gauche, lui caressa doucement la joue. Il s'était rasé de près. Son souffle s'accéléra. Elle le vit se détendre doucement, son regard se brouilla, puis il tourna la tête vers elle et demanda, dans un souffle :

– Pourquoi je fais ce concours ? Si je te dis quelque chose, tu le garderas pour toi ?

– Bien sûr, Bert. Je te jure que rien ne sortira de cette chambre. Tu as ma parole. Tu me crois ?

– Oui, toi, je te crois.

Il revint à sa position sur le dos. Quelques minutes rythmées par sa respiration pressée s'écoulèrent, puis son souffle s'apaisa. La jeune femme reprit ses caresses sur la joue du commis. Il se tourna vers elle et sourit. Doucement, sa main descendit sur la poitrine puis le ventre du jeune homme. Elle-même eut un soupir de surprise lorsque sa main rencontra le sexe dur. Doucement, elle remonta la chemise de nuit. Aidé par elle et d'abord réticent à se mettre nu, il se tordit dans tous les sens puis s'assit pour enlever complètement la chemise avant de retomber sur le dos. Rosa s'approcha, l'embrassa dans le cou. Elle n'avait jamais donné le moindre baiser aux prédécesseurs et ne manqua pas de s'en étonner tout en y prenant plaisir. Son genou vint se poser sur le ventre de Bert puis lentement, comme elle l'avait fait pour Alphonse, elle glissa sur lui et l'enfourcha. Bert respirait avec peine. Il était difficile de dire si c'était par excitation ou par panique. Son visage reflétait quelque chose d'inhabituel, entre peur et surprise. Au comble de l'excitation, Rosa guida Bert et, d'un coup, s'assit sur lui. Ils poussèrent un cri en même temps.

Durant la nuit, il la prit de nouveau, au milieu des brumes du sommeil. Puis il se raconta.

Au matin, il partit et ne revint plus. Pour lui, le concours était terminé.

Fiche Bert

Lundi 12 mai 1902

Quelle émotion. J'en suis encore toute retournée. Il est près de midi et je n'ai rien fait ce matin. Trop chamboulée. Bert est un joli et charmant garçon. J'ai un peu honte d'avouer que j'en avais envie. C'est la première fois. Pour les autres, cela ne m'avait jamais effleurée. Je n'avais, hier soir, toujours pas compris pourquoi il s'était inscrit à ce concours. Il est le seul pour lequel j'ai éprouvé du plaisir à l'idée qu'il vienne dans mon lit. Il me

trouble. Rien qu'à le regarder, j'ai le ventre qui s'emballa. J'avais l'impression de faire un gros péché et, en même temps, il me tentait, comme une sucrerie. Quand j'y pense, ça me fait un peu peur. J'avais décidé d'arbitrer ce concours en restant fidèle à Mathieu. Et voici que, par la pensée, je le trompe vraiment. Est-ce que je ne suis pas en train, moi aussi, de devenir une putain, comme la petite Émilienne ? Il est soudain devenu pressé, de peur – on ne sait jamais – que Constance se réveille. Aussi, on n'a pas tardé à monter se coucher. Il était tout intimidé, maladroit, gauche. Mais quel effet ça m'a fait. J'ai cru que tout mon corps allait s'enflammer. Un peu comme avec Alphonse, mais bien plus fort. Une sorte de vague qui est partie de mes pieds et qui m'a balayée tout entière. J'en suis restée anéantie. On s'est endormis tous les deux car lui aussi a eu du plaisir. Quand on s'est réveillés, ça l'a rendu muet un bon moment. Et puis il a parlé.

– Je ne me suis pas inscrit pour prouver que j'étais un grand amoureux en tout cas. Parce que... je suis... vierge. Il a ri. Enfin je l'étais jusqu'à tout à l'heure.

– Quoi ? Mais tu es marié depuis deux ans !

– Oui, mais on n'a jamais fait l'amour avec Constance. Moi, je l'aime depuis toujours et je me suis gardé pour elle. J'ai toujours refusé de me salir avec les traînées qui se font trousser dans les granges, les filles d'Alphonse et les autres. Je voulais être pur, rien que pour elle.

– Et Constance ?

– Eh bien, justement, elle a versé toutes les larmes de son corps lors de notre première semaine de mariage. Elle espérait que ça se passerait bien, mais la peur est la plus forte. Elle ne peut pas. Il faut que... Rosa, jure-moi que tu ne diras jamais rien, parce que si elle savait un jour que je te l'ai dit !

– Je te l'ai promis, Bert, et je te le jure. Mais d'abord une question : tu sais qu'il arrive qu'un mari force un peu sa jeune épouse...

– Ah non alors, jamais je ne...

– Bon, bon, mais parfois, ça se fait, tu sais...

– Alors voilà... Constance, à huit ans, a... comment dire... un salaud l'a...

– Qui ?

– Elle n'a jamais voulu me dire de nom. Pour sûr, c'est quelqu'un du village, mais je n'en sais pas plus. J'ai pensé que si elle veut le protéger, c'est peut-être quelqu'un de sa famille, mais... Dès qu'on aborde ce sujet, ce sont des pleurs. On a essayé plusieurs fois, mais c'est comme une torture, elle n'y arrive pas.

Pauvre Constance. Mais moi, j'avais seize ans, l'âge de raison et elle, la moitié. Quelle horreur. Elle...

– Elle aime que je la prenne dans mes bras, mais dès que mes mains quittent son dos, elle a peur que je la touche ailleurs. Quand on se couche, on se serre fort l'un contre l'autre, comme on s'aime. Mais moi, forcément,

j'ai envie... et à certains moments, je suis comme l'étalon quand on approche la jument. J'ai pensé qu'avec le temps et tout l'amour qu'on a, ça passerait, mais ça ne passe pas.

– Et alors, je ne comprends pas le rapport avec ta participation au concours.

– C'est une idée de Constance, parce qu'elle veut un enfant. Mais il faut d'abord que... « Fais le concours, qu'elle m'a dit, tous ces gens-là, ils savent. Et puis j'ai confiance en toi et en Rosa. Elle t'expliquera... »

– Mais pourquoi le concours ? Il suffisait qu'elle vienne me voir...

– C'est-à-dire qu'elle t'explique son affaire ? Tu sais, Constance est une merveille de douceur et d'amour, mais plutôt que d'avouer ce qui lui est arrivé, elle se ferait déchirer sans mollir. C'est d'ailleurs inexplicable. Elle me dit que c'est un salaud, une ordure, mais elle ne parvient pas à me dire le nom. Si elle me le disait, je crois que je le tuerais.

– Alors, que veux-tu que je fasse, mon pauvre Bert ?

– Je sais bien, rien du tout. Mais j'ai accepté comme j'accepterai de me jeter dans le feu si elle me le demandait. Et puis...

– Et puis ?

– Eh bien, j'ai un peu honte de l'avouer, mais autant te le dire, ça me plaît bien, l'idée de passer une nuit avec toi. Ne va pas croire, hein, j'aime Constance et je ne la tromperai jamais. Mais... avec toi, c'est pas vraiment la tromper. D'abord, c'est son idée. Et puis je pense que si elle ne veut toujours pas, tant pis. Ça ne m'empêchera pas de passer toute ma vie avec elle. Et pourtant, quel plaisir c'est, de faire l'amour. J'ai cru que j'allais éclater tout à l'heure. Ça me ferait peine de ne plus jamais le refaire. Mais, sait-on jamais, il y aura peut-être un miracle.

Nous avons refait l'amour une fois. J'ai lu quelque part que les gens à qui on donne une décharge électrique, ça leur traverse tout le corps sans les tuer si la décharge n'est pas trop forte. Je crois que c'est quelque chose comme ça qui s'est produit à nouveau. Il n'y a pas à dire, j'y prends goût. Et puis Bert est parti avant l'aube. Et je sais qu'il ne reviendra pas.

Dans la semaine, le jeudi, Bert s'en vint trouver Rosa un après-midi. Il charroyait des troncs d'arbres et, passant à proximité, fit un rapide arrêt. Il était rose de bonheur. Il expliqua que la nuit suivante, Constance, après réflexion, l'autorisait à revenir chez Rosa après qu'il lui eut avoué son escapade durant son sommeil.

– Constance a hésité puis elle m'a posé la question : « Et alors ? Elle t'a expliqué, la Rosa ? – Oui, tout. – Et c'était comment ? – Très bien, mais je suis sûr que ce serait bien mieux avec toi. »

Constance, ce soir-là, accepta qu'il la caresse. Le mercredi soir, c'est elle qui l'invita à venir sur elle. Le jeudi, il la pénétra avec des précautions de naturaliste disséquant un papillon. Depuis, ils nageaient dans un bonheur sans nom.

- Hier, on l’a fait deux fois, c’est Constance qui m’a proposé. Elle m’a dit qu’à la prochaine occasion, elle viendrait te remercier.
 - Surtout, dis-lui que ce n’est pas la peine. Tu sais bien que je n’y suis pas pour grand-chose.
 - C’est toi qui le dis. Allez, à la prochaine. Et... je ne viendrai plus aux soirées du concours.
- Elle aurait bien aimé pleurer un peu, mais elle n’en eut pas le temps. C’était sans doute la première fois qu’elle avait désiré un homme. Et voici qu’à peine amorcée sa longue ascension vers le plaisir sexuel, elle en était frustrée.
- Bert venait tout juste de quitter la pièce quand Martin fit irruption en clamant :
- Le bloc des gauches a gagné les élections ! On va pouvoir bouffer du curé jusqu’à l’indigestion.

CHAPITRE XXI

LÉON

Les journées étaient plus longues. La campagne s'était habillée de milliers de petites fleurs qui jaillissaient des talus, le buis embaumait près du puits. Dans les prairies, un vert doux comme une caresse recouvrait les brûlures de l'hiver. Il régnait sur tout et sur tous une lumière, une bonne humeur toutes neuves et les oiseaux offraient un concert chaque matin à la première lueur du soleil, comme s'ils craignaient que l'astre fasse la grasse matinée dans ses draps de nuit. Ce soir-là, emmenées par les plus politiques, le maire et Arsène, les conversations roulaient avec passion sur les événements. Le Parti radical et le bloc des gauches venaient de remporter les élections législatives et la France se préparait à une révolution, pour une fois non sanglante. Les partisans de Dreyfus triomphaient et réclamaient sa réhabilitation, la preuve de son innocence étant acquise. Soutenu par le Parti socialiste de France de Jaurès et de Briand, le gouvernement du radical Émile Combes, violemment anticlérical, achèverait bientôt la séparation douloureuse de l'union millénaire de l'Église et de l'État. Arsène, épaulé pendant la campagne électorale par un Célestin survolté, répétait à qui voulait l'entendre que le Ciel allait se venger contre l'offense faite au pape. Mais, en homme prudent en matière politique comme en affaires, il avait senti que le vent tournait et qu'en attendant des jours meilleurs, il était de bon ton de suggérer qu'en effet, quelques réformes étaient nécessaires. Martin et Gustave avaient fait campagne pour les radicaux. Marcellin, qui était venu certains soirs durant la campagne électorale, avait choisi le même camp. Ambroise, plus sombre que jamais, se désintéressait de la question. Léon, pour sa part, s'était prudemment tenu à l'écart des cris et s'était même abstenu de venir entre les deux tours des législatives. C'était sans doute, avec Martin, l'un des mieux informés car il lisait les journaux, mais le seul homme dont l'opinion n'intéressait personne et qui, par timidité ou par manque de volonté d'imposer son point de vue, s'abstenait de la donner. Sa foi profonde ne l'avait pas empêché de voter pour le bloc des gauches. L'arrogance et les mensonges de l'armée durant l'affaire Dreyfus, l'acquittement scandaleux d'Esterhazy, l'avaient conduit à prendre parti contre la droite

nationaliste et cléricale.

Ce dimanche-là, Léon apparut, bon dernier, vers neuf heures du soir. Il avait revêtu un costume de velours côtelé noir. Il essaya maladroitement de se faire tout petit. Sa tenue inhabituelle provoqua quelques compliments et des rires moqueurs. Arsène, qui l'avait vu dans cette tenue à la messe le matin même, fut moins surpris que les autres. Alphonse, impressionné par la transformation de la chenille en papillon, s'abstint de ses habituelles provocations blessantes : bien habillé, ses grandes oreilles abritées sous un chapeau noir à larges bords, Léon avait gagné en majesté et il en imposait. Mais le changement n'était pas que dans la tenue. On lui fit une place à la grande table, parmi les hommes. Il fut un peu décontenancé par ce nouveau statut auquel il ne s'était guère préparé. Sa participation au concours était l'examen de passage. Après trente années d'attente, le berger solitaire prit ce soir-là sa place dans le cercle des mâles du village. Rosa eut un sourire qu'elle réprima vite, de peur de le froisser. Contrairement aux autres candidats, celui-là ne l'avait guère perturbée et elle s'aperçut avec surprise qu'elle n'avait pas pensé au suivant de sa liste depuis le matin. Peut-être le trouble ressenti lors de l'épisode Bert y était-il pour quelque chose. Certes, elle aimait bien discuter littérature avec le berger et jugeait injustes les ricanements qu'on proférait à propos de sa candidature. Mais Léon était, à ses yeux, un à-côté du concours, une trêve entre Bert qui l'avait tant émue, Célestin et Victor, qu'elle redoutait, et Marcellin qu'elle attendait maintenant avec une curiosité mêlée d'impatience. Elle se défendait mal d'une certaine lassitude. Quatre hommes devaient encore se succéder dans son lit avant que, délivrée de son contrat avec eux, elle puisse, comme elle l'avait décidé, partir vivre loin de ce village. Qu'avait-elle à attendre ici ? Sur le conseil ferme de Martin, elle avait fait le voyage à la ville et déposé à la banque l'argent qu'elle avait perçu des parieurs. Le maire lui avait fait comprendre que la présence de cette somme très importante dans sa maison, connue de tant de personnes, mettait sa sécurité en danger. Et Victor, avec une grimace et un frottement du pouce sur l'index, geste qui dans toutes les langues se traduit par « argent », lui avait fait remarquer que, pour l'instant, elle était la seule gagnante du pari.

– Tu as raison, Victor, je suis avantagée. Mais si tu veux, je te cède ma place...

On avait bien ri et l'ours, cet anneau planté dans le nez, avait repris sa place silencieuse et avalé son verre d'un trait pour se donner une contenance.

Elle pensa que, quelques mois auparavant, elle n'aurait jamais osé une telle répartie. Les hommes, ici et maintenant, elle le savait, ont tous les droits. Les femmes n'ont que celui de se taire ou de répondre

lorsqu'on les interroge. Et quand bien même répondraient-elles correctement, nul n'est tenu de suivre leur avis. On lui avait certes dit qu'en ville, certaines femmes osaient relever la tête. Mais la ville était si loin. Et puis quelles femmes ? Les grandes bourgeoises bien sûr, pas les sans-grade. Émilienne, la petite prostituée qu'elle avait rencontrée, avait-elle le droit à la parole ? Elle avait lu que, durant les révolutions passées, quelques courageuses étaient sorties de leur condition pour affirmer leurs idées et que, durant l'Empire, certaines tenaient salon. La chape posée par les bien-pensants sur toute forme de contestation depuis l'écrasement de la Commune avait signifié pour les révolutionnaires et les femmes le silence ou la déportation et ramené les épouses et les filles à la cuisine. Dans la situation particulière qui résultait de l'ouverture bizarre d'un bistrot dans ce village isolé, elle avait pris le sage parti de se faire couleur muraille. Elle ne tirait pas une fierté particulière de la culture qu'elle avait peu à peu assimilée. C'est que, dans ce milieu paysan, les bibliothèques étaient rarissimes. « Rien que des feignants », résumaient des Victor ou des Alphonse à propos de ceux qui, quelques heures, cessaient de solliciter leurs muscles pour animer leurs neurones. Lorsque l'alcool échauffait les esprits et amenait la conversation sur des sujets politiques ou scabreux, sa présence était un frein à la violence verbale. À la condition qu'elle ne se mêlât jamais aux disputes ou aux joyeusetés arrosées. Sa sauvegarde passait par la transparence de sa personne. Sa décision de quitter le village tenait à une autre réflexion qui lui était venue depuis la mort de Mathieu. Son mari, autrefois, la protégeait et nul n'aurait tenté de manquer de respect à la femme du bûcheron. Désormais, isolée dans cette maison à l'écart du village et seule, elle n'était protégée que par la présence des parieurs qui n'auraient pas laissé porter atteinte à leur arbitre. Mais après ?

Or, presque malgré elle, depuis le lancement du pari, Rosa avait pris naturellement une place différente puisqu'elle se retrouvait au milieu du cercle. Les attentions, majoritairement intéressées, dont elle était l'objet l'avaient amusée, puis agacée lorsqu'elles étaient par trop appuyées. Si elle ne se faisait guère d'illusion et restait consciente qu'on lui vouait le même culte qu'au Veau d'or, elle jouissait du pouvoir que lui conférait sa nouvelle situation. Il lui était parfois arrivé de penser qu'elle dominait tous ces hommes comme elle avait, une nuit, chevauché Alphonse avec un merveilleux sentiment de possession. Hier soir, elle avait même donné son avis en approuvant Martin qui, à son habitude, bouffait du curé, mais en corrigeant la violence du propos. Il faut, avait-elle dit, devant les hommes éberlués, que l'Église se limite à son rôle religieux et ne se mêle pas des affaires politiques. Arsène avait durci le regard, tenté qu'il était de remettre cette péronnelle à sa place, mais voyant tous les visages tournés vers

l'hôtesse avec un air d'approbation tranquille, il avait avalé la couleuvre sans plus faire d'histoires.

Léon pour sa part, à mesure que son tour approchait, avait de plus en plus rasé les murs et tenté de se faire oublier. Il tenait tant à participer qu'il avait retardé son départ pour l'estivage. Il avait dû s'en expliquer, car en bousculant un calendrier millénaire, il prenait le risque que les moutons, à cette saison de forte pousse de l'herbe, mangent une part du fourrage de l'hiver prochain. L'impétrant se garda bien de participer aux joutes politiques qui opposaient les partisans de la droite nationale et du bloc des gauches. Martin et Gustave faisaient des rêves républicains. Le maire, dans l'euphorie qui le gagnait, enhardi par la victoire, fit entrevoir son appartenance à la franc-maçonnerie. Compte tenu de la passion qui régnait autour de la grande table, Rosa laissa les conversations rouler jusqu'au-delà de onze heures du soir. Il est vrai qu'après ses démêlés avec le clergé local, elle ne voulait pas interrompre Martin qui brodait sur l'arrogance des curés et la nécessaire mise au pas des congrégations.

Ambroise fut une fois de plus le dernier à quitter la place. Il attendait avec de plus en plus d'impatience la fin du concours qu'il accusait de traîner en longueur. Il rongait son frein mais n'avait pu s'empêcher de demander à Alphonse, qu'il considérait comme son principal concurrent, combien de fois il l'avait « fait ». Décontenancé, une seconde effleuré par l'idée que Rosa avait raconté sa panne, l'intéressé l'envoya paître et lui tourna le dos. Rosa, de son côté, avait risqué une question sur la manière dont Ambroise s'était procuré l'argent et s'était entendu répondre que ce n'étaient pas ses affaires. Il s'exprimait fort peu ces derniers temps. Et ses rares interventions dans les discussions politiques passionnées se résumaient à dire qu'il fallait « tout foutre en l'air ».

Lorsqu'ils furent seuls, Rosa s'approcha du berger et sourit en passant une main légère sur le revers de son veston neuf.

– Tu t'es mis en dimanche, Léon !

– Oui, parce que aujourd'hui, c'est comme un mariage.

– Oh là, comme tu y vas.

– Je veux dire que pour moi, c'est comme... comme un dimanche, comme une fête. J'avais justement acheté ce costume pour aller aux noces d'un de mes cousins, et puis je n'y suis pas allé parce que plusieurs de mes brebis sont tombées malades. C'est la première fois que je le porte.

Elle mentit.

– Il te va très bien, mais je t'aime aussi en tous les jours.

Elle proposa de manger la soupe. Le berger prétendit qu'il n'avait pas faim. En réalité, il n'avait rien avalé depuis le matin, tant il avait

l'estomac noué. Il sortit de sa poche un livre.

– Tu as lu François Villon ? Moi, je ne connaissais pas. Personne ne parle comme lui des femmes et de la mort. C'est un peu compliqué parce que c'est du patois, mais que c'est beau. Et quel courage, quand il trouve la force de rigoler à la veille de sa pendaison en disant que son cou va connaître le poids de son cul. Je te le donne, car celui-là, je l'ai acheté.

Rosa nota que c'était le premier de ses « hommes » qui lui offrait un cadeau et elle y fut sensible. Elle feuilleta l'ouvrage et s'arrêta sur un début de texte, « Frères humains qui après nous vivez », pendant qu'il lui parlait du poète. Il s'exprimait lentement, à l'économie. Rosa ne se sentait guère attirée par ce garçon effacé et, à ses yeux, un peu trop tendre, comparé aux Gustave, Alphonse ou Mathieu. Sans trop de conviction, elle proposa d'aller se coucher alors que minuit sonnait à l'horloge. Elle lui tendit la grande chemise de nuit en le priant de l'enfiler avant de se coucher et fit de même avec la sienne. Elle s'allongea pendant qu'il mettait un temps infini à se changer dans le cagibi. Il finit par passer la tête puis, comme à regret, le corps. Dans cette grande chemise, il était encore plus ridicule que dans son costume neuf. Elle réprima une envie de lui dire qu'avec une corde au cou, il aurait eu l'air d'un des pendus de François Villon. Puis soudain, un grand rire la secoua, un fou rire qui paralysa le berger, planté au bout du lit, statue d'incompréhension et d'embarras. Lorsqu'elle put reprendre son souffle, devant l'air ahuri du berger, elle réussit, la voix hachée par de nouvelles quintes de toux et de rire, à lui dire qu'il avait mis la chemise le devant derrière.

– C'est qu'elle est déchirée, il y a un trou devant, dit-il.

Sa réponse plongea Rosa dans une rigolade à laquelle il finit, d'abord timidement puis à grand bruit, par se joindre. La jeune femme tentait de retrouver souffle et voix, mais peine perdue, d'autant que le berger était resté debout et tentait, sans enlever la chemise, de la remettre à l'endroit. Il ébaucha le geste de l'enlever, mais eut honte de se montrer nu. Il se résolut alors à glisser les bras hors des manches au prix de contorsions ridicules qui ne firent qu'augmenter l'hilarité de Rosa, fit tourner la chemise dans l'autre sens et, toujours se tortillant, remit ses grands bras dans les manches. Lorsque la jeune femme réussit à reprendre son souffle, il demanda d'un air un peu malheureux :

– Qu'est-ce que je fais ?

La réplique aurait pu relancer la crise de rire de Rosa, mais elle parvint à grand-peine à se maîtriser et écarta le drap en tapotant la place qui se trouvait à sa droite.

– Viens ici.

Il s'exécuta gauchement et se coucha sur le dos près de Rosa, le regard

au plafond. Elle constata au passage que la bosse qui déformait la chemise à son entrée dans la chambre avait disparu. La jeune femme et le berger, empruntés et immobiles, regardèrent le plafond dans un silence embarrassé.

– J’aime bien quand tu rigoles, mais qu’est-ce qui t’a fait rire ?

– C’est que cette chemise a un trou pour... ce n’est pas une déchirure, c’est... comment dire, pour que ton, enfin ta... je veux dire, pour faire passer ton...

– Ah, c’est pour ça ?

Il gloussa d’abord, un peu honteux de son ignorance puis soudain lâcha les vannes et s’esclaffa, imité par la jeune femme. Tous les deux se tordaient sur le lit, gigotant, secouant la literie, à la limite de l’asphyxie. La première, Rosa se calma. Ses fous rires successifs l’avaient épuisée ; à force de contractions, le ventre lui faisait mal. À son tour, Léon retrouva un peu de calme.

– C’est compliqué, tout ça. Pourquoi est-ce qu’on ne fait pas comme mes moutons ?

– Je ne sais pas. Ce serait, tu as raison, beaucoup plus simple. Mais tu peux retirer cette chemise, si tu veux. Moi aussi je trouve ça un peu ridicule.

Elle enleva la sienne d’un preste mouvement et la jeta sur le sol, puis dans le même mouvement, gênée par cette provocation impudique qui ne lui était pas habituelle, happée par le regard de Léon, un peu honteuse de cette liberté devant un homme si neuf, elle attrapa le drap pour s’en couvrir. Il lui revint qu’elle avait lu que, pour déniaiser les princes, on les poussait jadis dans le lit d’une petite marquise, tendre salope, petit soldat de l’amour, fière de sa mission et consciente de l’immense responsabilité qu’on lui confiait de guider un futur roi sur un champ de bataille où il livrerait tant de combats.

Après un moment d’hésitation, Léon fit de même et jeta sa tunique au sol. Il resta un moment immobile, sur le dos. Il était paralysé. Elle se taisait. L’image de Mathieu l’embrochant sur le banc lui revint. Il ne fallait pas que Léon subisse la même avanie pour sa première expérience. Elle s’approcha et posa doucement sa tête sur son épaule. Le bras du berger se referma sur elle. C’était un mouvement tendre et doux. Elle perçut son souffle soudain plus vif. Un soupir lui échappait de temps à autre, comme s’il manquait d’air puis en inspirait trop.

– Tu sais, dit-il, j’ai tellement peur de... oui, voilà, j’ai peur.

– Il n’y a pas d’urgence ni d’obligation... Tu veux dormir un peu ? Moi, je suis un peu fatiguée, je vais dormir un peu.

Elle ne s’endormit pas.

Lundi 19 mai 1902

Je n'y comprends rien. Léon, ce garçon qui paraît si maladroit, est d'une douceur qui me surprend. À vrai dire, je n'attendais rien de lui. Je me demandais ce qu'il venait faire, le malheureux, dans cette histoire. Et d'ailleurs, j'imaginai que son inexpérience, puisqu'il est vierge, le rendrait balourd, voire brutal. C'est tout le contraire qui s'est passé. Il s'est révélé d'une douceur mais aussi d'une virilité impressionnante. C'est idiot, mais je m'étais si bien convaincue qu'il n'y avait rien à attendre de lui et que sa prestation serait une simple petite chose, que ce n'est que maintenant que je prends conscience de sa puissance. À deux reprises, pendant un temps qui m'a semblé fort long et fort agréable, il m'a prise comme... comme une femme. Pour la première fois, j'ai eu la sensation de ne plus être un objet. À plusieurs reprises, il m'a embrassée dans le cou, juste sous l'oreille, là où je suis si sensible. J'ai bien aimé mais j'étais si peu préparée que j'ai le sentiment, ce matin, d'avoir un peu gâché mon plaisir, d'être restée trop en dehors, comme si je nous regardais faire l'amour. Faire l'amour... C'est ce qu'il m'a fait. Avec les autres, c'était plus près du rut. Et voilà qu'il me caresse, qu'il me berce, qu'il me couvre de baisers, qu'il me prend comme si j'étais une petite chose fragile et qu'il me pénètre avec d'innombrables précautions. Il ne m'a pas prise, il m'a, comment dire, envahie tout doucement. Il était léger sur moi, doux et fort en même temps, j'étais surprise, merveilleusement surprise, consentante. Oublié le pari, j'étais, j'ai presque honte de l'écrire, offerte. Et après que nous avons parlé de ce livre qu'il m'a donné, j'ai fait en sorte qu'il me prenne à nouveau. Et il a suivi mon désir, tout comme il avait envisagé calmement de me laisser dormir quand nous nous sommes mis au lit. Un homme qui écoute et qui entend. Au matin, quand j'ai constaté qu'il s'était envolé sans bruit, j'ai été un peu malheureuse de n'avoir pas eu un peu de tendresse au réveil comme au coucher. J'aimerais qu'il me berce encore...

Le lundi soir Rosa eut beau surveiller la porte, le berger n'apparut pas. Alphonse ironisa en prétendant qu'il lui suffisait de baiser une fois tous les vingt ans pour être satisfait. En leur for intérieur, les hommes autour de la table eurent une pensée mauvaise : celui-là, au moins, ne leur ferait pas d'ombre lors de la proclamation des résultats. Lorsqu'ils furent partis, elle resta longtemps prostrée devant le feu, incapable de se concentrer sur son livre qu'elle finit par refermer pour se laisser envahir par ses pensées. Pourquoi n'était-il pas revenu ? Elle se reprocha d'avoir provoqué le deuxième assaut la nuit précédente. N'avait-elle pas outrepassé son rôle d'arbitre ? Et n'avait-elle pas choqué le berger qui, après tout, ne souhaitait peut-être pas récidiver après cette première fois ? Le temps s'était refroidi, une humidité glacée avait envahi la chambre. Elle dormit enfouie sous l'édredon,

roulée dans sa grande chemise de nuit ; une sensation de froid la réveilla à plusieurs reprises. Les yeux ouverts dans le noir, elle revivait le plaisir très fort qu'il lui avait donné, aussi fort peut-être qu'avec Bert quand ce dernier l'avait prise la deuxième fois. Il avait envisagé de « faire l'amour comme ses moutons ». Souhaitait-il la prendre comme l'avait fait Alphonse, à quatre pattes ? L'idée la fit sourire.

Lorsque le mardi soir Léon franchit la porte du bistrot, il avait repris sa tenue de berger, mais un changement dans son attitude fut perçu par tous les buveurs. Alphonse, avant son arrivée, avait annoncé qu'il faudrait faire payer la tournée à Léon s'il revenait, car un dépucelage, ça s'arrose. Mais il se tint coi. Pourtant, le concurrent était toujours aussi souriant et ne se comportait pas différemment de la manière discrète qu'il avait d'ordinaire. C'était un je-ne-sais-quoi dans son attitude, une façon nouvelle de se tenir, de ne plus raser les murs, de n'avoir plus l'air de s'excuser d'être là. Il jeta un « bonsoir » à l'assemblée, traversa la grande salle d'un pas tranquille et alla s'installer sur une chaise, près de Rosa qui tisonnait les braises. On les entendit rire discrètement. Cela jeta un froid autour de la table. Les compétiteurs se sentaient exclus, niés par la bonne humeur de ces deux amants du jour qui leur tournaient le dos. Une complicité suspecte. Qu'est-ce qu'ils mijotaient ? Ce n'est pas correct de rigoler avec l'arbitre.

La politique reprit les têtes, et les disputes montèrent jusque vers dix heures et demie. Victor, le premier, partit vers son lit et sa gracile femme qui l'y attendait.

À l'heure de monter, par habitude et souci de respecter le rite, Rosa désigna le cagibi à Léon puis alla se coucher après avoir enfilé sa robe de nuit. Il avait perdu une nuit, tant pis pour lui. Il traînait, elle s'étonna de sa propre impatience à le voir entrer dans la chambre. À la réflexion, elle enleva son vêtement et le jeta sur le sol. La porte s'ouvrit sur Léon et elle partit d'un grand rire. Le berger avait revêtu la chemise dont il s'était fait un turban. Il avait passé le nez par le trou. Le reste du corps et son sexe turgescent étaient offerts au regard de Rosa.

– C'est à ça qu'il sert, ce trou ? demandait-il, la voix filtrée par le gros morceau de tissu qui lui servait de casque.

Et son corps tressautait, secoué par le rire.

Lorsqu'il arracha le tissu d'un geste brusque Rosa, écarlate, criait de joie en se tordant sur les draps. Léon s'approcha alors et, lentement, la couvrit de son corps. Lorsque leurs regards se croisèrent, ils redevinrent sérieux. À nouveau, il lui caressa longuement la nuque, les seins, les hanches et la chute des reins en lui claquant de petits bécots

sur l'épaule ou dans les cheveux. Il semblait se livrer à une reconnaissance d'un terrain qui lui était inconnu la semaine précédente. Ses mains, sans doute habituées à toucher plus souvent le pis de ses brebis que les manches d'une charrue, étaient incroyablement douces à Rosa. Elle qu'on avait plus souvent empoignée que touchée le désirait maintenant. Elle sentit le poids de l'homme sur sa poitrine, et ses bras l'enlacèrent. Elle répondit à son désir en se cambrant, attentive à goûter chaque millimètre du sexe qui la pénétrait.

– Toute la journée, j'ai eu le désir de toi au ventre, lui dit-il lorsqu'ils émergèrent, collants de la sueur de leur étreinte. Je n'ai plus honte que mon sexe devienne dur, il est pour toi. Tu me plais tant, Rosa.

Elle ne répondit pas.

– Je me fous de gagner le concours.

Les yeux au plafond, la tête de Rosa posée sur son épaule gauche, il lui caressait doucement le ventre.

– J'ai eu très peur, tu sais.

– Et de quoi, mon Dieu ?

– Je ne sais pas. De te faire mal, de... de ne pas savoir. Lundi, c'était bizarre. Quand je suis reparti d'ici, j'avais honte. Ou plutôt, une sorte de dégoût. J'étais décidé à ne pas revenir. Et puis cet après-midi, tout doucement, j'ai repris le chemin vers toi. Comme si on me poussait dans le dos... j'ai eu envie à nouveau d'être aspiré par toi.

– Aspiré ?

– Oui, aspiré. Je n'aurais pas pu résister à l'attraction de ton ventre. J'ai compris aujourd'hui combien le Diable est fort et combien le désir est puissant.

– Que vient faire le Diable dans cette affaire ?

– Nous n'avons pas été unis par le prêtre, Rosa.

– Nous l'avons été par Dieu, devant lui, en toute innocence, nus comme au jour de la création. Il te faut le curé en plus ?

Ils se serrèrent l'un contre l'autre en silence, bras, jambes et ventres soudés, écoutant le souffle de l'autre, et s'endormirent.

Lorsque, au matin, il voulut sortir du lit, elle l'attira à lui. Leurs visages étaient proches à se toucher. Elle avança les lèvres et l'embrassa. Il la prit longuement.

Comme il s'habillait, elle demanda :

– Tu reviens ce soir ?

– Mais, le concours s'arrête le mercredi, et mercredi, c'est aujourd'hui.

– C'est vrai, mais tu as manqué une nuit. La règle, c'est trois nuits, donc tu peux revenir.

Mercredi 21 mai

Mon Dieu, dans quelle situation je suis ? J'ai adoré la nuit dernière. J'ai encore le goût de ses lèvres sur les miennes. Léon est doux comme une caresse. Je triche un peu en lui demandant de revenir une nuit de plus. Mais est-ce que je n'ai pas déjà triché en aidant Alphonse à surmonter sa panne ? Plus la fin du concours approche, et plus je passe de temps à me poser cette question obsédante : comment arbitrer, comment choisir ? J'ai, comme tout le monde, cru que j'allais aisément reconnaître entre plusieurs celui qui, comme dit Alphonse, est « un homme ». Et je me suis lancé dans cette aventure sans véritablement me poser la question : c'est quoi, un homme ? Il est vrai qu'en réalité, seule la santé de Mathieu m'importait. Guéri, il m'aiderait à résoudre tous les problèmes. Mais il n'y a pas eu d'après. Me voici arbitre d'un match qui n'a pas de règlement. Qui choisir ? Ambroise et son incroyable énergie ? Alphonse et ses grands coups de reins en oubliant son « accident », ou le gentil Bert ? Et les baisers dans le cou, la saveur de la bouche de Léon, est-ce que ça compte dans le portrait d'un « homme » ? Qu'est-ce qui est important ? Le plaisir qu'ils prennent ou celui qu'ils me donnent, le nombre de rapports ou l'envie d'eux que j'en ai ? C'est idiot, idiot... Me voilà engluée dans ce jeu d'imbéciles. Je ne peux pas, je ne sais pas choisir. Je vais leur dire de... qu'il n'y a pas de concours. Ah et puis non, j'ai pris l'argent, je... pas question de faire marche arrière. Ce serait la fin de tout. Ah, mon Dieu, et personne pour m'aider. Valine m'énerve, elle me demande si j'ai déjà fait mon choix, elle brûle de savoir. Tous veulent savoir. Et moi je ne sais rien. C'est quoi, un homme ? C'est quoi, l'amour ? C'est quoi, baiser ? Je viens de relire les fiches et je n'ai pas la moindre idée de celui que je dois choisir...

Les larmes de Rosa détremperèrent l'encre violette de ses fiches. Dans l'après-midi, Léon fit une apparition. Sans un mot, il s'approcha d'elle, l'enlaça et l'embrassa avant de repartir en riant : « J'avais trop envie de ça. » Elle n'avait pas même fait semblant de résister. Le soir, le cœur de l'hôtesse battit un peu plus vite lorsqu'il poussa la porte et entra en même temps qu'Ambroise, lequel paraissait de plus en plus sombre. Martin, au contraire, s'épanouissait comme le printemps. La nature aspirait du sol des millions de litres de sève et les hissait en silence au sommet des arbres, dans un éclaboussement de verdure. Les semailles terminées, les hommes reprenaient leur souffle en écoutant le grain germer dans la terre qui s'échauffait aux premiers grands soleils. Ce soir, ils étaient tous là, y compris Marcellin qui ne faisait plus que de rares apparitions. Arsène, que l'évolution politique inquiétait au plus haut point, était très présent, arrière-garde sourcilleuse d'une armée conservatrice en déroute. Mais s'il n'en restait qu'un... Tout allait trop vite pour Célestin, dont la foi vacillait.

Il se montrait moins à l'église. Le vent qui tournait le paniquait. Où était le bon côté ? Il se gardait bien, se sentant sous le feu des francs-maçons qu'il voyait désormais partout, de se montrer trop, au risque de recevoir un mauvais coup. Ces jours de tempête, il essayait de se faire oublier. Encore un peu et il changerait de camp avec la même conviction qu'il mettait il y avait peu pour défendre l'Église en qui il avait mis tous ses espoirs de protection.

À dix heures, n'y tenant plus et sous le prétexte qu'elle était fatiguée, Rosa invita tout le monde à partir, puis vint s'asseoir devant le feu, l'oreille aux aguets. Deux petits coups furent frappés à la porte. Elle courut ouvrir et tomba dans les bras de Léon en riant.

– Tu as bien vérifié qu'on ne t'a pas vu ?

– Certain.

Ils se dévêtirent avec fièvre.

Fiche Léon

Jeudi 22 mai

Qu'est-ce qui m'arrive ? J'en suis encore toute retournée. Je suis si bien avec Léon. Il est si doux. Quand il est revenu, une heure après le départ des autres, nous sommes tout de suite montés. Je crois bien qu'il en avait aussi envie que moi. Dès qu'il m'a prise, j'ai senti une excitation incroyable. Je gémissais de plaisir, impossible de me contrôler. Et puis, tout d'un coup, il y a eu comme une explosion dans mon corps, dans ma tête. J'ai crié. Il s'est retiré, affolé.

– Je t'ai fait mal ?

Je ne savais plus ce que je disais. Mon Dieu, j'ai cru mourir et en même temps... Oh, quel bonheur ! Comme si la foudre m'avait frappée. Non, pas la foudre, ou plutôt si, mais comme... un nuage de miel et de roses, doux et fort. Comme si je débordais de quelque chose qui... Ah, je ne saurais pas dire mais...

Je l'ai rassuré, je souriais, les yeux fermés. Le plaisir était si fort encore, comme des vagues qui continuaient de déferler alors qu'il était là, un peu benêt. Il est revenu en moi et a eu, lui aussi, beaucoup de plaisir. On s'est endormis, soudés l'un à l'autre. Oh que j'aime le contact avec son corps, si fort et si chaud, nos jambes emmêlées. C'est bizarre, j'ai repensé à ma mère, ce matin, ma mère qui m'avait dit que ce serait un mauvais moment à passer mais qu'après, tout s'arrangerait. Le mauvais moment, la première fois avec Mathieu, j'ai vérifié. Mais cette nuit... C'est ça, l'arrangement ? Valine ne m'a jamais parlé de quelque chose de semblable. Elle m'a confié qu'elle aime bien faire « ça » avec Florimond, mais... Si elle avait ressenti un pareil choc, elle me l'aurait dit. Comment garder cela pour soi ? Et moi qui ne peux en parler à personne. Ah mon Dieu, mon Dieu...

C'est Léon. C'est lui qui... Ah, je suis bien attrapée. Ça m'embêtait presque qu'il fasse partie du concours. Je dois dire que j'aurais manqué quelque chose. C'est lui qui... qui gagne ou... Oh, je ne sais plus où j'en suis. En tout cas, je n'attendais pas ça de sa part. Je le défendais quand les autres l'embêtaient, mais en fait, je pensais comme tout le monde, qu'il était un peu niais. Bien sûr, il a de bonnes lectures. Mais avec son visage de gamin et ses grandes oreilles... pas facile de le prendre au sérieux. Ah, je dois dire que maintenant... Non mais, quelle secousse ! Mais alors, si c'est lui qui gagne... Non je ne peux pas dire ça. Le concours n'est pas fini. Il y a encore... oh mon Dieu, Célestin, et Marcellin, et Victor ! Ah non, il faut arrêter. Après cette nuit, je ne peux plus. Seul Léon...

Les gendarmes sont venus me poser des questions sur Ambroise. Quelle histoire. Il paraît qu'il serait en prison. Ils m'ont demandé si je l'avais vu ces temps derniers. Est-ce qu'il a parlé d'argent ? J'ai joué les idiots et prétendu que je n'avais rien remarqué et je suis allée prévenir Martin qui va se rendre à la gendarmerie pour savoir ce qu'il en est.

CHAPITRE XXII

LE VOLEUR

Martin connaissait bien le brigadier, moustachu comme il se doit. Ils se rencontraient régulièrement au chef-lieu et leurs relations étaient cordiales. Ils avaient longuement parlé politique. Et le gardien de la loi était aussi, comme l'élu, un féroce gardien de la République. Il accueillit Martin dans son bureau avec un petit sourire en coin.

– Alors, brigadier ! Vous avez arrêté Ambroise ?

– Oui. Arrêté, interrogé et relâché. Ses employeurs l'accusent d'avoir volé leurs économies qu'ils cachaient dans l'armoire, comme ils font tous, ces imbéciles. Ils seront un jour ou l'autre à la merci de « chauffeurs » qui leur mettront les pieds dans la cheminée jusqu'à ce qu'ils avouent où se trouvent leurs jaunets. Et le plus bizarre, c'est qu'ils disent qu'on ne leur a pris que quatre-vingts francs et laissé le reste. De quoi se poser des questions. On a interrogé Ambroise et fouillé dans le tas de foin qui lui sert de chambre. Mais on n'a rien trouvé.

– Pourquoi avoir interrogé Rosa ?

– Nous savons qu'un groupe d'hommes se réunit tous les soirs chez la veuve. Ah, elle n'a pas tardé à enterrer son Mathieu, dites-moi. Un ménage qu'on disait si uni. Il doit se retourner dans sa tombe à l'heure qu'il est.

– Elle a fait tout ce qu'elle pouvait pour qu'il n'y aille pas, dans sa tombe. Mais quel rapport avec Ambroise ?

– La routine. Son patron nous a dit qu'il allait souvent chez la Rosa qui serait, selon lui, un lieu de perdition. On l'interroge. On cherche, on trouvera. Ce commis pourrait bien être notre homme. Pas d'effraction ; la pile de draps sous laquelle dormaient les napoléons a même été remise en place. Donc il y a de fortes chances pour qu'il soit un familier. Est-ce la fille ou l'un des parents ? Peu vraisemblable. En tout cas, le voleur espérait qu'ils ne s'en apercevraient pas. Ou bien il espérait revenir tout prendre, c'était un risque trop grand... à vrai dire, ce n'est pas très cohérent... Mais le dénommé Ambroise se défend bien : « Il y a près de six ans que je suis à leur service, nous a-t-il dit, et que je sais qu'ils ont des économies et où elles se trouvent. Il leur est même arrivé de les compter devant moi. Si je devais voler,

pourquoi j'aurais attendu si longtemps. Vous avez des preuves ? » Il prétend qu'il est né à Paris mais qu'il a été abandonné et élevé en Bretagne dans une famille de paysans qui l'a tellement exploité qu'il est parti. Il dit aussi qu'on lui a volé ses papiers et qu'il s'appelle Ambroise Le Perrec. On cherche et on trouvera, je vous dis, mais pour l'instant, on n'a pas de preuves et aucune raison de le garder. On se renseigne pour savoir si un rôdeur n'est pas dans les parages. Mais qui irait prendre seulement une partie du magot ?

– Rien n'est impossible, mais je vois mal Ambroise se déguiser en voleur. Depuis qu'il est arrivé dans le village, il n'a jamais fait parler de lui : dur au travail, pas une bagarre, pas une plainte. Il est vrai, à ce qu'on dit, qu'il est toujours fauché. Mais comment s'en étonner quand ses patrons le font trimer chaque jour de l'année pour une misère, moitié moins que les commis d'Arsène qui n'est pourtant pas la générosité même. Où est-il à l'heure actuelle ?

– On l'a ramené chez ses patrons qu'on voulait interroger et confronter avec ce que nous a dit leur commis. Pour eux, il n'y a aucun doute, c'est lui. Son patron avait décroché le fusil. On le lui a confisqué jusqu'à nouvel ordre. Le commis s'est réfugié chez Alphonse. Mais dites-moi, pourquoi toutes ces réunions chez Rosa ? On nous a dit qu'elle tenait un débit de boissons. À ma connaissance, elle n'a pas de licence...

– Tut, tut, tut... Vous savez bien qu'un débit de boissons chez nous ferait faillite tout de suite. La goutte est disponible partout et chez n'importe qui. Vous êtes bien placé pour savoir que dans chaque ferme, on vous propose un café arrosé suivi d'un pousse-café, des trois couleurs, rhum, calva, cognac, du coup de l'étrier ou encore du « coup de pied au cul », sans compter la rincette. C'est un sport que tout le monde pratique. Et les paysans sont toujours heureux de se vanter d'avoir laissé partir leur invité dans un tel état qu'il faisait « des pas carrés ». Qui, dans ces conditions, aurait l'idée saugrenue d'ouvrir un café qui vous ferait payer une goutte qu'on vous sert gratis dans toutes les maisons ? Rosa a heureusement des amis, qui étaient les amis de Mathieu et qui la respectent. Mais vous n'empêcherez pas les médisants. Vous le savez bien, une femme seule de nos jours est tout de suite en butte au clabaudage. Est-ce que c'est un crime d'avoir des amis et d'aimer les réunir ? Moi-même j'y vais souvent, on parle politique. Surtout en ce moment, vous pensez !

– Si vous y allez, ça change tout. Parce que si j'écoute quelques ménagères de votre village...

– Et ce sont de bonnes chrétiennes qui vous racontent cela...

On entendit les deux hommes rire dans toute la gendarmerie.

Martin fila chez Alphonse où il le trouva attablé avec Ambroise. Alphonse confirma qu'il offrait l'hospitalité au commis en attendant

que les choses se tassent. Ils avaient un peu noyé leur accord avec quelques verres de gnôle et n'étaient pas d'une grande fraîcheur. Martin s'attabla et n'y alla pas par quatre chemins.

– Ambroise, toi qui n'as jamais un sou vaillant pour t'offrir un verre, tu as payé ta part à Rosa. Alors ne tournons pas autour du pot : la cagnotte de tes patrons, c'est toi ?

L'intéressé, avec une grimace qui indiquait une forte concentration, les yeux rivés au plafond, mit quelques secondes avant de regarder Martin dans les yeux.

– Oui... mais c'est pas un vol. Ze ne suis pas un voleur. Ze les rembourserai dès que z'aurai gagné le concours...

– ... et qui te fait croire que tu vas gagner ce maudit concours, gros malin ? Rosa t'a dit quelque chose ?

– Non, mais si ze ne payais pas ma part, ze ne pouvais pas gagner. Et pas la peine de demander au vieux grigou de m'avancer la somme. Mais il ne faut pas s'inquiéter, ze les rembourserai dès que z'aurai touché le magot. Z'ai posé la question ici ou là. Dix fois ze l'ai baisée en trois zours. Qui dit mieux, hein ? Qui dit mieux ? Personne. C'est moi le meilleur. Ze le savais.

Alphonse, méditatif, remplit les tasses.

– Dix fois en trois jours ! T'es une mitrailleuse, lâcha Martin.

– Tu vois bien, Martin, je suis plus fort qu'Alphonse. Mais attention, Alphonse, ze te paierai ma pension et larzement, dès que z'aurai touché le gros paquet.

Martin tapa fort sur la table.

– Arrêtez vos conneries, tous les deux ! Je commence à en avoir marre de cette histoire. Ambroise, tu vas me faire le plaisir de rembourser les vieux et vite, sinon je ne répons de rien. Je reviens de la gendarmerie. Tes boniments ne vont pas les amuser longtemps. Pourquoi tu leur mens ? Tu as déjà eu affaire à la police ?

– Ça ne te regarde pas.

Le maire sortit furieux en rappelant, sur le pas de la porte : « Demain matin, six heures pétantes. »

Le soir même, tous les hommes présents étaient au courant. Ambroise n'était pas venu. Alphonse résista jusqu'au troisième verre avant d'indiquer, au détour d'une phrase qu'il maîtrisait mal, que peut-être, il y avait du vrai là-dedans. Mais il n'affirmait rien, c'était plutôt une idée qu'il avait, mais allez savoir... En réalité, Alphonse n'avait entendu qu'une chose dans le discours entre Ambroise et Martin : le petit commis avait récidivé dix fois. Incroyable. Avait-il menti ? Il faillit poser la question à Rosa. La jeune femme, enfoncée dans son fauteuil, n'adressa pas un regard de la soirée aux buveurs. C'est Florimond qui fit le service. Gustave, qu'on n'avait pas vu depuis

longtemps, répétait à qui voulait l'entendre que tout ça, c'était la faute d'Alphonse. Il n'y avait qu'une solution, annuler et tout rembourser. Pour Alphonse, cela revenait à lui mettre toute la responsabilité de l'affaire sur le dos. Le ton monta. Les deux géants faillirent en venir aux mains. À la surprise de tous, c'est Léon qui s'interposa et les calma. Rosa, à bout de nerfs, décréta que la soirée était terminée alors que dix heures n'avaient pas sonné au clocher. Une heure plus tard, Léon, qui était parti en même temps que les autres, frappa à la vitre. Elle fut à la fois surprise et ravie de le voir.

– Rosa, je reviens de chez Martin. Il est très en colère. Il m'a dit : « Puisque tout le monde sait tout sauf le maire, pour une fois, le maire va t'apprendre quelque chose : c'est Ambroise le coupable. Je sais tout. » Rosa, j'ai un peu d'argent, je continue à vendre mon troupeau. Si tu as besoin de rembourser, je t'ai apporté ça. Et il posa un gros portefeuille sur la table dont il extirpa des billets et quelques pièces d'or. Tu n'as rien fait de mal. Je ne veux pas que tu ailles en prison. Je... je ne le supporterai pas.

Il ne termina pas et la prit dans ses bras. Elle éclata en sanglots, laissant libre cours aux larmes qu'elle retenait. Il la berçait doucement, lui caressant la nuque.

CHAPITRE XXIII

L'ARGENT DES VIEUX

Ce fut Martin qui les réveilla en appelant la jeune femme. Il fut frappé de stupeur lorsqu'il vit Léon sortir en même temps que Rosa de la maison. « Décidément, grommela-t-il, je n'y comprends plus rien, il est grand temps que je rende mon tablier. » Il fouetta le cheval plus qu'il n'était nécessaire et n'adressa pratiquement pas la parole à Rosa durant le trajet jusqu'à la ville, ressassant sa mauvaise humeur après qu'il eut tenté sans succès de faire raconter à Rosa ce qu'elle savait sur Ambroise. Il attendit devant la banque qu'elle aille chercher l'argent, prit l'enveloppe sans un mot avant de la fourrer dans sa poche. À midi, il sortait de la ferme, ayant rendu leur or aux deux vieux et à leur fille, leur conseillant de le déposer à la banque car, désormais, tout le monde savait qu'ils étaient riches. Il se rendit tout de suite à la gendarmerie où il tint au brigadier le roman échafaudé la veille : un de ses administrés était venu lui confesser le vol et avait rendu l'argent. La plainte était retirée. Il n'était donc pas nécessaire, à son avis, de continuer cette enquête. Le moustachu ironisa sur l'efficacité du maire et suggéra qu'il prenne du service dans la gendarmerie. Il ajouta que, sans doute, il n'y avait pas lieu de poursuivre, mais que c'était l'affaire du procureur et qu'il se conformerait à ce qu'on lui ordonnerait. Il fit une timide tentative pour que le maire lui donne le nom du coupable mais, devant le refus de Martin, n'insista pas.

Le vendredi soir, les buveurs commentèrent les événements. Furieux, Ambroise fit irruption et se planta devant Martin :

– De quoi ze me mêle ? Qui t'a demandé de t'occuper de mes affaires ? Les deux imbéciles sont venus me proposer de me reprendre. Ils s'excusaient, alors que mardi, le vieux voulait me foutre un coup de fusil. C'est quoi ton calcul, Martin ? Tu veux que ze ne fasse plus partie du concours, c'est ça ? Vous avez peur, tous que vous êtes, hein, dites-le, vous avez peur de perdre et vous n'avez pas tort. Alors il va falloir passer à la caisse quand même.

Sa sortie ne provoqua que quelques sourires. Personne n'était tout à fait mécontent de son éviction de fait. Alphonse n'était pas pour rien dans cette affaire. Lâchée par le jeune garçon, la nouvelle qu'il avait honoré dix fois Rosa en trois jours avait jeté un certain trouble parmi

les compétiteurs. Arsène, Gustave et Bert s'en moquaient. Trois autres, Célestin, Marcellin et Victor, attendaient leur tour. Ambroise éliminé, ne restaient qu'Alphonse et Léon dans la course. Mais le fermier considérait le berger comme quantité négligeable. Quant à Célestin et Marcellin, à ses yeux, ils ne faisaient pas le poids. Le véritable challenger d'Alphonse, désormais, serait Victor. Lui ne risquait pas la panne, c'était un roc, une force de la nature, un mâle violent. Gustave éliminé, la bataille se livrerait entre ces deux hommes. Ils s'observaient d'ailleurs sans aménité lors des soirées auxquelles ils assistaient tous les deux avec constance. Le rapport de force n'était donc pas, estimait Alphonse, en sa faveur. La panne sexuelle idiote dont il avait été victime, et il s'étonnait encore qu'elle ait pu se produire, pèserait lourd, il le craignait, dans le jugement de la jeune femme. Il évitait donc, depuis que sa semaine était terminée, d'assommer tout le monde avec ses habituelles rodomontades. Sait-on jamais, Rosa, d'un mot, pouvait ruiner sa réputation.

Ce soir-là, Arsène resta un peu plus longtemps que les autres et posa à Rosa une question qui le hantait depuis des semaines :

– As-tu réfléchi à ma proposition ?

– Oui, Arsène. Et j'ai une réponse : je ne suis pas à vendre et un enfant, ce n'est pas une question de sous mais d'amour. Allons, je ne suis pas inquiète pour toi, tu trouveras bien un ventre à négocier.

Il rugit :

– Alors, quitte ma maison, espèce de catin vicieuse.

– Donc, tu arrêtes le concours, dit-elle dans un demi-sourire.

Il ne lui faisait plus peur.

– Oui, euh, enfin non. Tu n'es plus ici chez toi.

Et il claqua la porte.

Ambroise vint à son tour, le dimanche midi, rendre visite à Rosa. Il était tendu, sombre, et furieux contre elle et Martin.

– Qu'est-ce qui t'a pris de rendre l'arzent aux vieux ? D'abord, ze n'avais pas besoin de vous. Ils n'auraient jamais pu prouver que z'avais mis la main sur leurs économies. Après, ze leur rendais leurs sous et on n'en parlait plus. Toi aussi, tu veux m'éliminer du concours ? Et tu crois que ze vais vous laisser faire vos manigances ?

Pendant qu'il parlait, Rosa sans s'émouvoir avait mis une deuxième assiette sur la table et lui servait une grosse portion d'un lapin pris au collet par Léon, apporté la veille et cuisiné le matin. Le berger, toujours à la demande de Rosa, avait passé une nuit supplémentaire avec la jeune femme sans qu'il fût besoin de trouver une justification quelconque. Ces deux-là étaient en train de réinventer cette période fabuleuse des amours naissantes, une attirance à la fois physique et mentale, fusionnelle, les bouleversait. Elle n'avait connu que des accouplements parfois brutaux et n'avait pas réussi, même dans la

phase apaisée de sa relation matrimoniale, à y introduire cette part d'irréalité qu'elle n'avait rencontrée que dans ses lectures. Lui, avec émerveillement, se laissait porter par un sentiment inconnu, à mille lieues de ce qu'il était venu chercher dans le concours et si irréel qu'il craignait à tout moment qu'un souffle de vent disperse son rêve au loin.

Rosa était fort perturbée. Ce soir, elle devrait accueillir Célestin dans son lit, et cette perspective la plongeait dans des sentiments de colère et de chagrin mêlés. Le personnage lui donnait la nausée. Et à l'idée de partager sa couche avec le premier commis d'Arsène, cul-bénit, tortueux, si inconsistant qu'il était toujours d'accord avec le dernier qui avait parlé, la révoltait. Aux dernières nouvelles, il avait approché Martin en lui demandant de le parrainer pour entrer dans la grande famille des francs-maçons, affirmant qu'il en était revenu des simagrées de l'Église et qu'il souhaitait apporter son modeste concours au grand nettoyage qui se préparait.

Aussi, Rosa prit-elle fort mal les récriminations d'Ambroise.

– Qu'est-ce que tu me chantes là ? Est-ce que je te fais des reproches, moi ? En ne me disant rien sur la provenance des sous que tu m'as donnés, tu faisais de moi ta complice. Tu n'es pas idiot au point de prendre les gendarmes pour des imbéciles. Ils flairaient ta trace et n'auraient pas tardé à lever le gibier. Si Martin n'était pas intervenu, tu serais en prison à l'heure qu'il est et je serais dans la cellule voisine. Alors tu n'es pas obligé de nous remercier, mais n'en rajoute pas.

– C'est ça, c'est ça. Personne n'est coupable, sauf moi et tout le monde en profite pour m'ézecter du concours. Ah, c'est Alphonse qui est content. Et quel imbécile z'ai été de dire devant lui que z'avais déjà gagné le concours.

– C'est ce que tu dis. On en a déjà parlé. Si quelqu'un doit savoir qui a gagné ce concours, c'est moi. Eh bien, figure-toi que je n'en sais fichtre rien pour l'instant.

– Mais pourtant, c'est bien moi qui...

– Et alors, tu as tout d'un lapin. Mais regarde comme ils finissent : dans ton assiette. Mais dans la basse-cour, c'est le coq qui croit commander, et dans la nature, c'est le lion. Tu n'es ni l'un ni l'autre. Arrête de prendre tes rêves pour...

– Mes rêves, ils ont foutu le camp. Adieu le faubourg et ma vie de milord. Ça fait des semaines que ze m'y voyais déjà. Z'ai même imaginé que ze retrouvais Berthe, zuste comme ze l'ai laissée voilà six ans.

– Tu ne lui as jamais fait signe ? Elle doit croire que tu l'as oubliée ou que tu es mort.

– Ça m'étonnerait. Moi et Berthe, on était comme les doigts de la main, inséparables, cul et chemise.

Rosa eut une pensée pour Léon...

Lancé, Ambroise poursuivait :

– Mais bon, bref, tout ça est à l'eau à cause de Martin et de... – sa phrase resta en suspens, puis, achevant de pomper la sauce du lapin avec un gros morceau de pain, il demanda abruptement : Toi, tu peux bien me faire crédit, pour que ze reste dans le concours, non ?

– Ce n'est pas mon rayon, Ambroise. Vous vous arrangez entre vous.

Ce disant, elle s'était tournée vers la porte que franchissait Célestin. Il était en dimanche. Certes, il visait à bouffer du curé avec la meute, mais il laissait deux fers au feu. Il avait assisté à l'office et communiqué. Après un long entretien avec Arsène sur le parvis, il avait fait un saut chez Rosa. Il fut un peu contrarié de trouver Ambroise sur place, mais entra tout de suite dans le vif du sujet.

– Rosa, j'ai bien réfléchi ; je me retire du concours. Je suis venu te demander de me rembourser ma mise.

Ambroise, comme mordu par un cobra, bondit de son banc.

– Tu me laisses ta place, Célestin. Ze te rembourserai dès que z'aurai gagné.

– Pas question. D'abord rien ne me dit que tu vas gagner, et puis je ne veux pas d'histoires avec mon patron. Qui se retire aussi. Ioue en a reparoué au curé, qui m'a dit que ce serait pour moi un péché mortéou que de participer à cette pitrerie, comme ioue dit si bien, oue père Richard. D'ailleurs, ioue en a paroué à ou'évêque.

– Ce n'est pas par vertu qu'Arsène se retire, dit Rosa. Lui-même m'a dit, il n'y a pas si longtemps, que ce n'était pas à moi de faire le règlement. Qu'il vienne ici s'il n'a pas peur de dire à tout le monde qu'il change d'avis et la règle parce que ça l'arrange. La vraie raison, je vais te la dire : il est venu hier soir me demander ma réponse pour un petit chantage qu'il m'avait proposé durant sa semaine. Je l'ai envoyé paître. Il se venge.

– Ioue n'empêche qu'ioue faut me rembourser. Je n'ai pas... comment dire, cou... couché avec toi, donc je ne suis pas dans oue concours. Et Bert va aussi te demander de rembourser, parce que Arsène ne oui prête pous ou'argent. Oui comme moi, on t'a confié une somme qui est oua propriété d'Arsène.

Il eut un sourire finaud.

– Je sais bien que tu as menacé tout oue monde de distribuer loueur fiche de... de couchage. Mais moi, tu n'as rien. Et d'ailleurs, ce serait un péché de tromper ma pauvre femme.

Rosa eut un sourire, puis se redressant avec hauteur devant le commis d'Arsène :

– Mon cher Célestin, personne ne t'a obligé à t'inscrire. Tu l'as fait de ton plein gré et tu as donné ta parole et l'argent. Je ne voudrais pas qu'on vous prenne, Arsène et toi, pour ces voyous qui ne tiennent pas

leur parole. Et je ne rendrai l'argent ni à toi ni à Arsène, pas plus d'ailleurs qu'à Bert. Mais je doute qu'il me le réclame. C'est un homme d'honneur. Et puis – elle refréna une envie de rire – tous les deux, comme tu viens de le dire, ont cou-couché !

Elle s'amusait franchement, soulagée de la tournure des événements.

Durant la semaine, Rosa fut informée par Valine qu'un des enfants de Marcellin était malade. La terrible tuberculose ne s'arrêtait pas aux seuls alcooliques mal nourris et frappait aussi les gosses. Elle se rendit auprès de l'épouse du maquignon, qui la reçut avec affabilité. Elle était au courant des amours contrariées de son mari et de Rosa mais n'avait jamais pris ombrage de cette relation d'adolescents. L'ancienne et la nouvelle, qui se connaissaient depuis l'école communale, se penchèrent sur le lit du petit, pâle et maigre.

– Il faut le soigner tout de suite, l'envoyer au sanatorium, les enfants s'en sortent mieux que les adultes. Tu verras, à cet âge, il guérira vite.

Rosa fut heureuse que le concours ne soit pas évoqué. Le soir même, Marcellin, dans le confessionnal qu'était la grande cheminée, lui confia que la maladie de son fils l'avait, en quelque sorte, rappelé à ses devoirs. Certes, il n'avait pas épousé Gilberte par amour, mais l'amour était venu et ses fantasmes, à l'heure où le malheur le frappait et que sa prospérité ne le protégeait pas, étaient balayés par l'effroi qu'il avait ressenti lorsque le médecin avait établi son diagnostic. Il prit quelques minutes supplémentaires pour remercier Rosa de la visite rendue à son fils, visite qui le touchait. Il lui conseilla de quitter le village. Toute cette affaire serait trop lourde à porter par la suite et les médisants ne faibliraient pas. Elle était heureuse et préférait rester sur les images radieuses de leur adolescence naïve, fracassée par les adultes. Lorsqu'il partit, Rosa se tourna vers la salle. Victor la regardait avec des yeux de prédateur.

CHAPITRE XXIV

ENTRACTE

Dès que les retraits de Célestin et de Marcellin furent connus, Victor demanda à prendre son tour immédiatement. Il en avait assez d'attendre. Il fut soutenu dans sa demande par Alphonse, également pressé d'en finir. Mais Rosa fut catégorique. Il y avait un agenda, elle le respecterait. Et Victor attendrait le 9 juin au soir. L'ours grogna bien un peu, mais elle avait les cartes en main.

En réalité, la jeune femme était ravie que l'échéance qui lui pesait sans doute le plus dans ce concours soit reculée. Avoir Célestin dans son lit ne l'aurait pas enchantée, mais elle savait qu'elle aurait réussi à dominer sa répulsion. Célestin l'écœurait, Victor lui faisait peur. Sa dégaine de plantigrade, la puissance physique qu'il dégageait, la brutalité de ses prises de bec avec les autres habitués lui faisaient augurer avec effroi l'épreuve qu'elle se devait, malgré tout, d'assumer. L'évolution de sa relation avec Léon lui faisait regarder les événements différemment.

La pause dans le concours lui permit d'approfondir ce que le berger comme elle-même avaient brièvement éprouvé. Durant deux semaines, Léon vint passer presque toutes ses nuits chez Rosa. Lorsqu'il en était empêché, c'était elle qui allait goûter l'accueil de sa minuscule maison. Elle partait à pied un peu avant l'heure du déjeuner et le rejoignait en longeant le canal puis en prenant à travers champs. Derrière le petit bois à l'orée duquel la cabane était nichée, s'étendait une grande plaine, ordinairement battue par les vents, mais qui, en cette saison, prenait les couleurs soyeuses des moissons en devenir. Le berger possédait quelques champs, insuffisants pour nourrir son troupeau, il poussait donc les bêtes le long des chemins. Elles tondaient ras les fossés, pour le bonheur du cantonnier chargé de l'entretien des bords de route. Dans ses champs, Léon laissait pousser les graminées qu'il fanerait bientôt en prévision de l'hiver. Ses bêtes, moins nombreuses après la vente d'une partie du troupeau, avaient assez d'herbe pour engraisser tranquillement, sauf si un été trop chaud la grillait. Le risque, en Normandie, était minime. D'ailleurs Léon était le seul à emmener ses bêtes aux prés salés aux beaux jours. Cette obligation s'était imposée. Il n'avait pas assez d'argent pour agrandir

son domaine et il ne se résolvait jamais à vendre ses bêtes.

Les deux amants vécurent, durant ces deux semaines, une vraie lune de miel. L'herbe douce ou la mousse du petit bois les accueillait pour éteindre des incendies de désir qui leur venaient sur un simple regard, un rire. Ils vivaient un moment de joie pure. Léon se libérait lentement des liens de son enfance malmenée. Il se révélait plein d'humour et pratiquait avec bonheur les petites niches, les minuscules provocations dont la première avait été l'affaire de la chemise à trou.

Ils lisaient plus que jamais, mais la plupart du temps à une seule voix. Tout était neuf. Léon découvrait que les fleurs ne servent pas seulement à nourrir les moutons. Cette nature si proche qu'il n'avait jamais connue que comme professionnel s'ouvrait à lui telle une poésie à travers le regard de sa compagne. De son côté, la jeune femme avait fait une découverte étonnante : l'ennui. Dès que Léon s'éloignait, elle entrait dans une réflexion molle où il tenait tant de place qu'elle était incapable d'aligner deux idées, de lire deux pages sans qu'il s'installe, prenant toutes ses pensées. Si le jeune berger était plus occupé qu'elle durant la journée, il était enfermé dans la même prison affective dès que Rosa rentrait chez elle, à l'heure d'ouvrir le bistrot. Car ils étaient tombés d'accord pour tenir leur relation secrète, du moins jusqu'à la fin du concours.

Au milieu de l'après-midi, Rosa quittait son amant et revenait tranquillement jusqu'à sa maison où, pour tromper son ennui et aussi par habitude, elle allumait un feu dans la cheminée. Léon, habitué à subvenir à ses propres besoins, cuisinait admirablement dans la journée. Mais pour le soir, Rosa jetait quelques légumes du jardin dans un chaudron et préparait une soupe à laquelle, bien souvent, elle ajoutait un morceau de mouton donné par son amant. Elle s'efforçait de faire bonne figure face aux buveurs mais ne pouvait se défendre d'un certain agacement en entendant leurs chamailleries habituelles, exacerbées par les grandes réformes en préparation dans la capitale.

Chez Rosa une France miniature observait et commentait la naissance d'une nouvelle société qui se voulait plus libre et plus contestataire. Presque chaque soir, Arsène, chantre de la bourgeoisie, et Martin, libre-penseur anticlérical, rompaient des lances et apportaient des nouvelles de Paris. Tous deux avaient leurs soutiens : Célestin et Victor pour Arsène et, derrière Martin, Alphonse et Gustave, pour une fois d'accord, et, désormais fort souvent, Ambroise qui parfois prenait des positions extrêmes. Pour lui, toute la société était à jeter aux orties. Les autres naviguaient au gré des sujets. Gustave, républicain mais aussi patron, s'inquiétait de la montée des partis ouvriers et évitait de tenir des propos outranciers vis-à-vis de l'Église. Commerce oblige.

De temps à autre, il arrivait que Rosa prenne la parole. Les premières

fois, ses interventions avaient scandalisé les uns ou fait rigoler les autres. Que pouvait comprendre une femme à la politique ? Elles n'avaient pas le droit de vote et il n'était certes pas question de le leur donner. Du vivant de Mathieu, on voulait bien considérer qu'elle ne faisait que reprendre les idées de son mari. Plus tard, son emprise sur le groupe, à travers sa position d'arbitre toute-puissante, lui assura une écoute polie puis, à mesure que les jours passaient, plus réelle. D'autant qu'elle était porteuse d'une culture livresque dont presque tous, à l'exception de Léon, étaient démunis. Quant au berger, une tentative de donner son point de vue fit immédiatement réagir Alphonse qui le pria, « mon pauvre Léon », d'aller parler à ses moutons qui seuls auraient pu le comprendre. Ainsi s'instaura, sous le manteau de la cheminée, un débat alternatif à celui de la salle : Léon donnait, dans ses conversations avec sa maîtresse, son point de vue, que Rosa partageait le plus souvent. Elle reprenait leurs réflexions à son compte devant les hommes étonnés de tant de clairvoyance de la part d'une femme. Les deux lettrés de la grande salle bornaient la plupart du temps leurs échanges à leurs lectures respectives, Rosa montrant plus d'intérêt pour la poésie que le berger qui se nourrissait aussi de romans populaires.

Chaque soir, le scénario était le même. Léon sortait en même temps que les autres, enfourchait son vélo et partait vers la bergerie. Puis son travail achevé et les animaux enfermés sous la garde de deux chiens, il revenait en catimini vers la maison de Rosa, cachait son vélo dans un buisson et grattait à la porte de la jeune femme qui avait servi la soupe. À quelques reprises, le scénario inverse fut mis en place : peu après le départ des hommes, Rosa prenait le chemin de la cabane. Le long du canal, Léon, qui goûtait les senteurs et la légèreté de ce doux mois de juin, sortait de l'ombre et la prenait par la taille.

Valine fit irruption un matin chez Rosa pour lui annoncer que la fille de Martin allait se marier « et, tiens-toi bien, à la mairie et pas à l'église ». Le curé présidait à toutes les phases de la vie : naissance, communion, mariage et décès, même chez ceux qui avaient résolu de ne plus aller à la messe. Un mariage sans la bénédiction du curé, c'était du jamais-vu dans le village. Florimond colportait la nouvelle de ferme en ferme avec gourmandise. Enfin, le concours prenant fin, il tenait là une information qui allait alimenter les conversations pour un moment. Le soir, Rosa demanda, amusée, confirmation au maire, qui, dans la même phrase, l'invita à la noce, fixée au dernier samedi de juillet, le 26, précisa-t-il. C'était lui qui aurait le privilège d'unir le couple.

- Merci pour l'invitation, Martin, mais je ne pourrai pas venir.
- Et pourquoi donc ? Si quelqu'un se permet la moindre réflexion...
- Ce n'est pas ça, Martin. J'aurai quitté le village.

- Pour longtemps ?
- Pour toujours, sans doute.

Dans le bonheur, les heures s'envolent. Et elles rapprochaient inexorablement celle où Victor s'installerait dans la chambre de Rosa. Elle le regardait venir chaque jour avec une frayeur grandissante. Mais comment y échapper ?

CHAPITRE XXV

LA POLKA DES FAUX CULS

Dans deux jours, Victor se coucherait sur elle. Rosa n'en dormait plus, avait perdu l'appétit et se refusait même à Léon. Elle n'adressait plus la parole à un seul des hommes qui, la fin du concours approchant, étaient chaque soir chez elle. Même Célestin, escorté par Arsène, était revenu, à la grande surprise de la jeune femme. Plusieurs fois, Ambroise ou Alphonse lui avaient demandé à quelle date elle rendrait public le nom du vainqueur. Elle avait éludé : il lui fallait y réfléchir, relire ses fiches, c'était compliqué... Florimond ne voulait en aucun cas rater la proclamation du résultat. Depuis deux semaines, il avait chauffé son public, et dans les fermes, tout le monde attendait avec impatience le verdict. Avec Ambroise, à qui il avait offert une ou deux tournées, il faisait des pronostics. Le facteur pariait sur Alphonse ou peut-être Gustave, le commis sur Victor. Mais si en dehors du bistrot les paris et les spéculations allaient bon train, dans la maison de Rosa, personne, ces temps derniers, n'osait aborder le sujet, de peur d'indisposer l'arbitre.

Ce fut Ambroise qui ramena la discussion sur le concours. La déception qu'il n'arrivait pas à dominer et la poursuite de la compétition agissaient sur lui comme une table bien garnie sur un affamé. Il était constamment en manque, de nourriture et de gnôle. Il harcelait son entourage pour qu'on lui offre, qui un verre, qui un quignon. Ce soir-là, se tournant vers son vis-à-vis, il lança :

– Tu peux bien me payer un coup de gnôle, Victor, tu seras bientôt rîçe parce que ze te vois bien gagner le concours.

– J'ai pas d'argent.

– Non, mais tu vas bientôt en avoir. Ze te le dis, moi, puisque ze ne suis plus dans la course, ze n'en vois qu'un qui soit capable de faire presque aussi bien que moi. Allez, un beau zeste... rien qu'un petit verre...

– Je dirai que j'ai gagné quand j'aurai l'argent en poche. Pour l'instant, c'est pas le cas.

– Quand même, Victor, sept mille francs-or, tu vas pouvoir t'en payer.

– Comment ça, sept mille, je croyais que c'était huit mille ?

– Ben voyons, tu crois que ze vais mettre au pot alors que ze suis viré

du concours ? Non mais, tu rêves.

– Vous rêvez tous les deux, murmura Gustave, qui lissait son crâne avec une certaine jubilation, comme si penser nécessitait un massage du cuir chevelu. Il y avait neuf mille de prévu. Mais Arsène se retire, Célestin aussi ainsi que Marcellin et toi, Ambroise, puisque tu es hors course. Ça ne fait déjà plus que cinq mille.

– Eh, dit Alphonse, mais ceux qui se sont inscrits doivent mettre au pot. C'est trop facile. Ils ont compris qu'ils n'avaient aucune chance de gagner, alors après s'être inscrits, ils filent à l'anglaise. Non mais ça va pas, non ? Rosa, tu es bien d'accord que ceux qui...

– Je n'ai pas à me mêler de vos affaires, Alphonse. Le concours a été lancé par toi et organisé par vous. Moi, je suis l'arbitre. Chacun m'a donné cent francs pour que j'arbitre, c'est mon salaire en quelque sorte, et je le garde. Pour le reste...

Et elle fit semblant de reprendre sa lecture.

Victor s'est levé lentement, un œil mauvais fixé sur Rosa.

– Si je gagne, tu allonges la picaille, un point c'est tout.

– Quel argent, mon pauvre Victor ? Moi, je n'ai pas un sou, j'ai seulement l'argent que vous m'avez donné pour que j'arbitre. Pour le reste, je ne sais pas qui tient la caisse.

– Quelle caisse ? Elle est vide, la caisse, jeta Gustave avec bon sens. On a tous parié mais personne n'a payé, sauf pour Rosa. Je l'avais bien dit, cette affaire est pourrie depuis le début. Tant que tout le monde n'aura pas apporté ses neuf cents francs, puisqu'on a tous déjà payé cent francs à Rosa, il n'y aura pas de concours. Or qui a donné l'argent ? Personne !

– Eh bien, c'est simple, il faut payer maintenant, dit Victor. Voilà, je mets neuf cents francs dans la caisse, enfin je les apporterai demain matin. Maintenant, elle n'est plus vide. À qui le tour ?

– Tiens, ze croyais que t'avais pas d'arzent, ironisa Ambroise.

L'ours velu rugit, secouant le banc au risque de faire choir les autres buveurs assis près de lui.

– Toi, la ferme, tu n'es plus dans l'affaire. Allez, on passe à la caisse. Martin, toi qui es le maire, dis-leur !

L'intéressé se gratta la tête, remit son chapeau et regarda l'assemblée avec un sourire sans doute un peu condescendant.

– Enfin, on retrouve un peu de bon sens. Jusqu'à maintenant, c'était impossible, parce que vous étiez tous tellement lancés dans cette histoire... Et puis Rosa m'a convaincu : si ce pari permettait de soigner Mathieu... De ma place, j'ai tout fait pour vous protéger des médisances et des ennuis. Car tout cela, vous le savez, est parfaitement illégal. Donc je confirme que je n'ai pas à donner mon avis maintenant puisque vous ne l'avez pas écouté avant.

Arsène, qui n'oubliait pas la campagne électorale, jugea que le

moment était choisi pour torpiller le maire sortant.

– C'est comme les promesses électorales, tu en fais beaucoup et elles disparaissent une fois l'élection gagnée.

– Arsène, veux-tu que je raconte ce qui s'est passé quand tu as pris ton tour ?

– Non, non, Rosa ! Je n'ai rien à cacher, mais si tu commences à parler pour moi, il faudra parler pour tout le monde.

– Ce n'est pas mon intention, mais je t'interdis de mettre l'honnêteté de Martin en doute. Depuis la mort de Mathieu, je n'ai pas eu de meilleur soutien que lui et s'il faut dire les choses...

Victor en revint au fond du problème, c'est-à-dire à l'argent.

– Et il y en a d'autres qui se dégonflent ?

Gustave se leva du banc.

– Je ne me dégonfle pas, comme tu dis. Mais il faut que tout le monde sache la vérité. Ma femme était trop jalouse. Je lui ai promis de... ne pas toucher Rosa. Dis-leur, Rosa, on n'a rien fait, on a juste parlé de l'Exposition universelle et je suis rentré chez moi. Mais tout ça, c'est la faute d'Alphonse, qui passait son temps à mettre mes capacités en doute.

Victor devint écarlate.

– Tu veux dire que tu n'as pas... consommé ? Et Marcellin ? C'était bien son tour la semaine dernière, non ?

– Il n'est pas venu. Son fils est malade. Il m'a dit qu'il renonçait à tout ça.

– Et Bert ?

Rosa fit un gros mensonge. Elle avait beaucoup de tendresse pour le jeune homme et se doutait bien qu'il aurait mieux à faire de neuf cents francs que d'aller les perdre dans cette histoire.

– Sa femme était d'accord au début, mais elle n'a pas voulu au dernier moment. Elle menaçait de le quitter. Il a préféré s'abstenir. D'ailleurs, vous avez pu constater qu'il n'était pas là le soir où il devait commencer le concours. Et vous ne l'avez pas vu une seule fois ici depuis.

Ambroise riait à pleine gorge.

– Oh oh, oh oh, c'est trop drôle... Mon pauvre Victor.

L'intéressé émit un grognement qui voulait dire que Bert se faisait mener par le bout du nez par une femelle.

Gustave, qui avait une revanche à prendre, se tourna vers Alphonse.

– Il ne reste plus que le champion, le grand baiseur du canton, qui va être en compétition avec toi, Victor.

Alphonse, depuis plusieurs jours, se faisait du mauvais sang. Sa panne sexuelle l'avait, à ses propres yeux, disqualifié. Mais il pouvait difficilement dire qu'il n'avait pas eu de rapports avec Rosa, au risque de perdre la face et sa réputation. Or il y tenait plus que jamais. Il

décida de botter en touche.

– Oh, moi, bien sûr que j'ai joué le jeu. Mais ce qui me met en rage, c'est que je me rends compte que j'ai été à peu près le seul. En fait, tout le monde a triché, sauf moi. Vous voulez que je vous dise : si vous aviez une faiblesse du côté de la braguette, il fallait le dire. En fait, mon pauvre Victor, on s'est fait avoir depuis le début. Eh bien moi, on ne me roule pas dans la farine aussi facilement, bordel ! Puisque c'est comme ça, je me retire parce que j'ai ma dignité et que je ne veux pas passer pour un peigne-cul. Faites-le sans moi, votre concours.

Gustave faillit s'étrangler.

– « Votre » concours ? Mais c'était le tien, Alphonse, tout le monde est témoin que...

– Oui, on était tous là pour parier et voilà qu'il n'y a plus personne pour passer à la caisse. Tu veux que je te dise ? Ce concours, c'est moi qui normalement le gagnerais...

Rosa baissa le nez pour qu'on n'aperçoive pas son sourire ironique, mais Alphonse le vit et, craignant une indiscretion de sa part, poursuivit en s'adressant à elle :

– Je veux dire que, bien entendu, c'est Rosa qui décide, mais tout le monde me connaît. Donc, je ne risquais pas d'être le dernier, mais même si j'étais le gagnant, je ne prendrais pas l'argent. Vous comprendrez donc que, dans ces conditions, je ne vais pas y mettre le mien. Je le redis, j'ai ma dignité et je ne veux pas être le dindon de la farce.

Un grand silence se fit autour de la table. Victor, qui avait pris un teint couleur pivoine, était au bord de l'apoplexie. Ambroise fut le premier à lancer un rire libérateur, vite rejoint par presque tous les buveurs, heureux de s'en tirer à si bon compte. Rosa souriait, ravie qu'on ait oublié Léon, resté sous le manteau de la cheminée. Qu'il soit ignoré ou nié par tous lui était, en la circonstance, profitable. Gustave, lorsqu'il eut effacé sur sa manche les larmes que son hilarité avait fait jaillir, se tourna vers le dernier compétiteur.

– Eh ben mon vieux, c'est simple, il n'y a pas un sou en caisse. Alors, même si tu prends ton tour, tu ne gagneras que ton propre argent.

– Dans ce cas, Rosa, tu me rends les cent francs que je t'ai donnés.

En se dégageant, il donna un grand coup de pied dans le banc, risquant à nouveau de renverser les commensaux, et gagna la porte qu'il claqua avec force tout en lançant :

– Bande de bites molles, vous n'êtes pas près de me revoir ici.

Il s'éloigna, poursuivi par les rires de Florimond et d'Ambroise, lequel passait une soirée de revanche qu'il n'aurait pu rêver meilleure. Il se tourna vers Rosa.

– Finalement, le match est gagné par l'arbitre.

CHAPITRE XXVI

SUITE ET...

Rosa revenait de chez Léon avec lequel elle avait passé la journée lorsque, devant sa porte, elle aperçut Victor qui l'attendait. Elle se raidit et faillit faire demi-tour, mais elle s'approcha. Elle espérait bien ne plus jamais le revoir, celui-là. Qu'avait-il encore à dire et à faire ? Prenant sur elle, elle l'aborda en se forçant à paraître distante.

– Bonjour, Victor, je croyais que tu ne voulais pas revenir ? Tu sais que le café est fermé et que désormais je n'ouvre plus ma porte qu'aux amis.

– Minute, minute. J'ai quelque chose à dire.

– Je t'écoute.

– Le concours n'est pas fini.

– Ah bon ?

– J'ai réfléchi. Tout le monde a arrêté et s'est dégonflé, mais pas Léon. On l'a oublié hier soir, mais lui, il ne se retire pas. Donc, si je mets neuf cents francs, j'en gagne mille huit cents. C'est moins que ce qui était prévu, mais c'est toujours bon à prendre.

– Et qui te fait croire que tu vas gagner ?

– Ben, comment veux-tu que je perde devant ce mollasson ? Allez, c'est aujourd'hui dimanche, donc ce soir, je vais revenir. Tu me dois trois nuits.

– Victor, c'est difficile de...

– Difficile, difficile ! Qu'est-ce qui est difficile ? De te mettre sur le dos ? Tu l'as fait avec tous les autres, alors pourquoi pas avec moi ?

– Non, je veux dire que c'est difficile d'arbitrer. Tu t'imagines que tu vas gagner face à Léon, mais qu'est-ce qui te fait penser ça ?

– Ben, ce puceau... on ne l'a jamais vu avec une femme. Je n'aurai vraiment aucun mal...

– Aucun mal à quoi ? C'est quoi, ce concours, pour toi ?

– Ben, le meilleur baiseur, voilà ce que c'est.

Elle eut un mouvement de colère.

– Le meilleur baiseur ? Moi, il me semble que je devais désigner « un homme ». Et maintenant c'est le meilleur baiseur ? Ah, toi et Alphonse, vous faites la paire. Et voici justement le troisième, Ambroise, qui arrive. Qu'est-ce que c'est pour vous, « un homme » ?

Une femme qu'on aime et qu'on respecte, on la juge sur son intelligence, sa cuisine, l'éducation de ses enfants. Et un homme, pour vous, c'est un baiseur, rien d'autre ? Il faut vous entendre vous vanter des prouesses de votre ardillon, votre quéquette, votre goupillon. Quand je vous entends vous comparer, c'est toujours au niveau de la braguette. Et c'est cela que vous me demandez de juger ? Et la femme dans tout ça, tu en fais quoi, Victor ? Je sais bien que toi comme beaucoup d'autres, vous ne considérez pas vraiment les femmes comme des êtres humains. À vos yeux, nous n'avons pas plus le droit à la parole que le pot de chambre sous le lit. Et vous vous servez de nous comme de lui : quand une envie vous prend. Votre erreur, voyez-vous, c'est que vous avez désigné une femme comme arbitre. Et pour une femme, vos histoires de bas de chemise sont bien peu de chose à côté de ce qui fait réellement un être humain.

– C'est du roman, ça ne compte pas.

– Eh bien si, le roman, ça compte. Moi, je ne fais pas dans le comptage, ou plutôt si, j'ajoute des gentilleses, des compliments et des caresses. Vous savez, tous les deux, ce que c'est qu'une caresse, un sourire, un rire ? Sur les neuf, il n'y en a qu'un seul d'entre vous qui m'a fait rire. L'amour, ça ne se fait pas tout seul, il faut être deux, sauf si vous vous considérez comme le taureau auquel on amène les vaches lorsqu'elles sont en chaleur. Mais les femmes n'entrent pas en chaleur. Il faut, pour les baiser, comme tu dis, les réchauffer un peu. Et leur mettre la main aux fesses n'est pas suffisant. Tout ça pour dire, mon cher Victor, que si tu tiens toujours à faire le concours, j'en suis d'accord. Mais je ne suis pas sûr que les neuf cents francs de Léon tomberont dans ta poche. Car l'arbitre, c'est moi.

– Ben, qu'est-ce qui te prend, Rosa ? On avait dit que...

– Qui avait dit quoi ?

– Ben, le meilleur... euh, le meilleur baiseur, oui... c'est ce que disait Alphonse, non ?

– Je te laisse réfléchir, j'ai à faire.

Et Rosa entra dans la maison en refermant la porte derrière elle. Elle ne servirait plus jamais de la gnôle aux hommes du village. Elle souhaitait désormais tirer un trait sur tout ça. Ses parents la rejetaient, Mathieu était inhumé loin de là. L'affaire du concours, elle le savait, apporterait la gloire aux participants mâles et attirerait la honte sur elle. Ainsi va le monde. Elle sourit en pensant que, désormais, elle revenait à sa condition d'avant le concours. Durant des mois, elle avait dominé le cercle des habitués depuis le jour où elle avait lancé ce « Moi » libérateur. Elle avait tenu tout ce monde dans sa main de femme, parce qu'elle avait osé franchir la ligne immémoriale qui maintenait son sexe sous la domination des mâles. Désormais, la main passait. Pourrait-elle jamais accepter d'être à nouveau traitée comme

elles l'étaient toutes dans ce village ? Comme elle l'avait été elle-même ? Elle avait sans doute perdu une réputation, mais gagné le goût de la liberté et de l'autonomie. Qu'en ferait-elle ? Et puis il y avait Léon. Il était si différent... La proposition qu'il venait de lui faire changeait la donne. Après avoir été choisie, son tour était venu de choisir. Le berger avait vendu une bonne partie de son troupeau. Ce matin-là, lorsqu'il lui proposa de partir avec elle, émue, elle donna sa réponse. Avec lui il y aurait des jours et des nuits de bonheur comme celles que, depuis une semaine, elle attendait avec fièvre. Le laissant se mettre au lit avant elle, elle goûtait le moment où elle allait se glisser près de lui, poser sa tête sur son épaule et sa jambe sur son ventre, un moment de grâce auquel elle donnait plus d'importance que le moment où il la prendrait.

Victor et Ambroise étaient demeurés devant la maison et, muets, regardaient leurs pieds, encore sous le coup du déluge verbal qui venait de s'abattre sur eux. C'est Ambroise qui le premier reprit ses esprits.

– Ze me demande depuis hier soir si Alphonse ne s'est pas retiré du concours parce qu'il n'était plus du tout sûr de gagner. Il est peut-être plus finaud que nous tous, le Alphonse. Quant à toi, Victor, ze n'ai pas de conseil à te donner, mais réfléchis bien.

– Et pourquoi donc ? Tu crois que c'est ce Léon les grandes oreilles qui va m'impressionner ?

– T'impressionner, ze sais pas. Mais à deux reprises, en vaquant aux bêtes, z'ai aperçu Rosa et Léon qui marchaient main dans la main dans la campagne. Et ils avaient l'air benaises. Et puis on ne sait zamais, il n'a peut-être pas que les oreilles de grandes...

– Tu veux dire que ?

– Ben, ze peux pas dire s'il a gagné le concours, mais ce qui est sûr, c'est qu'il a gagné Rosa. Tiens, d'ailleurs, le voilà...

Léon s'approcha, salua les deux hommes et s'apprêtait à entrer dans la maison lorsque Victor l'invectiva :

– Interdit ! C'est fini, la maison est fermée.

– Je ne viens pas boire.

– Tu mérites mon poing sur la gueule, jeta Victor au berger, et si t'es un homme...

Celui-ci, contrairement à ce qu'avait espéré le paysan, ne se montra guère terrorisé. Il s'avança vers lui.

– Et pourquoi donc, Victor ?

– Parce que Rosa et toi, vous essayez de me baiser !

Ambroise partit d'un grand rire.

– Et alors, est-ce que c'était pas le but du concours, celui du meilleur baiseur ? Il faut être beau zoueur, Victor.

Le paysan n'était pas armé pour ce genre de combat. Sous les rires d'Ambroise et de Léon, il préféra partir en bougonnant, de sa démarche pesante. Peu de temps après, Ambroise, Rosa et Léon discutèrent un moment autour d'un café. La jeune femme avait allumé un feu de cheminée en guise d'adieu à cette maison qui l'abritait depuis huit ans. Arsène, son propriétaire, la reprendrait de toute manière dans les jours à venir.

– Que penses-tu de tout ça, Ambroise ?

– Z'en pense, Rosa, que tu ne vas pas être la seule à t'en aller. Toute cette histoire m'a fait comprendre que ze n'ai plus rien à faire ici. Tu sais d'où ze viens, ze vais y retourner. De toute manière, les langues se sont déliées, les gamins commencent à m'appeler le bagnard. Martin m'a fait dire que la zendarmerie, à la demande du procureur, poursuit l'enquête. Ils vont découvrir que z'ai menti et ils finiront par connaître mon histoire. Mais d'après Martin, il y a comme il dit, depuis dix ans, conscription ou un nom comme ça. On ne pourra pas grand-chose contre moi. Ze vais repartir sur la route vers mon faubourg. Tu comprends, quitte à vivre comme un rat des champs, dans le tas de foin, ze préfère vivre comme un rat des villes. Aussi, ze vous souhaite bonne chance et ze vous dis adieu.

Il se leva et se tourna vers le berger.

– Tu permets, Léon, que z'embrasse ta bourgeoise ?

Alors qu'elle se penchait vers le petit homme, il lui murmura à l'oreille :

– Ne l'emmène jamais dans le faubourg, il se ferait croquer tout cru.

Elle eut un petit sourire confiant.

– Qu'ils y touchent seulement ! Ma fourche n'est jamais loin.

Ils rirent tous les deux. Léon, les voyant si joyeux, rit avec eux.

Le lendemain, Rosa fit un saut à la banque du chef-lieu. Deux jours plus tard, alors que le troupeau prenait la route poussiéreuse vers le Mont-Saint-Michel, elle fit un arrêt dans un village pour acheter des fruits et demanda à Léon quelques pièces de monnaie.

– Mais, dit Léon en ouvrant sa bourse, c'est le monde à l'envers. C'est toi qui es riche et c'est moi qui paie !

– J'espère que tu ne veux pas m'épouser pour mon argent, Léon, tu serais déçu. Car je suis aussi pauvre qu'avant et l'argent du concours, je l'ai, comme qui dirait, bien placé.

CHAPITRE XXVII

« BOULEVARD DU CRIME »

C'était l'heure de la cohue sur les grands boulevards de Paris. Une rumeur montait de la foule mélangée de bourgeois promenant leur famille, de grisettes et de gandins zigzaguant entre les promeneurs à la recherche d'une bonne fortune, de camelots un œil sur le chaland, l'autre surveillant l'arrivée d'une pèlerine de gardien de la paix, de joueurs de bonneteau flanqués de leur « baron », de charrois se frayant un chemin dans la cohue avec des « hue », des gros mots et des claquements de fouet, de crieurs annonçant une nouvelle pièce de théâtre dans les innombrables salles qui bordaient le boulevard, de militaires en goguette et de titis parisiens. En cette fin de journée de juillet, tout Paris était là, mélangé, multicolore, m'as-tu-vu à la mode ou discrets voyeurs, de la bourgeoise à la soubrette, du financier au tire-laine, la ville s'offrait le spectacle d'elle-même entre la place de l'Opéra et celle de la Bastille, en ce lieu qu'on avait surnommé « boulevard du crime » à cause du grand nombre de théâtres qui bordaient ses rives et qui proposaient des pièces d'épouvante où on tuait à chaque scène. Il montait de cette foule une odeur mélangée de parfums rares, de sueur prolétaire, de crottin et de viande grillée.

Un fiacre stoppa un peu avant la porte Saint-Denis, devant le bazar au-dessus duquel le *Grand Café Estaminet de Paradis* était lui-même dominé par l'étage où Monsieur Philippe organisait jadis, comme le proclamait une affiche peinte, ses « soirées mystérieuses ». Le cocher descendit de son siège et traversa la rue. Devant le *Café du Grand Balcon*, qui occupait l'angle de la rue Saint-Denis et du boulevard qui perdait son nom de Bonne-Nouvelle pour prendre celui de Saint-Denis, il apostropha deux jeunes femmes qui tenaient un petit stand de glaces et de confiseries bon marché.

– C'est bien toi qui t'appelles Berthe ?

– Quoi que vous lui voulez, à Berthe ? répondit celle qui semblait la plus délurée.

– Moi rien, mais j'ai un bourgeois dans mon fiacre qui voudrait lui dire un mot.

– Qui c'est ?

– J'en sais rien. Il m'a dit : « Va dire à Berthe, la vendeuse en jupe

rouge, que j'ai un mot à lui dire. » Moi je fais la commission, c'est tout.

– Et pourquoi il la fait pas lui-même ?

– Vu le pourboire qu'il m'a laissé, c'est pas quelqu'un à faire les choses lui-même.

– J'irai pas.

– Vas-y, Berthe, qu'est-ce que tu risques ? dit l'autre jeune femme, une blonde replète au teint pâle. C'est peut-être le père Noël. J'te remplace, mais fais vite, la pratique commence à arriver.

La vendeuse, suivie par le cocher, traversa le boulevard en louvoyant entre les gens et les voitures. Elle s'approchait du fiacre lorsque la portière s'ouvrit.

– Ambroise ! C'est toi ? Ben ça alors !

Il sortit, content de son effet, ajustant son chapeau haut de forme sur une coupe de cheveux impeccable et parfumée. Il agita négligemment une canne en jonc, souriant comme s'il venait de jouer un bon tour.

– Ben oui, c'est moi, Berthe, il me semble que la dernière fois, on a été empêchés d'aller au beuglant par ce vaurien de Louis. Pour ce soir, z'ai des billets, un truc que tu vas adorer : ça s'appelle le cinématographe. Il faut se dépêcher si on veut être bien placés.

– Mais, mais... et comme t'es sapé ? T'as hérité ?

– Comme qui dirait, oui. Ze t'expliquerai en route. En attendant, on y va. Et on va loin, tu peux me croire, parce que le truc ça s'appelle *Le Voyage dans la Lune* de Monsieur Zules Verne. Tu vas adorer, Berthe. Allez monte et fouette cocher, on est comme qui dirait en retard et z'ai beaucoup de temps à rattraper.

SEUIL

L'association Seuil créée par Bernard Ollivier propose à des adolescents en grande difficulté des longues marches de rupture (2 000 km).

Seuil travaille en symbiose avec les services départementaux de l'Aide sociale à l'enfance ou du ministère de la Justice (Protection judiciaire de la jeunesse). Certains jeunes menacés d'enfermement peuvent accomplir une marche plutôt que d'aller en prison ou en centre éducatif fermé (CEF). Néanmoins, des marches sont aussi proposées de manière préventive pour des jeunes en difficulté qui ne trouvent pas dans les structures classiques de solution à leur mal-être.

Seuil – Association (loi 1901)

31, rue Planchat

75020 Paris.

Tél. : 33 (0)1 44 27 09 88

Fax : 33 (0)1 40 46 01 97

Courriel : assoseuil@wanadoo.fr

Site internet : assoseuil.org

© Libella, Paris, 2013.

Illustration de couverture : *Red Hair*. © Ocean / Corbis.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Phébus

Histoire de Rosa qui tint le monde dans sa main, roman, 2013.

Aventures en loire : 1000 kilomètres à pied et en canoë, récit, 2009 ;

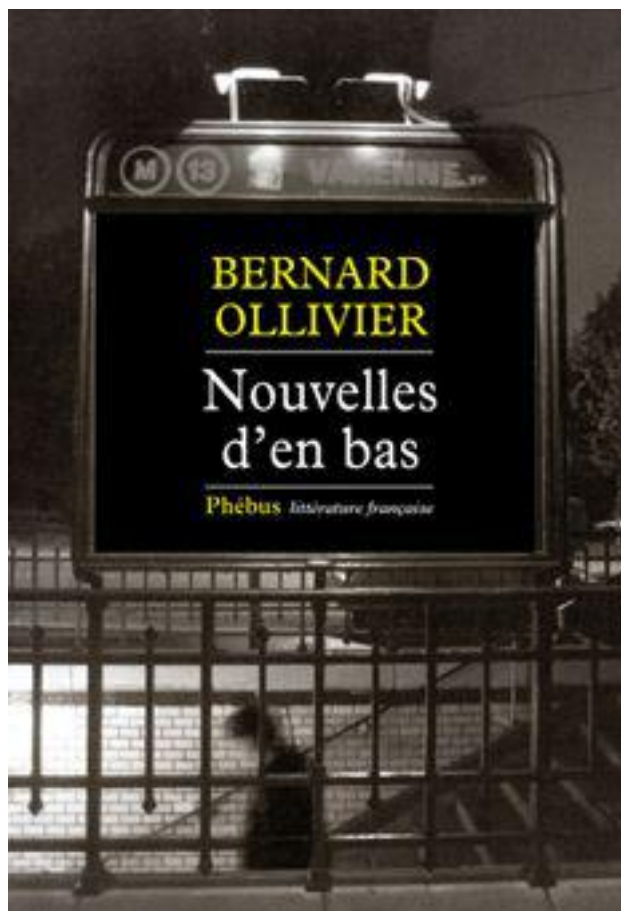
Libretto no 384, 2012.



La vie commence à soixante ans, récit, 2008 ; Libretto no 394, 2012.



L'allumette et la bombe - jeunes : l'horreur carcérale, essai, 2007.
Carnets d'une longue marche : nouveau voyage d'Istanbul à Xi'an, 2005,
avec des aquarelles de François Dermaut ; Point Seuil no 2149, 2009.
Nouvelles d'en bas, nouvelles, 2001 ; Libretto no 404, 2013.



Longue marche : à pied de la Méditerranée jusqu'en Chine par la route de la soie (récit en 3 volumes)

Traverser l'Anatolie, tome 1, 2001 ; Libretto no 192, 2005.

Vers Samarcande, tome 2, 2001 ; Libretto no 193, 2005.

Le Vent des steppes, tome 3, 2003 ; Libretto no 194, 2005.

Aux Éditions Érès

Marcher pour s'en sortir, un travail social créatif pour les jeunes en grande difficulté, 2012.

La numérisation de cette œuvre
a été réalisée le 28 novembre 2012 par Facompo, Lisieux
ISBN 9782752909398

L'édition papier de cette même œuvre
a été achevée d'imprimer en novembre 2012
dans les ateliers de Normandie Roto Impressions s.a.s.
(ISBN 9782752908742)



Retrouvez toutes nos publications sur
www.editionsphebus.fr

- Couverture
- Page de titre
- Présentation
- Mentions légales
- Première partie - Le pari
 - Chapitre I - Alphonse
 - Chapitre II - Mathieu
 - Chapitre III - La fourchette
 - Chapitre IV - La putain
 - Chapitre V - Émilienne
 - Chapitre VI - La neige
 - Chapitre VII - L'arbitre
 - Chapitre VIII - La ruée
 - Chapitre IX - Un « homme »
 - Chapitre X - Le sanatorium
 - Chapitre XI - Veille
- Deuxième partie - L'épreuve
 - Chapitre XII - Ambroise
 - Chapitre XIII - Arsène
 - Chapitre XIV - Alphonse
 - Chapitre XV - Gustave
 - Chapitre XVI - La vérité
 - Chapitre XVII - Solitude
 - Chapitre XVIII - Et après...
 - Chapitre XIX - La reprise
 - Chapitre XX - Bert
 - Chapitre XXI - Léon
 - Chapitre XXII - Le voleur
 - Chapitre XXIII - L'argent des vieux
 - Chapitre XXIV - Entracte
 - Chapitre XXV - La polka des faux culs
 - Chapitre XXVI - Suite et...
 - Chapitre XXVII - « Boulevard du crime »
- Seuil
- Page de copyright
- Du même auteur
- Achievé de numériser
- Publications